



Le Vivier

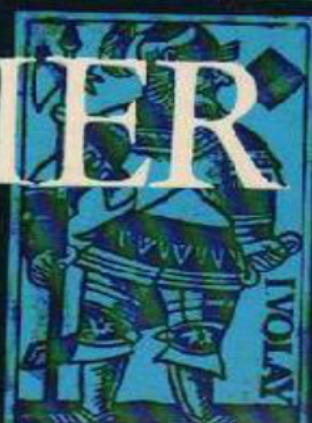
Henri Troyat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Henri
Troyat



LE VIVIER

Un huis-clos à cinq personnages, une sorte de pièce de théâtre, celui des émotions masquées, des désirs refoulés.

Dans chaque scène un, deux, rarement trois personnes échangent un dialogue décalé, froid, banal pour mieux contenir le torrent de rancœurs, de calculs et de lâchetés qui les rongent. Et puis tout à coup, l'explosion, la fureur des non-dits qui submerge, ravage, détruit. L'irréversible des mots prononcés a lieu et, s'il laisse place à nouveau au calme, l'équilibre de la relation dominant-dominé est rompu. Un transfert s'opère alors entre les acteurs de ce vivier et cette vieille femme qui tyrannisait une aussi vieille fille soumise jusqu'à la veulerie, se retrouve prise au piège, totalement dépendante de ses sentiments envers un jeune homme oisif, falot et sans volonté. Quelle précision met Henri Troyat à décrire par le menu la nature des émotions qui envahissent tour à tour ses personnages et les manifestations physiques qu'elles engendrent ! Un raffinement de détails nous transporte dans le cœur même de chacun d'eux. Sans qu'il n'en soit jamais prononcé le nom, c'est bien de souffrance dont il s'agit, celle de ces êtres que leur univers étriqué oblige à concentrer sur un seul individu toute la violence de leurs sentiments. Aucun d'entre eux n'est vraiment sympathique, pas même la bonne muette qui fait les frais des caprices de ses patrons. Pourtant on se surprend à éprouver pour chacun de la compassion : allons, soyons honnête, qui n'a jamais fomenté de plan plus ou moins scabreux envers un de ses congénères pour parvenir à ses fins ? ! Qui n'a jamais tenté de manipuler l'autre ?

HENRI TROYAT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le vivier

PLON

PREMIÈRE PARTIE

LE reflet de la veilleuse roule au plafond, ballotté par les vagues de l'ombre, escalade la corniche, dégringole précipitamment le long du mur, endiamanté le verre d'eau et les fioles de la table de nuit, s'arrête sur le visage pétrifié de M^{lle} Pastif, pâlit, sautille et d'un bond regagne les régions hautes. Le visage de M^{lle} Pastif est ramassé contre un long nez plongeant aux narines luisantes. De fines rides divisent la peau sèche de ses joues et vont se nouer sous le menton, comme les lignes de démarcation d'un mystérieux clivage. Elle a les paupières baissées. Ses lèvres rétractiles mâchonnent des chiffres :

– Trente-sept, trente-huit, trente-neuf...

Sur son ventre étincelle le jeu rapide des aiguilles à tricoter. Philippe s'amuse de leur escrime cohérente. Elles s'élancent, glissent l'une contre l'autre, lient leurs pointes, s'écartent, se visent hargneusement, s'élancent encore. Et, de ce combat en miniature, monte un clair et régulier cliquetis. Si clair et si régulier vraiment, que l'épaisse chanson de la pluie ne parvient pas à le couvrir, mais qu'il serpente à travers elle, comme un fil d'argent à travers une lourde laine grise.

– Quarante-cinq, quarante-six...

À cent il arrivera certainement quelque chose de formidable. M^{lle} Pastif plantera ses aiguilles dans son chignon et dira :

– Maintenant tu es roi !

Ou encore, elle le coiffera du bonnet qu'elle tricote et dira :

– Maintenant tu es roi !

Il rit doucement de ce qu'il vient d'inventer. Et ce rire lui donne chaud. Toute sa face brûle. Les draps lui collent aux cuisses. Ses jambes rament laborieusement vers les coins du lit où la fraîcheur s'est réfugiée. Mais il en trouve juste assez pour y baigne, la plante de ses pieds. Il soulève les couvertures. Un courant tiède coule sur sa poitrine. Il les laisse retomber, et, du fond de la couche, reçoit en plein visage une ardente odeur de ménagerie. Il claque des dents :

– Je dois avoir près de quarante...

Il a parlé. Sa phrase a résonné comme un tonnerre dans sa tête. Mais M^{lle} Pastif ne bronche pas. Toute vie s'est retirée de son visage et de ses doigts véloce où les aiguilles virevoltent méthodiquement semblent eux-mêmes guidés par un mouvement d'horlogerie. Elle est

morte, momifiée, statufiée hors du temps, hors de l'espace, et, bien sûr, ni les gestes, ni les paroles ne peuvent plus l'atteindre. Il est seul. Il dit encore, mais si intérieurement que, cette fois, il s'entend à peine :

– Je dois avoir près de quarante...

Et soudain, M^{lle} Pastif pose son ouvrage et relève les paupières sur deux froides prunelles noires :

– Quoi ? Te voilà réveillé ? Tu as bien dormi ?

Il l'écoute avec une douce stupéfaction. Il s'engourdit dans la sécurité et la reconnaissance retrouvées. Elle lui touche le front :

– Quarante ! Tout au plus trente-huit ! D'ailleurs tu as déjà meilleure mine que lorsque je suis allée te prendre à Paris !

Elle a une voix précipitée, explosive, mais qui l'enchanté comme la plus maternelle caresse. Il redoute de laisser mourir la conversation, car il lui semble qu'au moindre silence M^{lle} Pastif redeviendra ce mannequin diligent et inconnu qui l'effraye. Aussi se hâte-t-il de faire son choix parmi les propos qu'il sait aptes à stimuler l'éloquence de la vieille fille. Il lance :

– Maman doit être inquiète. Vous seriez gentille de lui écrire que je vais mieux.

Le coup a porté. M^{lle} Pastif rejette la tête et le dévisage avec une furieuse ironie :

– Inquiète ! Ah ! Oui, vraiment. Tu crois ça, toi ! Mais si elle était si inquiète elle n'avait qu'à se déranger elle-même !

– De Marseille à Paris...

– Quoi, quoi ? De Marseille à Paris ! Ce n'est pas le bout du monde Marseille ! Veux-tu que je te dise ! Depuis qu'elle s'est entichée de son papetier elle n'a plus d'inquiétude que pour elle-même ! Voilà la vérité ! Dame, c'est qu'elle n'est plus de prime jeunesse, ta mère ! Et qui part pour la chasse... D'ailleurs, c'est bien simple, je suis sûre qu'elle a caché ton existence à son monsieur de Marseille ! Un fils de vingt ans, c'est toujours délicat à avouer pour une femme qui se pique de n'en avoir que trente ! Résultat : on tient le jeune homme à l'écart ! Et quand il tombe malade, on s'adresse à la sœur ! Et c'est moi qui dois me charger des corvées ! Moi qui suis malade, exténuée, à qui la vie n'a réservé que ronces et épines !

Elle s'échauffe par brusques montées de flammes :

– D'autant plus que M^{me} Chasseclin aurait très bien pu ne pas me laisser partir ! Une demoiselle de compagnie est faite pour tenir compagnie, je pense, et non pour soigner les enfants des autres !

Lâchement, il approuve :

– Bien sûr.

– Mais M^{me} Chasseclin a si bon cœur !

Elle soupire et secoue mollement la tête. Elle répète d'un air pénétré :

– Si bon cœur !

Puis elle se tait. Un instant, il craint que cette vague d'indulgence n'ait endormi sa verve. Il veut la provoquer à nouveau. Mais, déjà, elle émerge de sa rêverie avec des forces nouvelles :

– Écrire à ta mère ! Tu m'amuses ! Comme si je ne lui avais pas écrit pour lui dire de remercier M^{me} Chasseclin de t'avoir recueilli chez elle ! Penses-tu qu'elle a seulement répondu ! Maintenant que tout est arrangé elle se moque du tiers comme du quart ! Adieu paniers, vendanges sont faites ! On tirerait plutôt de l'huile d'un mur, je te dis ! Ah ! Quelle vie ! Quelle vie ! Quand je pense que c'est moi...

Il la devine lancée dans un interminable monologue. Il ferme les yeux, il n'écoute plus ; tout de même, il entend les paroles tambouriner contre ses oreilles, telle la pluie contre les vitres, tantôt paisibles, tantôt poussées par d'énergiques rafales, tantôt comme solidifiées en grêle sonore, mais toujours doublées par le fin cliquetis des aiguilles. Et il sait gré à M^{lle} Pastif d'une méchanceté qui la rend aussi volubile. Mais, trois coups frappés au plancher l'interrompent. Elle se dresse d'un bond :

– M^{me} Chasseclin m'appelle !

Elle ouvre la porte. Et, déjà, Philippe entend son pas vif décroître dans la nuit.

Ah ! Plus que le mutisme de M^{lle} Pastif, son départ, son absence, rendent l'isolement de cette pièce insupportable ! Si encore il connaissait l'architecture de la maison, la disposition des autres pièces par rapport à la sienne, leur forme, sans doute se sentirait-il moins perdu. Mais il dormait quand on l'a transporté chez M^{me} Chasseclin et ne s'est réveillé que dans ce lit étranger, avec au-dessus de sa tête le visage impitoyablement fermé de sa tante. Et, depuis ce jour, il vit dans cette boîte surchauffée et sombre, ignorant ce qui l'entoure et ne communiquant avec le monde extérieur que par les rares bruits venus de la villa ou de la campagne. De sorte qu'il est comme détaché de la terre dans cette nacelle, et suspendu dans le vide sourd. Ou plutôt, il file à la dérive. Au large de toutes côtes. Des vagues silencieuses battent les parois et les font trembler. Des vents silencieux déchirent l'invisible voilure. Et la veilleuse secouée éclaire par spasmes les meubles immobiles encore, mais que le roulis va bientôt disperser, lancer contre le lit, contre son corps exténué, crispé sous les couvertures. Il se soulève à demi, le cœur battant, la face trempée.

Puis il sourit de s'être laissé prendre à ces images de fièvre, mais, en vérité, depuis sa maladie, il a l'impression d'avoir pénétré d'un choc dans un monde mystérieux, confus, somnolent, où il ne se guide qu'avec peine et dont il ignore les lois.

Et pourtant, rien dans sa vie passée ne le préparait à cette aventure. Depuis la mort de son père et le départ de sa mère pour Marseille où l'attendait une vague place de gouvernante chez un papetier retiré du commerce, il n'avait connu que l'existence réglée, étouffante, éreintante du bureau. Les souvenirs qui lui reviennent de cette période sont d'une monotonie accablée. Interminables journées traînées dans des locaux surchauffés des « Biscuits Houdon », le nez collé aux registres, les yeux brouillés de chiffres, les oreilles emportées par les sonneries du téléphone, le mitraillage des machines à écrire et le vacarme des coups de marteaux venu de la salle d'emballage. Brèves soirées de fatigue tuées dans les bistrots, en compagnie de camarades minables, aussi hébétés que lui à la perspective du petit matin grelottant où il leur faudra se lever au tintement du réveil, prendre d'assaut les tramways bondés, retourner à leur tâche morne. Et, tout au long de ses heures de travail, ou de repos inquiet, le désir insupportable de fuir cette atmosphère hystérique où il se débattait de puis des années, et de trouver un répit qui ne fût pas un dimanche resserré entre deux semaines épuisantes, mais une halte véritable, une fin.

Et, soudain, le rêve qu'il croyait impossible s'est accompli. Il est tombé malade. Les voisins, affolés par ses quintes de toux et sa fièvre, ont appelé un médecin qui a diagnostiqué une pneumonie. On a télégraphié à sa mère. Empêchée, sa mère a télégraphié à sa tante. Et M^{lle} Pastif est arrivée un soir, osseuse, tragique, gendarmée, a parlé de M^{me} Chasseclin, de l'inconséquence des mères qui abandonnent leurs enfants, de sa fatigue, des dangers d'un transport en chemin de fer, et encore et toujours de M^{me} Chasseclin. Il réfléchit soudain qu'il n'a jamais vu M^{me} Chasseclin. Même sa triomphale arrivée dans l'auto-ambulance à vitres dépolies et à doubles pneus, qui a cependant ameuté tout le pays, ne l'a pas attirée à la fenêtre. Seulement, le soir, M^{lle} Pastif lui a rapporté que M^{me} Chasseclin avait demandé de ses nouvelles et souhaité une prompte guérison. Il cherche à l'imaginer, haute, mince et vêtue de robes d'un-autre siècle. Mais une lassitude infinie brouille couleurs et lignes dans son esprit. Il n'est plus très sûr d'être bien éveillé, ni, songe-t-il tout à coup, d'être bien vivant. Il va dormir.

Des pas naissent au loin, se rapprochent, franchissent les zones de solitude et de silence qui enferment la chambre. M^{lle} Pastif ouvre la porte, va vers le lit et s'assied au chevet du malade.

Elle dit :

– M^{me} Chasseclin vient de réussir une patience ; elle a tenu à me montrer le résultat et à m'expliquer sa tactique. M^{me} Chasseclin aime beaucoup les patiences.

Et, comme il ne répond pas, elle ajoute :

– Tranquillise-toi ! Il a été question de toi aussi ! Le personnage intéressant ! M^{me} Chasseclin a eu l'amabilité de m'avertir que tu pourrais rester encore quatre ou cinq jours chez elle. Plus qu'il n'en faut pour te rétablir ! Elle a même poussé la bienveillance jusqu'à t'inviter à descendre dîner avec nous quand tu seras remis. J'ai été sur le point de dire que tu ne méritais pas une telle faveur ! Et je regrette encore de ne l'avoir pas dit ! Pourtant l'exemple de ta mère aurait dû m'y inciter ! La caque sent toujours le hareng ! Oui, je regrette !

Farouchement, elle poursuit :

– Soixante-douze, soixante-treize...

Et, peu à peu, grâce à elle, malgré elle, le cœur de Philippe s'épanouit, englobe M^{lle} Pastif englobe toute la chambre, toute la nuit, dans une gratitude absurde et délicieuse.

IL était faible encore et dut se tenir à la rampe pour descendre l'escalier craquant et sombre où traînait une odeur de graillon. Sa tante l'attendait dans le vestibule. Elle était vêtue d'une robe noire parsemée de paillettes de jais et un ruban de soie blanche étranglait son maigre cou de poule déplumée. Elle paraissait très nerveuse, mordillait ses lèvres et s'essuyait la sueur entre les doigts avec un mouchoir roulé en boule. Elle dit :

– M^{me} Chasseclin n'est pas encore prête. Entre au salon. Je t'y rejoindrai avec elle. N'oublie pas de lui baiser la main, comme je te l'ai recommandé !

La pièce où il pénétra était vaste, obscure et chichement meublée. Depuis vingt ans que son mari était mort et qu'elle avait loué cette villa, M^{me} Chasseclin s'était toujours refusée à faire l'achat d'un mobilier honorable, par crainte du prix élevé que lui reviendrait alors un déménagement, auquel elle-même, d'ailleurs, ne croyait plus. Le long des parois, des malles soigneusement alignées et recouvertes jusqu'à mi-flanc de tapis aux teintes sévères, alternaient avec des sièges d'osier. Chaque malle portait en évidence une étiquette de papier rose où son contenu se trouvait minutieusement détaillé : draps de maîtres, draps de domestique, figaro de dessous, chemises à entredeux, capelines... ; chaque siège d'osier s'ornait d'un coussinet en forme d'étoile et aux pointes terminées par des pompons. Au centre, il y avait une table carrée, tendue d'un drap vert sans franges, et surchargée de jeux de cartes, de crayons, de règles et de carnets. Derrière la table, un fauteuil dont les accoudoirs, élargis en plateau, supportaient l'un, une écharpe de laine roulée sur elle-même et nouée avec une faveur et l'autre, un éventail mécanique à manche d'ivoire. Sous le fauteuil, un panier rempli de minuscules balles d'étoffe et de fourrure, où M^{me} Chasseclin aimait à glisser ses pieds frileux. À droite et à gauche, deux étagères chargées de petites boîtes rondes, carrées, triangulaires, en fer blanc, soigneusement numérotées, et où M^{me} Chasseclin conservait des coquilles d'œufs réduites en poudre pour le lavage des bouteilles, du vieux thé pour le nettoyage des tapis, des noyaux de pêche pour la plantation de pêcheurs devant la maison, des bouchons pour la confection d'arrêts de portes, et diverses herbes aux propriétés certaines. Enfin, au mur, étaient épinglés des billets de toutes teintes et de toutes dimensions qui relataient en quelques mots la marche de telle patience particulièrement hasardeuse, l'emploi du temps de telle journée, ou un ordre qu'il ne fallait pas oublier de

donner. On y lisait : « Lundi 12 mai, j'ai réussi la « Princesse Hariett », bien que jusqu'au dernier moment la souche de l'as rouge, couverte de quatre familles n'ait pu être terminée par une dame rouge, ni les familles noires par les rois rouges. » Ou bien : « Lever, sept heures et demie. – Déjeuner, huit heures et demie. – À la ville pour emplettes, neuf heures et demie. – Retour, midi. – Si je suis fatiguée, m'appliquer des tampons d'ouate imbibée d'eau de rose sur les paupières. »

Philippe achevait la lecture d'un billet, lorsqu'une porte s'ouvrit dans son dos. Il se retourna. Il vit une femme haute, grasse, vêtue d'une jupe noire et d'un caraco violet sombre, les cheveux pisseux, hérissés de papillotes, et une canne à la main. Elle avait un visage laiteux, aux lourdes bajoues et considérait le jeune homme avec fixité. Derrière elle, M^{lle} Pastif égrena un rire flûté :

– Hé ! Hé ! Hé ! Voilà notre grand malade ! Notre Philippe ! Allons, viens ici ! Il a bonne mine, n'est-ce pas ? Ah ! C'est qu'il a été soigné et dorloté et pateliné et mignoté, madame !

M^{me} Chasseclin tendit sa main à baiser. Puis elle se tourna vers M^{lle} Pastif, et, d'une lente voix nasillarde, elle murmura :

– Ma bonne, vous avez entendu, j'ai encore eu ma crise cette nuit... Dès dix heures du soir, je n'ai pas arrêté d'éternuer et de hoqueter !... J'ai cru que ma tête allait éclater ! J'ai absorbé la potion que vous m'aviez recommandée. Elle n'a fait qu'irriter ma gorge. Heureusement que l'accès s'est calmé au petit jour. Mais je suis encore toute rompue. Je ne tiens plus sur mes jambes...

Le visage de M^{lle} Pastif prit une expression de pitié respectueuse, de désespoir discret. Elle dit :

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quel collier de misère ! C'est ce temps de pluie et de bise qui vous fait cet effet-là, madame ! Je l'ai toujours dit ! Mais ne craignez rien : voilà la belle saison qui nous revient. C'est vrai : hier nous avons eu un joli coucher de soleil, et ce matin, j'ai regardé, le ciel était tout clair. Rouge au soir, blanc au matin, c'est la journée du pèlerin. N'est-ce pas ?

M^{me} Chasseclin secoua tristement la tête :

– Je crois plutôt que c'est parce que je bois de l'eau trop fraîche. Il faudra la faire tiédir et y ajouter un tout petit peu de sucre et de citron.

Mais ce jeune homme doit être affamé, et nos histoires l'ennuient...

M^{lle} Pastif poussa un faible pialement scandalisé et minaуда :

– Oh ! Madame Chasseclin ! Il ne faut pas dire ça ! Même pour rire ! Si vous saviez combien Philippe vous est reconnaissant pour votre hospitalité ! Il me le répétait hier, que c'en était touchant, je vous

jure !

Philippe écoutait, regardait une M^{lle} Pastif que la seule présence de M^{me} Chasseclin avait transformée en petite vieille bavarde, obséquieuse, follette jusqu'à l'écœurement, et ne savait que répondre. Et plus M^{lle} Pastif multipliait ses mines et ses exclamations, plus il s'enfonçait dans une immobilité et un mutisme stupides. Il se sentait séparé de sa tante et de M^{me} Chasseclin par l'exhaussement et la lumière qui séparent les acteurs du spectateur enfermé dans l'ombre, en contre bas. Et, à table, cette impression ne put que se confirmer. M^{lle} Pastif se « tenait assise sur l'extrême bord de sa chaise et paraissait avec aisance. L'œil brillant d'espièglerie sous les sourcils haut levés, ou voilé de gravité soudaine, la bouche fendue en estafilade par un sourire généreux, ou ramassée dans une moue de guenon, elle parlait, parlait, volubile, semillante, variant magistralement les thèmes et les intonations. Ainsi, elle marmonnait, d'un air de fillette boudeuse, que M^{me} Chasseclin la forçait à manger plus que son appétit, suppliait avec une douce modestie qu'on lui laissât le verre de vin rouge où nageaient des miettes de bouchon, le morceau de pain qui était tombé par terre, les fruits verts ou gâtés (« avec un estomac comme le mien on peut tout se permettre ! »), s'effarait comiquement d'une pincée de sel répandue sur la nappe, entrecoupait de fins éclats de rire le récit d'un souvenir éculé, exposait gravement le pour et le contre des éternels projets de réparation que caressait sa maîtresse, s'inquiétait, la voix chevrotante, d'une santé qui lui était plus chère que la sienne, et trouvait encore le moyen de gourmander Maria, la fille de cuisine, pour sa lenteur à passer les plats. Même, à plusieurs reprises, elle se tourna vers Philippe et lui souffla à la dérobée :

– Dis quelque chose, au moins ! Tu es grotesque ! Dis que tu aimes cette salade, tiens ! Ou que tu te sens mieux après avoir mangé !

Et, comme il se taisait, elle retournait à son rôle, travaillait pour deux, avec fougue, avec ivresse, les yeux servilement dardés sur l'idole grasse et quiète, et qui humait sans broncher l'encens familial que l'on brûlait autour d'elle.

À la fin du repas, M^{lle} Pastif inclina la tête sur son épaule, avança les lèvres dans une lippe quémandeuse et susurra :

– Madame Chasseclin ! Vous ferez bien une petite patience ce soir, comme à l'ordinaire ?

M^{me} Chasseclin, calée au fond de son fauteuil, repue, majestueuse, demanda :

– Ce soir ? Pourquoi ce soir ?

– Philippe aimerait tant vous voir à l'œuvre, après ce que je lui ai dit de votre talent ; et moi aussi, cela me ferait un grand, grand

plaisir !

M^{me} Chasseclin regarda Philippe, regarda M^{lle} Pastif et dit encore avec lassitude :

– Et moi, je suis sûre que ça ennuiera ce jeune homme !

M^{lle} Pastif émit de nouveau un faible pialement scandalisé :

– Oh ! Madame...

Mais déjà M^{me} Chasseclin se levait, pesant des deux poings sur les accoudoirs, et le visage enflammé par l'effort. Aussitôt, M^{lle} Pastif ouvrit la porte, se précipita dans le salon, déploya la table de jeu, retapa les coussins du fauteuil, disposa le petit panier plein de boules d'étoffe et de fourrure à une distance convenable du siège et alluma une lampe sur chaque étagère. Lorsque M^{me} Chasseclin pénétra dans le décor, lourde et solennelle, tout était prêt. Elle s'assit, chaussa son nez de lunettes bleues et dit :

– Je vous écoute.

M^{lle} Pastif ferma les yeux d'un air de réflexion passionnée et les rouvrit, émerillonnés de malice :

– Et si vous faisiez « le Paquebot pour Singapour » ?

– Simplement ! Vous voulez que j'aie encore ma crise ! « Le paquebot pour Singapour ! » Pourquoi pas « le Parterre du Roi » ou « le Tombeau de Napoléon » pendant que vous y êtes ! Ils ne sont pas beaucoup plus compliqués ! Ah ! On voit bien que ce n'est pas vous qui aurez la tête emportée à force d'éternuer et de hoqueter ce soir !

– Alors « la Frégate » ? hasarda la vieille fille.

– Et quoi encore ! Non, ma bonne, soyez raisonnable ! « La Frégate » est une patience pour commençants, une amusette !

– Alors... Oh ! Je sais, je sais, je sais !

Et Philippe, stupéfait, vit M^{lle} Pastif essayer trois petits sauts sur place dans une rumeur de paillettes de jais secouées et battre des mains :

– Faites « Madame d'Arches a dit peut-être ».

M^{me} Chasseclin remonta ses lunettes sur son front :

– On ne vous changera pas, ma bonne ! « Madame d'Arches » est longue, interminable...

– Je vous en prie !

– Eh bien, va pour « Madame d'Arches » ! Seulement demain matin vous me réveillerez une demi-heure plus tard et ce soir vous m'apporterez de l'eau tiède avec un peu de citron et de sucre, comme je vous l'ai recommandé !

Elle se tut, retroussa légèrement ses manches, battit les cartes si vivement que, d'une main à l'autre, elles filaient comme une courroie de transmission. Puis, elle les disposa sur le tapis vert, selon un dessin compliqué, et les aligna en les tapotant sur la tranche avec une règle de bois. Enfin, elle s'accouda à la table, les poings enfoncés dans ses bajoues, les sourcils joints. Son visage boursoufflé baigna dans une réverbération verdâtre, aquatique, funéraire. Son souffle s'égalisa. Lin silence auguste s'établit, comme dans les lieux de dévotion, lorsque la voix du prêtre s'est tue et que les fidèles sentent descendre en eux la présence divine. Philippe avait l'impression d'assister à une cérémonie mystérieuse et grotesque, mais une imperceptible crainte l'empêchait d'en sourire. Aussi, la fatigue de cette première journée de convalescence, le vin bu, diffusaient ses pensées, amollissaient ses membres, le halaient doucement vers le rêve. Un moment, ses jambes fléchirent. Il se raidit. Il regarda M^{me} Chasseclin. Elle n'avait pas bougé. Seulement, elle se grattait le crâne avec l'ongle de son index ; et une fine pluie de pellicules brilla dans la lumière de la lampe. Ensuite, tout revint dans l'immobilité. C'est que, depuis longtemps, M^{me} Chasseclin s'était corrigée de cette hâte néfaste des débutants en face d'une patience étalée. Elle avait la componction et le respect du protocole, qui est l'apanage des véritables pontifes. Elle était consciente de sa force. Et seuls quelques résultats curieux à obtenir, quelques ficelles de métier à dégager, l'inquiétaient encore.

Soudain M^{me} Chasseclin étendit la main, prit une carte, et se tapota la lèvre inférieure avec le tranchant du bristol, méditativement. Elle faisait semblant de ne pas apercevoir le coup qui s'imposait, comme ces chats qui desserrent leur étreinte et laissent négligemment s'enfuir la souris, pour la mieux rattraper ensuite. Elle dit :

– Pfui ! Pfui ! Pfui ! Que c'est mauvais ! Que c'est mauvais !

M^{lle} Pastif pencha sur la patience une grimace affolée. Elle secoua la tête. Elle grinça entre ses dents :

– Hurluberlu de valet ! Je vous déteste !

Et, se tournant vers Philippe :

– Tu vois, toi, comment on pourrait sortir de cette position ? Moi je ne vois pas ! Ce valet de cœur bloque tout ! Mais, sois tranquille : mon petit doigt m'avertit que M^{me} Chasseclin a une idée en tête ! Elle va nous étonner par une de ces sorties !...

Elle s'arrêta. Comme si elle n'avait attendu que la fin de cette tirade pour amorcer l'action, M^{me} Chasseclin fit glisser d'une pichenette le valet de cœur sur la dame de pique qui couvrait la souche voisine, et tourna vers son public un sourire triomphal dans un visage trempé.

– J'en étais sûre ! cria M^{lle} Pastif. Ah ! On peut dire qu'aujourd'hui

vous nous aurez donné des émotions ! Tenez, je parie que ce soir je serai encore plus fatiguée que vous ! Bravo ! Bravo ! Qu'est-ce que tu dis de ça, Philippe ! Il ne dit rien, Philippe ! Il reste bouche bée, Philippe ! Ha ! Ha ! Ha !

Tandis qu'elle parlait, M^{me} Chasseglin avait repris son travail. Ses courtes mains blanches voletaient mollement au-dessus de la table, se posaient sur une carte, la soulevaient entre l'index et le médius, la laissaient retomber sur une autre, s'élevaient encore ; et il ne semblait pas qu'elle dût s'interrompre jamais. Mais, elle s'arrêta bientôt. Et, aussitôt, le calme revint balsamique, religieux, harassant. Cette fois, M^{me} Chasseglin se cacha la figure dans les paumes pour mieux s'isoler du monde, et on l'entendit qui murmurait :

– Si je mets le roi de trèfle sur l'as... Non... Si je replace le valet de cœur sur sa souche et si par contre je pose sur la dame de pique un valet de carreau... Non...

Puis elle se tut tout à fait. Alors il n'y eut plus dans le silence que le craquement du plancher sous les pieds de M^{lle} Pastif et de Philippe, et, très lointain, mais surnaturel de pureté, le ruissellement de la pluie.

Philippe était tout près de la table. Ce drap vert, pavé de rectangles bariolés, lui tirait les yeux douloureusement. Il souhaitait le voir tourner comme une roue de loterie, et que M^{me} Chasseglin annonçât :

– Le trente-sept a gagné !

Mais, ni la table, ni M^{me} Chasseglin ne bougeaient. Et, peu à peu, cette immobilité des choses et des êtres lui devenait insupportable. Il s'ennuyait. Il avait sommeil. Il avait de la fièvre, sûrement. Il regarda le jeu. Qu'avait-elle à réfléchir si longtemps ? De toute évidence, il fallait placer ce huit de cœur sur ce neuf de pique. Elle ne l'avait pas remarqué sans doute. Il importait de le lui dire. Pour lui prouver qu'il s'intéressait à sa patience, il importait de le lui dire. Et, d'une voix qu'il ne reconnut pas, de cette voix blanche qui nous irrite dans nos rêves, il prononça.

– Madame, je crois qu'il faut mettre ce huit de cœur sur ce neuf de pique.

Du doigt il pesait sur la carte. Il n'avait pas achevé sa phrase que M^{me} Chasseglin dressée hors de son fauteuil, les yeux exorbités, les poings levés à la hauteur de la tête, criait :

– Qu'est-ce qu'il veut ? Qu'est-ce qu'il veut ? Qu'il la fasse à ma place alors ! Puisqu'il prétend mieux savoir, qu'il la fasse à ma place !

Puis, à grandes claques, elle brouilla les cartes, en déchira deux, piétina celles qui étaient tombées et, saisissant sa canne, se dirigea vers la porte. Eperdue, M^{lle} Pastif s'élança vers elle et lui barra le chemin :

– Madame Chasseclin ! Je vous en supplie, pardonnez-lui ! Il ne sait pas ce qu'il fait ! Il est malade ! Il n'a pas voulu vous offenser !

Mais l'autre balançait son énorme tête et brandissait sa canne en vociférant :

– Qu'il reste ! C'est moi qui m'en vais ! Qu'il reste !

M^{lle} Pastif s'empara de sa main gauche et la pétrit avec fièvre, bredouillant :

– Madame ! Madame ! Quel coup pour moi !

– Laissez-moi, vous aussi !

Elle lui retira sa main, tapa le plancher de sa canne et la fusilla d'un coup d'œil si furieusement royal que la malheureuse baissa la tête et la regarda ouvrir la porte et disparaître, sans plus oser un geste pour la retenir.

Philippe demeurait au centre de la pièce, les bras ballants, la tête vague. Cette disproportion entre son geste innocent et le scandale qu'il avait provoqué le stupéfiait. Il aurait voulu se justifier, expliquer à sa tante que M^{me} Chasseclin était folle, la prendre à témoin de ses bonnes intentions... Mais il vit venir sur lui une M^{lle} Pastif si parfaitement défigurée par la haine et le dépit, – hagarde, larmoyante, reniflante, – qu'il se tut, effrayé.

– Monstre ! Monstre ! Je t'observais depuis le début du dîner ! Tu n'as pas desserré les dents, exprès ! Exprès pour que M^{me} Chasseclin dise : « Ha ! Ha ! J'ai recueilli votre neveu, pour vous faire plaisir, et voilà comment il m'a remerciée... » Et tout de suite aussi, tu l'as fait exprès, hein ? de lui indiquer la carte ! Tu l'as fait exprès, et c'est moi qui trinque ! Comme avant ! Comme avec ta mère ! Comme avec tout le monde !

Elle allait d'un mur à l'autre, les joues en feu, les mains sur la poitrine, et son ombre immense, dont les jambes traînaient de biais sur le parquet, étalait au plafond un profil de chouette. Et maintenant, il avait l'impression d'avoir vraiment accompli quelque chose de monstrueux, d'irréparable, d'impardonnable, et que des catastrophes plus éclatantes encore allaient suivre.

– Tout est perdu ! Je n'ai plus qu'à faire mes malles ! Plus qu'à partir ! Plus qu'à aller crever n'importe où ! Et par la faute de qui, je vous le demande ? Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mais qu'ai-je fait pour ce désastre ! J'étais si tranquille !... En tous cas, tu vas immédiatement lui demander pardon ! Tu m'entends ?

Elle lui saisit le poignet :

– Viens.

Il se laissa entraîner. Ils traversèrent la salle à manger, où Maria

achevait de desservir, longèrent un couloir obscur et glacé, s'arrêtèrent devant la porte de M^{me} Chassegrin. Un œil-de-bœuf percé dans la muraille opposée dispensait à cette porte une limpide clarté nocturne. Au bouton étaient attachés un carnet et un crayon qui servaient à la rédaction des suppliques, des demandes de renseignements, des excuses et des souhaits de bonne nuit que M^{lle} Pastif adressait chaque soir à sa maîtresse. Philippe prit le crayon. M^{lle} Pastif chuchota :

– Attends ! C'est un crayon chimique.

Elle mouilla son doigt de salive et frotta le feuillet sur plusieurs lignes parallèles. Philippe sentait sur la nuque son souffle pressé, entendait le froissement de sa robe.

– Ecris maintenant : « Madame, je suis désolé de ce qui s'est passé entre nous... » Et lisiblement, je te prie ! Forme bien tes lettres ! Mets bien la ponctuation !

On remua dans la chambre. Philippe leva la tête.

– Ce n'est rien. Continue : « Je vous demande pardon pour mon geste... pour mon geste stupide... Je vous promets qu'il ne se renouvellera pas... » Tu y es ? Non ?

Un fil de lumière encadra la porte, un palet de lumière brilla dans la serrure, et le couloir parut plus sombre.

– Elle a rallumé, souffla Philippe.

– Continue, je te dis... « ne se renouvellera pas... Votre tout dévoué, Philippe... »

Elle lui prit le carnet des mains et écrivit en se dictant les mots à demi-voix :

– « Je me joins... à Philippe... pour vous souhaiter... une bonne nuit... »

Puis, elle se redressa. Le carnet se balançait au bout de la ficelle de moins en moins vite et en cognant doucement contre la porte. Elle l'arrêta. Ensuite, elle tira Philippe par la manche :

– Partons... Tout à l'heure, je lui descendrai son eau tiède... Partons ! Partons !

Et, sur la pointe des pieds, ils s'éloignèrent.

III

PHILIPPE dormit mal et se réveilla tôt, le matin. Assis dans ses couvertures, les genoux au menton, les yeux fixés sur le rayonnement bleuâtre qui filtrait des volets entrouverts, il songeait à l'incident de la veille. L'absence de M^{me} Chasseclin et de sa tante le restituait à la vie courante. Il revoyait la scène dépouillée de son décor fabuleux de pénombres. Il reprenait pied sur un fond solide. Et il était mécontent de lui. Il aurait dû répondre par des sarcasmes aux imprécations de sa tante, refuser d'écrire ce billet ridicule, ou revenir sur ses pas pour rédiger un autre billet, parsemé d'injures et de moqueries, et dont la seule lecture aurait suffoqué M^{me} Chasseclin. Car il la détestait à présent, cette M^{me} Chasseclin, avec une violence vulgaire. Il détestait sa face lourde aux blondeurs onctueuses de chapon amoureusement engraisé, ses yeux pleins d'eau aux gros larmiers rouges, sa pesanteur, sa gravité, sa voix dolente... Il détestait la comédie servile que jouait sa tante, et cette crainte qu'il lui devinait de perdre par une parole maladroite, par un geste irréfléchi, la place tellement enviable qu'elle occupait auprès de la vieille maniaque. Il était heureux de partir (car après les événements de la nuit on n'allait pas manquer de lui interdire la maison). Tellement heureux qu'aucune prière, même, ne le retiendrait. Il se leva, ouvrit la fenêtre. Sous le ciel gonflé de nuages, la campagne apparut grise et froide, avec ses champs rayés de flaques miroitantes, ses maigres arbres contrefaits et ses rares mesures posées de loin en loin sur le bord de la route. Il huma une odeur de terre trempée, de feuilles pourries, de brume, de fumée... Il reçut en plein front, en pleine poitrine, une brusque poussée de vent.

– Sale pays !

Il referma la fenêtre. La maison s'était éveillée sous lui. Des volets claquèrent, des marches grincèrent. On frappa à sa porte.

– C'est moi !

Il reconnut la voix de M^{lle} Pastif. Elle était essoufflée d'avoir monté l'escalier et reprenait sa respiration entre chaque phrase :

– M^{me} Chasseclin veut bien oublier l'histoire... Grâce à Dieu le grain est passé... Même, elle a dit que tu peux descendre pour le petit déjeuner...

Mais, je t'en supplie, tiens-toi !... Après le tort que tu as failli me causer, je suis en droit d'exiger de toi une obéissance aveugle... Tiens-toi !...

– Bon, bon...

Le bec de cane de la porte, qu'elle venait de lâcher, se redressa en claquant. Elle s'éloigna. Il siffla :

– Ce que je m'en fiche !

Mais cette exclamation, comme toutes ses pensées haineuses du petit jour, n'était qu'une bravade, il le savait. En réalité, il éprouvait un soulagement certain à la pensée qu'il avait été pardonné. Et cela, non point tant parce qu'il désirait prolonger sa convalescence, mais parce qu'il lui en coûtait de déplaire. Il attachait trop d'importance à l'estime, à l'affection des autres, pour s'enorgueillir d'une rupture éclatante et refuser une réconciliation. Il doutait trop de lui-même pour ne pas trouver à la longue quelque bonne raison à ceux qu'il avait d'abord chargés de griefs. Il connaissait trop sa lâcheté pour prétendre assumer à lui seul la responsabilité d'un geste ou d'une parole lestés de quelque importance. Et il préférerait se plier aux exigences des autres, mais conserver autour de lui cette tiède atmosphère de bienveillance paisible, de confiance sans épreuve, d'amitié facile, qui lui donnait le minimum de courage dont il avait besoin pour vivre et pour ne pas se mépriser tout à fait.

*

Philippe baisa la main que M^{me} Chasseclin lui tendait par-dessus la table et s'assit à côté de sa tante. M^{me} Chasseclin avait revêtu un ample peignoir gris perle bordé de dentelle crème, et un petit ruban de moire qui lui serrait le poignet retenait à portée de ses doigts un mouchoir de la même dentelle crème, violemment parfumé. Son visage dans la lumière pluvieuse qui tombait des fenêtres était digne, somnolent, comme la veille, plus que la veille peut-être...

M^{lle} Pastif frotta vivement ses paumes l'une contre l'autre d'un air de gourmandise et de bien-être :

– Je ne sais pas comment vous préparez votre thé, mais il embaume que c'en est une délectation !

M^{me} Chasseclin régla, sans répondre, la flamme du réchaud qui léchait le fond d'une bouilloire bourdonnante, jeta une cuillerée de thé dans la théière, prit dans l'une des petites boîtes en fer que Philippe avait remarquées dans le salon une pincée d'herbes sèches, entrelacées, craquantes, les effrita au-dessus de chaque tasse, passa l'eau, referma la théière, épousseta le bord de la table avec son fin mouchoir et se plongea dans les capitons élastiques de son fauteuil. M^{lle} Pastif se redressa alors sur sa chaise et dit, tournée vers Philippe :

– Mon cher enfant, nous avons à te parler. Tu sais combien ta conduite de l'autre soir a peiné M^{me} Chasseclin. Toute autre qu'elle t'aurait immédiatement renvoyé. Mais le repentir sincère dont tu as

fait preuve et mes ardentes prières l'ont décidée à te garder encore auprès d'elle...

Elle parlait d'une lente voix cérémonieuse de récitante et surveillait du coin de l'œil l'expression de sa maîtresse. Mais M^{me} Chasseglin semblait ne rien voir, ne rien entendre. Une sérénité olympienne l'éloignait de ces mesquines querelles. Elle planait.

– J'espère, poursuivit M^{lle} Pastif, que tu sauras te montrer digne d'une pareille mansuétude et que tu ne me feras pas regretter d'avoir intercédé en ta faveur !

M^{me} Chasseglin passa le reste de l'eau, regarda par la fenêtre, bâilla doucement. M^{lle} Pastif comprit qu'il fallait abrégé.

– Voilà, dit-elle.

Et elle se tut et baissa les yeux, comme la bonne élève qui retourne à sa place, après avoir brillamment récité sa leçon.

Philippe sentait renaître en lui l'irritation dangereuse de la veille. Pourquoi sa tante éprouvait-elle le besoin de reprendre cette question rabâchée ? Il ne comprenait pas la passion de certains pour les mises au point de situations troubles, pour les précisions, pour les explications, pour les aveux... Il redoutait cette franchise imbécile qui, sous prétexte de démêler des responsabilités, ou de consolider des positions acquises, réveille des fiertés, des rancunes endormies, détruit le travail pacificateur du temps. Il préférait les sentiments inexprimés, les rapports incertains, une sage hypocrisie.

M^{me} Chasseglin versa le thé dans les tasses, à travers le petit filtre d'argent suspendu au col de la théière ; et, à mesure qu'elle versait, une ombre légère montait le long des parois de porcelaine en se balançant doucement, jusqu'à ce qu'un disque d'un beau roux lumineux vînt effleurer les bords. Alors, elle sucra d'autorité, exprima dans l'infusion fumante quelques grosses larmes de citron, remua le contenu des trois tasses, poussa une tasse vers Philippe, l'autre vers M^{lle} Pastif. Puis, les yeux mi-clos de gourmandise, les lèvres avancées, elle commença de laper le breuvage si patiemment préparé. Philippe aussi se mit à boire, par rares gorgées, attentif à ne pas se brûler le palais. Il appréciait le silence après les aigres propos de sa tante. Un poêle de faïence claire ronflait dans un coin. Une chaleur moite, intime, casanière l'enveloppait, subtilement. Et, dans cette chaleur, les parfums du thé versé, des confitures découvertes, du citron coupé, du fromage frais saupoudré de cumin se mêlaient, rissolaient, montaient...

– Maria, cria M^{me} Chasseglin, apportez le pain grillé.

Aussitôt Maria apporta des petits pains grillés, grésillants, gorgés de beurre et rangés en cercle sur un plateau. Maria était une haute et

forte fille aux cheveux blonds de paille, aux faibles yeux bleus. Elle était muette et quelque peu idiote. Elle s'exprimait par de vives grimaces qui la défiguraient, déportant son nez sur la gauche, tordant ses lèvres, secouant son menton. Sa patronne seule la comprenait.

M^{me} Chasseglin grignota un petit pain, s'essuya la bouche avec une serviette en papier gaufré, et dit :

– Un peu brûlés, Maria.

La fille fit sauter les épaules, dodelina de la tête et sortit.

– Elle prétend que non, dit M^{me} Chasseglin. Pourtant je crois qu'ils sont effectivement un peu brûlés.

Philippe jugea qu'il importait de dire quelque chose de drôle, d'aimable, ou même d'indifférent. Il toussota. Aussitôt, le regard anxieux de sa tante se fixa sur lui. Il sentit qu'elle craignait un manquement au protocole établi. Comme un maître de cérémonies chargé d'années et d'expériences, elle épiait les premiers pas de ce débutant. Il dit :

– Moi. Je les trouve très bons...

Un soulagement attendri desserra les lèvres crispées de M^{lle} Pastif en un sourire :

– Je suis de l'avis de Philippe, madame, dit-elle.

M^{me} Chasseglin, la bouche légèrement entrouverte, les yeux humides de torpeur, murmura :

– Alors vous non plus, vous ne les trouvez pas un peu brûlés.

– Eh non ! dit M^{lle} Pastif.

– Non, dit Philippe.

– Peut-être, après tout, me suis-je trompée, dit M^{me} Chasseglin. Parce qu'il faut reconnaître qu'elle les brûle fort rarement.

– À moins que ce ne soit Philippe et moi qui nous soyons trompés, dit M^{lle} Pastif.

– Mais non, pourquoi ? dit M^{me} Chasseglin.

Et tous trois se turent. Mais ces quelques phrases banales avaient d'un coup déchargé l'atmosphère. Il devenait évident qu'aucune animosité ne divisait plus les convives et que toute gêne même avait disparu. Une bonne paix de conscience, une correcte sympathie s'établissait entre eux. Il n'y avait plus qu'à se laisser vivre cordialement. M^{lle} Pastif, que l'allégresse rajeunissait, soupira :

– Comme on est bien dans cette pièce, l'hiver.

– Oui, dit M^{me} Chasseglin. Je n'ai pas envie de passer au salon. Je vais tailler ici mes arrêts de porte. Apportez-moi la boîte.

M^{lle} Pastif lui remit la boîte demandée, qui était pleine de bouchons. M^{me} Chasseclin en choisit un dans le tas, le racla avec son canif, jusqu'à ce que la pellicule grise cédât la place à une chair beige tendre, ponctuée de taches de rousseur, passa à un autre. Elle aimait cette occupation et la prétendait indispensable, bien que l'utilité en échappât au premier abord.

Mais, rapidement, ses yeux se fatiguèrent. Elle interrompit son travail pour se beurrer une tartine et la mordilla distraitemment, sans faim, sans plaisir. Puis, grisée de thé et de confitures, elle renversa la tête, ferma les paupières. M^{lle} Pastif posa un doigt sur ses lèvres pour recommander le silence. Un cartel sonna dans le vestibule. Et, dans cette maison où la vie stagnait depuis des années, le rappel méticuleux de l'heure avait quelque chose de grotesque.

– Tiens, onze heures, dit Philippe.

Il songea que, jadis, c'était à onze heures précises qu'on lui apportait les fiches que les représentants avaient remises la veille, et qu'il fallait les classer, les noter. Et cette pensée lui fut aimable, comme à celui qui est assis devant le feu, dans une chambre bien close, le bruit de la pluie sur les vitres et du vent dans la cheminée.

– Elle dort, dit M^{lle} Pastif, avec une tendre admiration.

Et, vraiment, M^{me} Chasseclin s'était assoupie, les mains sur les genoux, un filet de sueur au front. De légers spasmes de bien-être gonflaient par moments ses joues et mouraient sur ses lèvres qu'elle arrondissait comme pour souffler une fumée.

La porte du salon était entrouverte. Il la poussa.

– Vous n’êtes guère matinal, dit M^{me} Chasseclin.

Elle était assise à la table de jeu et disposait une patience. Derrière elle, Maria, grimpée sur un tabouret, époussetait farouchement les corniches. Philippe s’approcha. Alors seulement, il remarqua que M^{me} Chasseclin, qui craignait la poussière, avait couvert son visage d’un léger tulle noué derrière la tête, et que des gants de chamois protégeaient ses mains.

– Ma montre s’était arrêtée, dit-il. Je croyais que ma tante allait me réveiller en passant, comme hier.

M^{me} Chasseclin releva sa voilette :

– M^{lle} Pastif est partie pour la ville, acheter des provisions, dit-elle. Elle ne rentrera pas avant onze heures.

Une soudaine appréhension traversa Philippe à la pensée de la matinée qui l’attendait. Comme l’élève que le maître nageur pousse la première fois à l’eau sans ceinture de liège, il fut épouvanté de n’avoir à compter que sur ses propres moyens. M^{lle} Pastif présente, c’était elle qui veillait au débit régulier de la conversation, variait les sujets, dispensait les flatteries, corrigeait les bévues, créait et maintenait l’atmosphère d’inaltérable adoration dont M^{me} Chasseclin avait accoutumé d’être entourée. Comment allait-il remplacer cette favorite à qui de longues années de cour avaient enseigné à deviner au moindre froncement de sourcils, au moindre tremblement de lèvres, les désirs, les tristesses, les joies de sa souveraine et qui savait mille détours astucieux pour se tirer de chaque mauvais pas ?

– Si vous voulez prendre le thé, dites à Maria de vous le réchauffer : il doit être froid.

– Ce n’est pas la peine : je n’ai pas faim.

– À votre guise.

Il y eut un silence. Philippe craignait qu’il ne se prolongeât et craignait aussi de le rompre mal à propos. Il se décida pour une phrase dont la banalité le rassurait :

– Vous faites une patience, dit-il.

– Oui et non, dit M^{me} Chasseclin. C’est bien une patience, mais elle est tellement facile qu’en toute justice il faudrait lui refuser ce titre. D’ailleurs, vous la connaissez sans doute, c’est « la Cueillette du gui ».

Philippe expliqua qu'il était un profane en matière de patiences et cela parut amuser prodigieusement son interlocutrice. Elle demanda :

– Enfin, vous avez bien essayé, une ou deux fois d'en faire !...

– Non, jamais.

– Vous ne connaissez même pas « le Docteur Ox » ou « la Brabançonne » ?

Il affirma son ignorance.

– C'est inimaginable !

Et le visage de M^{me} Chasseclin prit l'expression alléchée d'une matrone à qui un coquebin avoue en rougissant sa parfaite innocence.

– Il faudra que vous appreniez... Je vous apprendrai... D'ailleurs je préfère que vous ne sachiez rien : ainsi je n'aurai pas de mauvaises habitudes à vous faire perdre... Parce qu'avec M^{lle} Pastif j'ai dû batailler pendant des mois, des mois... Figurez-vous qu'elle ne préparait son tableau qu'après avoir battu les cartes, simplement... Qui est-ce qui a pu lui inculquer de pareils principes, j'en suis encore à me le demander ? De même qu'elle couvrait toujours son paquet de cartes de la main droite !... Mais, c'est vrai, vous ne pouvez pas vous rendre compte ! Que c'est drôle ! Mon Dieu ! Que c'est drôle !

Elle parlait avec hâte et Philippe s'émerveillait du tour aisé que prenait la conversation.

– Je pense que nous pouvons commencer maintenant nos leçons... Prenez cette chaise... Bon... Vraiment, vous ne savez rien, rien ?... Alors voici ce qu'il faut apprendre d'abord : les véritables patiences se font généralement sans talon. C'est-à-dire que, lorsque la distribution est achevée, toutes les cartes sont étalées sur la table. On doit alors combiner des mariages pour débloquer les cartes nécessaires à la marche de la patience...

Philippe écoutait, le menton dans la paume, les sourcils âprement noués, et, parfois, détachant son regard du tapis vert, le reportait sur le visage épanoui de M^{me} Chasseclin, avec une expression d'intelligence et de franchise et marmonnait :

– Que c'est curieux... Je n'aurais jamais cru...

Et M^{me} Chasseclin, stimulée par cet étonnement de *novice*, reprenait de *plus* belle, énumérait des coups, citait ses propres expériences, insistait sur le moral du joueur :

– Et surtout, ne perdez jamais confiance... Tenez, un jour... il y a de cela deux mois je pense, vous retrouverez date sur le mur... un jour M^{lle} Pastif me dit : « Oh, madame ! je pense que votre « Zodiaque » est dans l'eau. Et c'est bien dommage parce que j'ai fait un vœu. » Là je me suis piquée au jeu. Je me suis dit : « Non, madame Chasseclin, il

faut que vous sortiez de cette situation. » Eh bien ! J'ai peiné, peiné ; rien à faire. " Et puis, soudain, j'ai eu une intuition : j'ai essayé un tête-bêche de la cavalière qui a passé, suivi d'un chassé-croisé royal... Et, vous me croirez si vous voulez, il n'en a pas fallu plus pour libérer toutes les cartes immobilisées !... Ne jamais perdre confiance... Compris ? À présent nous allons voir ce que vous avez retenu. Vous allez faire une patience, sous ma direction. Voyons... « la Cueillette du gui » ? C'est encore un peu compliqué pour vous... Ou « la grande France » ? Non, « la petite France »... « La petite France ! » Disposez quatre rois perpendiculairement à quatre dames...

Philippe éparpilla les cartes sur la table et chercha du regard les rois et les dames demandés. M^{me} Chasseclin se renversa dans son fauteuil :

– Mais vous y passerez la nuit, mon bon ami, avec de pareilles méthodes !

Elle rassembla les cartes en un bloc qu'elle serra dans son poing, d'un coup de pouce les ouvrit en éventail, puis écarta successivement ses doigts pour en laisser glisser les huit figures.

– C'est extraordinaire ! clama Philippe.

M^{me} Chasseclin jouait la modestie :

– Mais non... C'est très simple... Une question d'habitude...

Et son visage devenait rose et moite de fierté. Philippe ne doutait plus que sa présence fût agréable à la vieille dame et la certitude de ce succès augmentait sa désinvolture. Il demanda la permission d'essayer par lui-même le tour que M^{me} Chasseclin avait si merveilleusement réussi. Mais, avec une maladresse voulue, il desserra sa poigne au moment de rejeter les figures, de sorte que tout le jeu de cinquante-deux pièces retomba en pluie sur le parquet. M^{me} Chasseclin riait par quintes et s'essuyait les yeux :

– Oh ! Oh ! Oh ! Mais quel gamin impossible ! Mais quel lourdaud !

Soudain, elle se mit à hoqueter et se cacha le visage dans les paumes. Philippe crut qu'elle allait le rendre responsable de sa « crise » et se repentait d'avoir forcé la comédie. Mais elle lui lança vivement, entre deux hoquets qui retentirent comme des claques :

– Ce n'est rien ! Alignez les cartes ! Ça va passer !

Plus tard, elle écarta ses mains, et son visage apparut avec cette expression abasourdie et enfantine du dormeur qui vient de s'éveiller. Elle dit :

– Tout est prêt ?

Et, se penchant, elle commença d'une douce voix précautionneuse, comme par crainte de réveiller son malaise :

– Voyons... Eh bien ! Mais le jeu se présente on ne peut mieux pour

vous !... Qu'allez-vous faire ?... Mon, je ne vous aide pas !...

Ils étaient assis coude à coude, leurs faces baignaient dans la même ombre et Philippe sentait sur son visage la mauvaise haleine de la vieille. On frappa à la porte. M^{me} Chasseclin eut un mouvement d'humeur :

– Qu'est-ce que c'est ?

M^{lle} Pastif entra en coup de vent, le chapeau rejeté sur la nuque, les bras chargés de paquets. Elle déposa les paquets sur la table.

– Voici mes emplettes, dit-elle. D'abord une chose : le poisson était hors de prix ! Aussi, je me suis querellée avec l'Arménien !...

D'habitude, le compte rendu des achats de M^{lle} Pastif était l'une des distractions préférées de M^{me} Chasseclin. Elle exigeait qu'elle retînt les moindres propos échangés, les moindres fluctuations du marché, et, pendant qu'elle parlait, elle hochait la tête en souriant et marmonnait : « Très bien, très bien... » Mais, cette fois, elle ne l'écoutait guère, attentive à suivre la marche de la patience. Elle l'interrompait pour encourager Philippe ou le blâmer, ou pour lui rappeler telle règle qu'il paraissait avoir oubliée :

– Vous ne pouvez poser sur le roi de cœur que les cartes qui sortent sur la première ligne horizontale...

M^{lle} Pastif supportait les coups avec le tragique détachement des acteurs qui s'entendent siffler dans un rôle où ils ont fait leurs preuves. Elle poursuivait, imperturbable, héroïque. Lorsqu'elle se tut enfin, M^{me} Chasseclin ne remarqua pas son silence :

– Du calme et du sang-froid, disait-elle. Rien n'est perdu... Nous avons encore deux cartes en tout qui sont libres... Qu'allons-nous en faire ?... J'ai trouvé ! J'ai trouvé !

Elle déplaça quelques cartes avec des gestes rapides et mous de félin, vérifia les quatre familles enfin complétées par les reines correspondantes.

– Bravo, dit Philippe.

Tous deux, rapprochés par les périls courus ensemble, par la victoire ensemble préparée, unis dans une sorte de camaraderie de combat, et démesurément heureux l'une d'avoir triomphé de la patience, l'autre d'avoir amadoué sa partenaire, se contemplèrent un instant en souriant avec orgueil. Ravalant sa rage, M^{lle} Pastif sourit également :

– Eh bien ! Philippe, tu y viens aussi ! dit-elle. Moi je ne comprends pas comment on peut demeurer indifférent aux patiences ! Peut-être est-ce parce que j'ai appris avec M^{me} Chasseclin, que je les aime tarit 1...

M^{me} Chasseclin s'épongeait le front avec son mouchoir. M^{lle} Pastif s'empara de l'éventail mécanique, pressa sur le bouton et les lames d'acier tournèrent avec un doux vrombissement.

– Eventez votre jeune homme aussi, dit M^{me} Chasseclin. Il le mérite autant que moi, le pauvre...

Et Philippe fut surpris d'éprouver à ces simples mots un sentiment de fierté joyeuse.

M^{LLE} PASTIF écarta sa tasse où tremblait une goutte de thé, ramassa les miettes de croissant dans le creux de sa main, les happa prestement et dit :

– Neuf heures. Il est temps de songer aux commissions. Si tu veux m’accompagner, Philippe, va chercher ton manteau et prends le sac à provisions dans l’entrée.

M^{me} Chasseclin s’arrêta de mastiquer sa tartine et fixa sur M^{lle} Pastif un regard glacé :

– Vous accompagner ? Pourquoi Philippe doit-il vous accompagner ?

M^{lle} Pastif se troubla :

– Il ne doit pas ! Il ne doit pas ! Il est libre !... Seulement, je pensais qu’il aimerait connaître Maillé-les-Bois, son marché si pittoresque... Vous savez qu’il n’a jamais été à la campagne !

M^{me} Chasseclin haussa les épaules :

– Il pleut à torrents et Philippe relève de maladie ! D’ailleurs il ne verrait rien d’intéressant ! Et puis il est assez grand pour choisir lui-même ! S’il veut vous suivre il vous suivra, s’il veut rester il restera !

M^{lle} Pastif eut un sourire doux :

– Oh ! minauda-t-elle, je crois que dans ces conditions je risque fort de faire le trajet toute seule ! Je connais trop mon Philippe pour ne pas deviner qu’il préférera votre compagnie à la mienne ! N’est-ce pas, Philippe ?

Elle étendit la main et flatta la nuque de son neveu. Philippe, surpris, leva la tête. M^{lle} Pastif essayait sur lui son regard le plus maternel. Il souffla :

– Je suis un peu fatigué...

– Vous voyez bien ! s’exclama M^{lle} Pastif avec une expression de douloureux triomphe. Vous voyez bien ! Allons, je me sauve !

La porte refermée, les derniers pas éteints, Philippe sentit naître et grandir en lui une appréhension nouvelle. Il songeait qu’il est plus facile de conquérir une réputation que de la conserver. Oui, à présent qu’il ne doutait plus d’être entré dans les bonnes grâces de la vieille, Philippe craignait de ne savoir s’y maintenir. Il se sentait à la merci d’un sujet de discussion mal exploité, d’une réplique mal interprétée. Il redoutait d’agir par peur de perdre un pouce du terrain si

rapidement gagné. Aussi, préféra-t-il n'amorcer la conversation qu'après avoir mûrement soupesé les qualités respectives des thèmes qui se proposaient à lui. Pour se réserver le temps de la réflexion, et bien qu'il fût amplement rassasié, il pria M^{me} Chasseglin de lui verser une seconde tasse de thé. Elit soupira :

– Vous avez de la chance de pouvoir boire deux tasses de thé le matin ! Moi, je ne peux pas...

Machinalement, il demanda :

– Pourquoi ne prenez-vous pas du café plutôt ?

Elle le considérait avec une surprise amusée.

– Comment, « pourquoi » ?

Et soudain, elle se rappela qu'il ignorait, de toute évidence, le régime qu'elle s'était imposé de suivre pour éviter ses crises. Cette pensée lui procura un plaisir aigu. Elle s'empessa de lui citer les prescriptions du médecin, les modifications qu'elle y avait apportées, les potions qu'elle absorbait chaque nuit et la nature de ses malaises.

– Vous comprenez, le diaphragme se contracte, comme si on me serrait le ventre dans un étau... Et puis, crac, il se dilate... Je sens un déchirement... L'air claque dans ma glotte... Je hoquette... Et, en même temps... vous me suivez... en même temps, j'ai un horrible picotement dans le nez, sur le voile du palais, et j'éternue... aussitôt ça recommence.. Et comme ça pendant des heures !...

Philippe murmura d'un air accablé :

– C'est effrayant !... Mais comment cela vous est-il venu ?

Il ne savait pas ! Une nouvelle vague de joie déferla en elle. Elle raconta comment, étant toute petite, elle se promenait au bord d'un étang avec son frère. Son frère, qui ne l'aimait pas, lui fit un croche-pied, elle trébucha, tomba à l'eau, prit froid. De ce jour, dataient les crises dont elle souffrait et qu'aucun médecin n'avait encore su comprendre. Pourtant, sa fille Nicole n'avait pas hérité de cette maladie. Mais Philippe ne connaissait pas Nicole ? Elle se frotta les mains, comme un négociant qui vient de conclure une bonne affaire. Les yeux brillants, les lèvres papelardes, elle expliqua que Nicole travaillait à la Compagnie d'assurances « La Secourable » comme simple agent, mais projetait d'ouvrir un cabinet à elle. De temps en temps, elle venait passer quelques jours chez sa mère, bien qu'elles s'entendissent assez mal ensemble.

– Elle est impossible, ma fille ! Elle demande tout le temps de l'argent, de l'argent ! Comme si j'avais encore de l'argent à jeter par les fenêtres ! Déjà, je trouve que cette villa est un luxe et qu'il faudrait déménager dans une petite chambre, quelque part...

– Déménager ? demanda Philippe.

C'était inespéré ! Il ne savait rien, rien, de ses projets, ni de ses souvenirs ! Et, tout en filant de récit en récit, elle s'étonnait du nombre et de l'importance des révélations qu'il lui restait à faire. Des réserves inépuisables s'ouvraient dans son esprit : elle y voyait tout un passé à relater, tout un avenir à prévoir ; un programme de réjouissances ! Et ce jeune homme avait une si exquise façon de l'écouter ! Il possédait un joli visage un peu rond, un peu mou, aux yeux pâles et paresseux, à la chevelure blonde, bouclée, lumineuse, avec des coulées rousses sur les tempes. À peine ouvrait-elle la bouche, qu'elle voyait ce visage se tendre vers elle, avec un air de curiosité révérencieuse, de délicate reconnaissance qui la touchait. Et pendant qu'elle parlait, mille expressions le traversaient, toujours merveilleusement appropriées à ses propos et qui ne laissaient aucun doute sur l'intérêt qu'il prenait à les entendre. Fin plissement des paupières, palpitation des narines, mordillement des lèvres, tout était irréprochable ! Mais il avait surtout une manière charmante de dire : « non ? » lorsqu'une phrase le surprenait et d'incliner un peu la tête sur l'épaule, dont elle regrettait qu'il ne se servît pas plus souvent ! Elle le compara à M^{lle} Pastif, et s'étonna d'avoir pu se contenter pendant des années d'une interlocutrice aussi piètre que sa demoiselle de compagnie

M^{lle} Pastif connaissait la vie de M^{me} Chasseclin aussi bien que M^{me} Chasseclin elle-même. Tout ce qui pouvait être dit avait été dit entre elles. Depuis longtemps, les conversations n'étaient que des reprises de thèmes connus et à peine modifiés, des rabâchages d'une fadeur écœurante. Il est vrai que M^{lle} Pastif feignait toujours d'entendre pour la première fois ce qu'elle lui disait ; mais, ou bien son attitude était grossièrement composée, et cette mimique de mauvaise comédienne irritait. M^{me} Chasseclin, ou bien l'imitation était si par faite que M^{me} Chasseclin s'y laissait prendre et s'emportait contre une demoiselle de compagnie qui ne se rappelait plus un mot de ce qu'elle lui avait si longuement raconté. Oui, cette M^{lle} Pastif était sans doute une bonne personne, mais sa présence était peu distrayante, et comme de qualité inférieure. Et puis, sans avoir jamais attaché d'importance au physique de son entourage, M^{me} Chasseclin la trouvait maintenant d'une laideur si falote qu'elle se prenait en pitié de l'avoir supportée à longueur de journée. Elle remarqua soudain que Philippe n'avait pas achevé sa seconde tasse de thé. Était-ce parce qu'à l'écouter il avait oublié sa soif. Elle demanda :

– Vous ne finissez pas votre thé ?

– Non, dit-il, vous m'excuserez, mais ce que vous me racontiez était si intéressant que je n'ai plus pensé à le boire. Et maintenant il est

froid. Et je n'aime pas le thé froid.

Elle sourit à cette face éclatante de jeunesse qu'une moue boudeuse rajeunissait encore :

– Je suis désolée.

La porte d'entrée claqua lourdement. Elle poursuivit :

– Vous savez d'où vient le service que vous voyez là ? C'est mon grand-père qui...

Lorsque M^{lle} Pastif entra dans la pièce, elle se tut.

– Je ne vous dérange pas, dit la vieille fille.

– Nullement, nous bavardions...

Et, parce qu'ils étaient réunis à la même table et qu'ils avaient discuté en son absence et que M^{me} Chasseclin s'était interrompue au milieu d'une phrase à son entrée, M^{lle} Pastif leur trouva un certain air de complicité redoutable. Cette impression se fortifia d'ailleurs lors de la leçon de patiences. Depuis un quart d'heure, Philippe, assis, un doigt à la tempe, fixait les cartes avec une expression appliquée qui l'irritait. M^{me} Chasseclin contemplait son élève et respirait avec précaution. Dans ce silence recueilli, le moindre mot, le moindre geste prenaient l'importance d'un événement. M^{lle} Pastif, craignant que M^{me} Chasseclin ne s'ennuyât, s'approcha d'elle et lui annonça que, grâce au vent d'est, les nuages de pluie allaient bientôt débarrasser la région. M^{me} Chasseclin tourna vers elle une face indignée et siffla :

– Tss... vous gênez le petit !

M^{lle} Pastif, atterrée, recula jusqu'à la fenêtre. De quel ton hargneux lui avait-elle dit cette phrase, et quel regard sans chaleur l'avait accompagnée ! Vraiment, depuis quelques jours, elle se sentait maladroite, inutile ; elle ne retrouvait plus autour d'elle cette atmosphère d'habituelle approbation qui lui facilitait sa tâche au point qu'elle l'accomplissait jadis sans presque réfléchir. Elle était comme une intruse dans la maison. Et elle ne doutait pas que l'auteur de cette disgrâce fût son neveu dont elle exérait les mines studieuses. Bien sûr, rien n'était encore perdu. M^{me} Chasseclin obéissait à un entraînement passager qu'expliquaient en partie la jeunesse de Philippe et son amusante ignorance. Mais elle aurait tôt fait de se lasser de ces simagrées. Alors, elle regretterait les qualités solides de sa demoiselle de compagnie. Elle la retrouverait avec soulagement. Tout de même, il était prudent d'éloigner rapidement Philippe.

*

Il fermait les volets, lorsque M^{lle} Pastif frappa à sa porte et, sans attendre la réponse, entra. Il se retourna. Il la vit, dans la lumière rousse d'une petite lampe qui brûlait sur la table, traverser la

chambre, venir à lui. Il demanda :

– Qu’y a-t-il ?

Elle sourit :

– Je venais m’assurer simplement que tu n’avais besoin de rien...

Il la considéra avec étonnement :

– Je vous remercie.

Elle s’assit lentement sur le rebord du lit, ramena ses mains dans le creux de sa robe :

– Et puis j’avais à te parler...

Déjà, il était sur ses gardes. Il ferma la fenêtre, s’approcha.

– Oh ! Rien de grave, dit-elle. Je voulais simplement te demander quand tu comptais partir ?

Elle parlait d’une voix affectueuse, égale, surveillée. Il alluma une cigarette, décrocha de l’ongle une brindille de tabac qui s’était collée à sa lèvre et s’amusa à retarder sa réponse jusqu’à ce qu’elle répêât :

– Quand ?

Il pivota sur ses talons :

– Oh ! Je n’ai pas encore réfléchi à cette question, dit-il. Dans quelques jours, lorsque je serai tout à fait rétabli...

Avec le même calme, elle l’arrêta :

– Mais tu es tout à fait rétabli...

– Je crains que non... Une certaine faiblesse...

Je tousse la nuit, vous n’avez pas entendu ?...

Elle fit craquer ses doigts noués contre ses genoux. Il crut qu’elle allait sortir de son impassibilité. Mais elle reprit de la même voix mesurée :

– Cette toux dont tu te plains se passera aussi bien à Paris qu’à Maillé-les-Bois, mon enfant. Crois-en ta vieille tante... Elle ne veut que ton bien !

Et, dans sa face comprimée, ses petits yeux papillotèrent d’affection larmoyante.

Pendant la pause qui suivit, on entendit Maria qui fermait la trappe du grenier et ses pieds nus martelant le plancher. Un moment, Philippe songea que sa tante avait fini de parler, allait partir. Mais, déjà, la vieille fille se dressait avec une solennité qu’il jugea dangereuse. Elle lui posa les mains sur les épaules, elle secoua la tête d’un air de commisération épuisée :

– Philippe !

Sa voix n'était qu'un murmure :

– Philippe, j'aurais voulu te cacher la véritable raison qui me pousse à te conseiller de partir, mais ton obstination m'oblige à tout te révéler. Philippe, M^{me} Chasseclin m'a dit... plus exactement m'a fait comprendre... car nous n'avons pas eu de discussion à ce sujet... m'a fait comprendre, que ta présence... sans la gêner précisément... car elle te trouve bien affable, Dieu soit loué !... la dérangeait dans ses habitudes...

Mais, avisant la mine méfiante de Philippe, elle se corrigea rapidement :

– Elle me l'a dit moins brutalement, bien sûr ! Attends que je retrouve son expression ! Quelque chose dans le genre de : « me dérouté »...

Elle s'interrompit, joignit les mains :

– J'étais tellement confuse ! Je ne savais plus où me fourrer ! J'ai essayé de lui démontrer que tu ne modifiais en rien le régime de la maison ! Mais tu sais comme sont les vieilles gens ! Sortis de leur train-train journalier ils perdent la tête !... Ah ! Philippe, que cela m'ennuie de t'apprendre cela !... Pourquoi n'as-tu pas voulu me comprendre à demi-mot ?...

Elle vit une expression de crainte sur le visage de son neveu et se félicita d'avoir si justement dirigé ses coups. Il n'y avait plus rien à dire maintenant. Il était affaibli, résigné. Il allait se rendre. Il allait accepter toutes les conditions. Imprudente ! Elle jouissait encore de sa victoire que déjà, le doute pénétrant en lui, il relevait la tête avec une belle morgue. Il se passa la main sur le visage :

– Vous êtes sûre ?

Etonnée de ce rapide rétablissement, elle affirma, sans assez de conviction peut-être :

– Sûre... Enfin autant qu'on peut l'être avec M^{me} Chasseclin !

– Que c'est fâcheux ! Que c'est fâcheux !

Il étira ses bras devant lui voluptueusement :

– Il faudra que je réfléchisse... Tout de suite je ne peux prendre aucune décision. J'ai tellement sommeil !... Demain nous verrons...

Il détachait sa cravate, le menton haut, le cou tendu. Sa chemise s'ouvrait sur une poitrine blanche, imberbe d'enfant.

M^{lle} Pastif, furieuse d'avoir perdu l'avantage qu'elle s'était d'abord assurée, le regardait à présent s'enfler de courage et la narguer. Elle dit :

– Tu m'as l'air de prendre trop à la légère ce que je t'ai rapporté !

Tu as tort, Philippe ! Tu t'en repentiras !...

Il chantonnait :

Aimons-nous ce soir sans songer

À ce que demain peut changer...

Il s'interrompit :

– Mais pas du tout, ma tante. Je vous remercie de m'avoir prévenu. Je tiendrai compte de tout ce que vous m'avez dit, croyez-le bien... Seulement, toute de suite, je voudrais... vous m'excuserez... dormir...

Elle se leva. Il lui prit les mains :

– Vous n'êtes pas fâchée, au moins...,

Elle s'efforça de sourire :

– Mais non, pourquoi ?

Il la reconduisit jusqu'à la porte.

M^{LLE} PASTIF n'eut que le temps de gazouiller un déferent « bonjour », et déjà M^{me} Chasseclin, à grands geste de bras, la suppliait de se taire. Elle était seule, au milieu de la salle à manger, très rouge, très agitée et les yeux étincelants d'une extraordinaire jubilation. Elle vint à la vieille fille, sur la pointe des pieds, lui prit le bras :

– Suivez-moi, lui souffla-t-elle à l'oreille.

Arrivée devant la porte qui séparait la salle à manger du salon, elle s'arrêta. Elle cligna de l'œil. Avec des mains souples et silencieuses, elle tourna la poignée, entrebâilla le battant. Par la fente verticale, M^{lle} Pastif aperçut la pièce familière encombrée d'ombres, car les volets n'étaient encore qu'entrouverts. Philippe était assis à la table de jeu. Il couvait du regard la patience qu'il venait d'étaler. Et dans ce dos studieusement voûté, dans ce visage pétrifié d'attention, dans ces mains hésitantes qui dansaient sur le poli des cartes, il avait tant d'affectation, d'apprêt, de cabotinage que M^{lle} Pastif en fut révoltée. Comment M^{me} Chasseclin ne soupçonnait-elle pas la corné die maladroite qu'il jouait pour lui plaire ? Croyait elle vraiment qu'il ignorait que la porte fût ouverte et qu'elle l'épiât ? Croyait-elle vraiment qu'il se passionnait pour les patiences, au point de se lever quelques heures plus tôt pour s'entraîner à loisir ? Jamais, pour sa part, elle n'avait usé d'aussi ridicules supercheries ! M^{me} Chasseclin aurait eu vite fait de la démasquer. Mais, devant Philippe, elle devenait crédule, bornée, comme une mère devant son fils. Elle n'imaginait pas qu'il pût ressentir autre chose que ce qu'il exprimait. Elle n'imaginait pas qu'il pût tenir un rôle. Et M^{lle} Pastif enrageait contre cette servitude qui lui interdisait de révéler à M^{me} Chasseclin le sordide bonhomme, lâche, faux, paresseux, égoïste, qui se cachait derrière ce Philippe aux yeux voilés de candeur. Si encore elle avait pu se taire ! Mais, suprême supplice, elle devait maintenant, sous peine de disgrâce, abonder dans le sens de sa maîtresse et couvrir d'éloges celui qu'elle savait ne mériter que des opprobres.

– Comme il est charmant ! dit M^{me} Chasseclin. Il serait confus s'il savait que nous l'avons surpris à son travail ! Il est très timide, n'est-ce pas ?

M^{lle} Pastif contempla sur le visage de M^{me} Chasseclin cette expression d'hébétude affectueuse qu'elle exérait. Elle ne répondit pas. Mais, cette fois, M^{me} Chasseclin n'attendait pas de réponse. Ce qu'elle disait lui paraissait tellement évident qu'elle jugeait toute approbation superflue. Il était évident que Philippe dépassait de cent

coudées le commun des jeunes gens, il était évident qu'il adorait les patiences, il était évident que M^{lle} Pastif aimait son charmant neveu et que tous deux se plaisaient chez elle ! Vraiment, elle était contente ! Comme Philippe déplaçait une carte, elle tira M^{lle} Pastif par la manche :

– Vous voyez il a déplacé une carte... Il travaille longtemps ses coups et puis, tac, il se décide... Excellente méthode ! C'est moi qui la lui ai indiquée !

Et, sur un ton subit de confiance :

– Vous savez qu'il est extraordinairement doué pour les patiences ! Il y a des gens qui vous mènent leurs patiences jusqu'au bout méthodiquement, classiquement, ennuyeusement... Et d'autres, au contraire, qui obéissent à une sorte d'intuition, de... je ne peux pas vous expliquer... enfin j'ai remarqué que Philippe possède justement ce « je ne sais quoi »... cette intuition ! C'est énorme !... Oh ! Regardez, il entame sa réserve ! Très intéressant ! Vous voyez bien ? Je ne vous gêne pas ?... Je peux me baisser un peu si vous voulez ?... Il sourit... Il est content... Il a réussi un coup... Tiens, non... Il redevient grave... Il vit terriblement ses parties... Il tient tout sur ses nerfs... Il a un style très heurté, tout en saillies... Bien personnel, d'ailleurs... Moi, je suis plus régulière dans mon jeu... Chacun sa méthode !... Je voudrais bien savoir quelle patience il dispose ?...

Elle se hissa sur les pointes, les yeux écarquillés par la curiosité et par l'effort, et la respiration coupée :

– Mais, ma parole ! C'est « Madame d'Arches a dit peut-être... » ! Quand a-t-il eu le temps de l'apprendre, le coquin ?... Sans doute, veut-il me faire une surprise ! Et quelle assurance ! Je vous dis qu'il a du génie, ce garçon !

Dévorée de haine impuissante, de jalousie, de tristesse, M^{lle} Pastif ne put se retenir. Elle dit :

– Du génie ? Tout le monde en travaillant un peu...

Déjà, elle regrettait cette phrase. M^{me} Chasseclin avait refermé la porte. Elle tournait vers sa demoiselle de compagnie un gros visage ricanant :

– Ah ! Vous croyez ça, ma bonne ! Mais, vous-même, n'avez-vous pas travaillé ? Si ! Et pendant longtemps ! Eh bien ! Philippe, qui vient à peine de commencer, vous est tellement supérieur qu'une comparaison tournerait à votre honte ! Le ciel et la terre ! Le ciel et la terre ! Et je sais ce que je dis, je vous prie de croire ! Vraiment, vous auriez mieux fait de ne pas soulever cette question !...

Elle s'éloigna, furibonde, soufflante et frappant le plancher de sa canne à chaque pas.

M^{lle} Pastif demeurait clouée sur place. Désespérée, elle sentait en elle le cheminement terrible de ces paroles, qui détruisaient les plus beaux espoirs, gâchaient les plus beaux souvenirs, irrémédiablement. Elle crut qu'elle allait pleurer. Mais Maria entra pour dresser la table. Elle se moucha.

La fille disposait sur la nappe fleurie de dessins orange, les tasses de mince porcelaine à nervures, les cuillères cambrées, les fins couteaux, et M^{lle} Pastif, machinalement, rectifiait la place de ces objets. Ensuite, Maria débarrassa un pot de confiture de son couvercle de papier, décoiffa les fromages de leurs cloches pansues, sculpta le beurre à petits coups de palette, jusqu'à ce qu'il devînt ce cube jaune et régulier dont elle tirait vanité, plaça la théière sur une rondelle de verre dépoli et se retira pour prévenir M^{me} Chasseglin.

Lorsque M^{me} Chasseglin revint dans la salle à manger, son visage était si paisible que M^{lle} Pastif en fut déroutée. S'était-elle exagérée l'importance de cette colère ? Elle n'osait l'espérer tout à fait. Mais, obscurément, elle se sentait réconfortée. M^{me} Chasseglin s'assit dans un grincement de ressorts. Aussitôt, la porte s'ouvrit. Philippe apparut, un sourire gêné aux lèvres et le regard bas. Il dit :

– Vous m'excuserez, je viens de passer au salon... pour... pour voir... si vous n'y étiez pas... Il est près de huit heures, n'est-ce pas ?... Je me suis levé bien tard !...

Un si délicieux mensonge détendit la face austère de M^{me} Chasseglin. Ah ! Ce Philippe ! Un autre se serait vanté de son zèle, aurait publié ses mérites ; mais lui se cachait pour travailler, comme les véritables bonnes âmes pour faire la charité. Sa modestie n'avait d'égale que son application. Elle voulut lui signifier que, sans avoir violé le secret de ses séances d'entraînement (« à quoi bon effaroucher cet enfant ! »), elle se doutait de sa louable assiduité. Elle appuya sur lui un regard tendrement significatif et dit avec un sourire :

– Je sais ce que je sais !

Philippe inclina la tête, comme pris en faute. Même, il parvint à rougir quelque peu. M^{lle} Pastif serra les mâchoires jusqu'à la souffrance et se détourna. Elle fut lente à se ressaisir. Enfin elle amena sur ses lèvres ce pauvre sourire machinal que les acrobates adressent à la foule, lorsque leurs membres sont tordus par l'effort et que le moindre faux mouvement risque de les précipiter dans le vide. Elle commença :

– Madame...

Mais, aussitôt, M^{me} Chasseglin se lança dans une exposition compliquée des parties à grands tableaux. Et, pour mieux prouver à M^{lle} Pastif que son ignorance en matière de patiences aurait dû lui

interdire de critiquer le talent réel de Philippe, elle s'ingéniait à n'avancer que des axiomes quintessenciés d'obscur secrets techniques, d'abstraites élévations à une science ésotérique du jeu. M^{lle} Pastif entendait avec désespoir ce déferlement de termes sibyllins, dont M^{me} Chasseclin ne lui avait jamais révélé l'existence. Un vocabulaire aussi elliptique l'excluait de la conversation. Elle essayait en vain de s'accrocher à quelque formule familière pour pénétrer le sens fumeux de la causerie, une autre formule que M^{me} Chasseclin lançait en riposte lui faisait perdre prise. Elle mesurait amèrement sa défaite : elle avait fait son temps ; elle n'intéressait plus personne, maintenant. Mais ce qui empoisonnait encore sa disgrâce, c'était la faveur imméritée de celui qu'on lui préférerait. Lui non plus ne comprenait pas un mot de ce bavardage didactique, mais il affichait un air intéressé de spécialiste. Il hochait la tête, émettait des grognements importants, comblait les silences par des exclamations prudentes :

– Bien sûr !... Le contraire m'eût étonné !... Parbleu !...

Elle voulut l'imiter. À un moment, elle dit aussi :

– Parbleu !...

M^{me} Chasseclin s'arrêta, la toisa froidement :

– Etes-vous bien sûre d'avoir compris ?

C'en était trop ! Elle se leva. Son menton tremblait. Elle bredouilla lamentablement :

– Je vais... Je vais faire les commissions... Ce sera bientôt l'heure de l'omnibus...

L'omnibus roulait doucement, et sur les fenêtres ruisselantes de pluie défilaient des fantômes d'arbres écartelés, des champs de fumée, des coins de ciel cotonneux, rayés par les fils du télégraphe comme par une portée à musique. M^{lle} Pastif avait appuyé le front à la vitre fraîche, mais moins pour contempler le paysage que pour calmer sa fièvre. Et, vraiment, à mesure qu'elle s'éloignait de la maison, elle retrouvait son empire sur elle-même. Déjà, elle ne se souvenait de la défaite que pour penser à la revanche. Avec une lucidité aguerrie, elle cherchait les points faibles de l'ennemi. En avait-il ? Sa tactique la déroutait. Les astuces les plus maladroites du gamin portaient leur effet, alors que ses roueries à elle, pour habiles qu'elles fussent, s'avéraient inoffensives. Et, pour la seconde fois, elle songea qu'il importait de le renvoyer à Paris. Mais il avait déjà refusé de quitter la villa et elle ne savait pas de moyens de l'obliger à lui obéir. Seul, un ordre de M^{me} Chasseclin pouvait le décider à plier bagage. Mais comment convaincre la vieille dame de la nécessité qu'il y avait pour elle à se séparer de Philippe ? Quels motifs inventer, quels arguments invoquer pour déterminer cette femme égoïste et dominatrice à se

priver de satisfaire son bon plaisir ? Emportée par sa dialectique haineuse, elle faillit laisser passer la station. Comme l'omnibus s'ébranlait, elle cria :

– Attendez ! Attendez !

Elle descendit en hâte. Le carrefour était désert. De basses maisons ventruées, emboîtées sous de fortes toitures de tuiles et ceintes de jardinets pelés. Une fontaine où trois cygnes de fonte au col tordu et au ventre verdi crachaient une eau rare qui leur retombait dans le bec. Des réverbères grêles et penchés, plantés de place en place. Elle se dirigea vers une épicerie dont l'enseigne rouge appelait le regard. Quand elle entra, l'épicier parlementait avec un représentant en produits alimentaires. Il dit :

– Vous m'excuserez, Mademoiselle, je suis à vous dans une minute.

Elle inclina la tête. Il poursuivit :

– Et mon « cadre » de biscuits ? Vous l'avez marqué ?

– Lisez vous-même.

– Bon. Comme ça, je n'ai plus qu'à signer... Mais vous me livrerez le tout dans quatre jours... Sans faute !... Pas comme la dernière fois, hein ?

Il rit. L'autre rit aussi en refermant sa marmotte d'échantillons :

– Non, non, pas comme l'autre fois... Au revoir, monsieur Trouchet...

Lorsqu'il fut sorti, M. Trouchet se tourna vers M^{lle} Pastif :

– Je suis à vous.

Mais elle ne répondit pas. Raide, le regard lointain, les lèvres frémissantes de rapides sourires, elle paraissait suivre le développement d'une pensée heureuse. Il répéta :

– Je suis à vous. Vous désirez, Mademoiselle ?

Elle se passa la main sur les yeux, comme tirée d'un rêve. Elle dit vivement :

– Donnez-moi... oh ! Donnez-moi tout ce qu'il y a sur cette liste... Je suis très pressée... Je n'ai pas le temps d'aller au marché... Tant pis si les fruits et les œufs sont plus chers... Mais faites vite, je vous en prie...

Surpris de cette aubaine, l'épicier se précipita pour la servir. Et, tandis qu'il la servait, elle se promenait de long en large dans la boutique, le cœur bondissant d'une hâte joyeuse. Elle l'avait trouvé le prétexte idéal qu'elle soumettrait à M^{me} Chasseclin ! Elle ne craignait plus personne ainsi armée ! Elle tenait enfin sa vengeance ! L'épicier dit :

– Je n’ai plus de sucre en morceaux...

– Eh bien ! Donnez-moi du sucre en poudre !

À peine dans le vestibule, elle pensa crier : « C’est moi ! » Mais elle se retint. Elle accrocha son manteau à une patère, fourra son chapeau roulé dans la poche de son manteau, attendit que disparût de son visage cette expression d’allégresse cruelle qui risquait de la dénoncer. Elle entra. Philippe et M^{me} Chasseclin étaient assis à la table de jeu et ne levèrent pas la tête. Elle s’arrêta au milieu de la pièce.

– Philippe, dit-elle.

Sa voix tremblait. Elle reprit :

– Devine qui j’ai rencontré à l’épicerie ?

Et, sans lui donner le temps de répondre, elle secoua le front :

– Ce n’est pas la peine de chercher, tu ne trouverais pas ! J’ai rencontré un représentant des « Biscuits Houdon »... Un représentant qui te connaissait...

Philippe la balaya d’un regard soupçonneux et, brusquement, ce mensonge qu’elle avait jugé très habile lui apparut ridicule, misérable, imprudent. Elle rougit. Elle balbutia, affolée :

– Il montrait des boîtes d’échantillons... Sur les boîtes il y avait marqué « Biscuits Houdon »... C’est comme ça que j’ai su... Alors j’ai demandé s’il ne te connaissait pas... Et il m’a dit qu’il te connaissait... Il s’appelle... Je ne me souviens plus du nom... Quelque chose comme... Non ce n’est pas la peine de me casser la tête, je ne me rappellerai rien...

Tout en parlant, elle l’observait à la dérobée.

Elle le voyait sourire avec une confiance installée, une ironie triomphale. Elle perdait toute assurance. Elle découvrait qu’à chaque mot elle compromettait un peu plus sa situation déjà si compromise, qu’elle travaillait contre elle-même en croyant travailler contre lui, qu’elle se perdait définitivement. Elle voulut s’arrêter à mi-phrase. Mais il demanda :

– Et alors ?

Rageuse, elle lança :

– Et alors... et alors il m’a dit que le directeur est furieux, et qu’il exige que tu reprennes immédiatement ton travail parce qu’il a besoin de toi !

Il siffla :

– Peste !

Elle acheva à contrecœur :

– Sinon il sera obligé de te chercher un remplaçant !

Elle se tut. Lèvres serrées, paupières closes, elle attendit les hurlements dont M^{me} Chasseclin n'allait pas manquer de saluer son histoire. Mais M^{me} Chasseclin dodelina simplement de la tête et murmura :

– Mais c'est que c'est très grave ! Il est évident que s'il a besoin de Philippe il doit être fâché de cette longue absence ! Heureusement encore que vous avez rencontré ce représentant !...

M^{lle} Pastif n'en croyait pas ses oreilles ! Une brusque joie la fouetta comme un coup de vin. Rien n'était perdu. Le sort avait tourné. Elle reprenait l'avantage. Elle tenait presque la victoire. Elle s'avisa que Philippe regardait M^{me} Chasseclin d'un air atterré et voulut le poursuivre dans ses derniers retranchements, le défaire, l'écraser. Elle se jeta dans une description volubile du représentant :

– Un petit homme avec une moustache rousse... ou blonde, je ne sais plus !... et un manteau de cuir... Il avait une valise noire... Il bégayait un peu en parlant... Et très aimable avec ça... Mademoiselle, m'a-t-il dit, je connais très bien votre neveu... Nous sommes de bons amis... C'est pourquoi je préfère le prévenir... Le patron tempête sans désespérer contre lui... »

Elle voyait le visage de Philippe se crispier, pâlir, s'enlaidir de dépit ; et ces grimaces de hargne qu'il lui dédiait la remplissaient d'une satisfaction tonique. Elle poursuivait, s'émerveillant elle-même de sa verve :

– Il paraît d'ailleurs que les affaires vont mieux... Les commandes affluent... Ils pensent s'agrandir... La place que tu occupes devient très intéressante... Même il m'a rapporté qu'il se pourrait bien que l'on t'augmentât de quelques centaines de francs par mois... J'ai été si contente !... Je l'ai planté là... J'ai dit : « Il faut que j'aie dire ça à mon neveu... Une si bonne nouvelle !... »

M^{me} Chasseclin pétrissait son menton entre ses doigts. Elle soupira sans conviction :

– Oui... Oui... C'est une bonne nouvelle !...

M^{lle} Pastif jouait l'admiration :

– Pensez donc ! Il va devenir peut-être un personnage important ! Un sous-chef de bureau, un chef de bureau quelconque ! Il ne voudra plus nous adresser la parole ! Mais nous n'avons pas le droit de le retenir ! Son avenir avant tout ! Cher enfant !...

Elle le mitrailla de clins d'yeux attendris. Philippe serrait les poings dans ses poches.

– Vous avez raison, dit M^{me} Chasseclin. Nous n'avons pas le droit de le retenir... Il faudra qu'il parte... Il partira...

Cette décision fut pour Philippe le coup de grâce. Une détresse mortelle le pénétra. Il regarda la vieille dame. Elle semblait ne penser à rien. Elle s'était levée :

– Venez, dit-elle, le déjeuner doit être servi.

Le déjeuner fut morne. Philippe se taisait ostensiblement, M^{me} Chasseclin, renversée au fond de son fauteuil, mâchillait paresseusement des boulettes de pain et refusait de toucher aux plats. Seule M^{lle} Pastif, stimulée par son triomphe inattendu, mangeait, gesticulait, jacassait sans réserve.

Après le déjeuner, il n'y eut pas de leçon de patiences ; car on était un mercredi et chaque mercredi M^{me} Chasseclin nettoyait les cartes et les laissait reposer. Elle fixa une rallonge à la table de jeu, alluma un réchaud à alcool, sur la grille duquel elle posa ensuite un minuscule fer à repasser, enfila un doigt de caoutchouc. Une à une, elle prenait les cartes que lui tendait Philippe, les gommait soigneusement, les saupoudrait de talc pour les graisser. Puis elle les repassait à travers un papier de soie. Si la couleur s'était écaillée par endroits, elle rehaussait la figure d'encre rouge ou d'encre de chine. Si le bristol s'était fendu sur la tranche, elle recollait les feuillets et glissait la carte sous le pied de son fauteuil qui lui servait de presse. Folâtre, ses plates hanches balancées, M^{lle} Pastif tournait autour d'elle, se penchait sur la table, invectivait contre les cartes : « Voilà le Mistigri qui nous fit tant languir l'autre fois ! » égrenait des vocalises mêlées d'éclats de rire, faisait l'enfant. Mais Philippe ne trouvait même plus la force d'être aimable en riposte. Il ne savait lutter que soutenu par l'opinion de l'arbitre. Toute impartialité l'effrayait parce qu'elle l'abandonnait à lui-même. Aussi, depuis la phrase de M^{me} Chasseclin, laissait-il sa tante occuper le devant de la scène sans se défendre. Même il s'effaçait volontairement. Et le babil effronté de la rivale ne suscitait en lui aucun élan de revanche mais une indignation lassée, mais un dépit accepté.

À six heures, M^{me} Chasseclin interrompit son travail. Elle était fatiguée. Elle voulait reposer. Elle ne sortirait pas pour le dîner. Elle boirait au lit un petit bouillon de légumes avec des biscottes, mais c'était bien pour ne pas rester l'estomac creux.

– Vous me l'apporterez vous-même, ma bonne, après que vous aurez fini de manger ; et puis, vous resterez, parce que j'ai à vous parler.

M^{lle} Pastif, que cette faveur bouleversait délicieusement, bredouilla qu'elle n'avait pas faim et qu'elle tiendrait volontiers compagnie à M^{me} Chasseclin pendant sa dînette. Philippe espéra vaguement que M^{me} Chasseclin allait refuser. Mais la vieille dame accepta. De sorte que Philippe dut dîner seul dans la grande salle à manger. Une lampe était posée devant lui, dont la flamme sautait dans un manchon de

verre avec de doux ronflements. Il entendait aussi des branches qui s'égouttaient contre la fenêtre, la porte de la cuisine qui battait au vent. Le son du couteau sur son assiette emplissait la chambre. Il remarqua que tous les plats étaient agglomérés au bout de la table qu'il occupait, et que plus loin la nappe s'étendait blanche, épargnée, déserte. Cet espace vide lui rendait plus inquiétante la sensation de son isolement. Il symbolisait sa disgrâce. Car il ne doutait plus d'avoir inconsciemment mécontenté ou fatigué l'idole et qu'il lui fallût quitter la maison. Et il en éprouvait une tristesse infinie. Il avait pris goût à ces bonnes journées coupées de collations copieuses, de patiences réfléchies, de parolotes futiles, de siestes engourdissantes et où il n'y avait plus de place pour la volonté ; mais on s'y laissait porter par la sage routine, les yeux fermés, la tête vide, et d'y veiller était aussi reposant que d'y dormir. En vérité, il n'aurait su trouver un monde plus harmonieusement adapté à son caractère. Et voilà qu'après l'avoir laissé pénétrer dans cette intime patrie où toute chose paraissait conçue pour son usage et pour sa délectation, après l'avoir grisé d'attentions flatteuses, après l'avoir élevé aux honneurs, on le rendait à l'existence des autres, misérablement. Comment supporterait-il maintenant le bureau enfumé, les rues tapageuses, la chambre froide, tout cet univers actif, tracassier, hostile, qu'il avait déjà commencé d'oublier ? Comment lutterait-il, et pour obtenir quelle récompense ? S'il avait pu encore espérer revenir ! Mais non : « Il partira, il partira. » Revirement subit ! Trahison imméritée ! Elle ne voulait plus de lui, simplement ! M^{lle} Pastif, un instant cassée de son grade, revenait en faveur. Elle se réinstallait dans le confort et dans la sympathie. Elle enchaînait. Et lui, lui, l'élus d'un moment, l'amuseur de passage, dépouillé de toute protection et lourd seulement de souvenirs, il reprenait sa destinée soucieuse !

Des pas se rapprochaient. Sans doute M^{lle} Pastif venait-elle de quitter la chambre de sa maîtresse. Elle allait entrer. Elle allait le harceler de railleries. Et il ne savait que répondre. Il était si las ! Il voulait tellement que cette histoire se terminât au plus vite ! Il éteignit la lampe pour qu'elle ne vît pas de lumière sous les vantaux et crût qu'il était couché. Les pas tournèrent l'angle du corridor, hésitèrent devant la porte, s'éloignèrent. L'escalier gémit sous le trottement familial. Puis le silence revint sur la maison morte. Et Philippe, à tâtons, sortit de la salle à manger pour regagner sa chambre.

LE lendemain, il fut éveillé par un grattement à sa porte.

– Ouvre ! Ouvre !

Il se dressa dans ses couvertures. Que lui voulait-elle encore ? Etait-il donc si tard ? Allait-elle exiger qu'il fît immédiatement ses malles ?

– Ouvre !

Il se leva, tourna la clef dans la serrure, mais aussitôt s'élança vers son lit et se recoucha la face contre la paroi. M^{lle} Pastif poussa le battant d'un coup de pied. Il attendit avec résignation les paroles malveillantes qu'elle venait sans doute lui adresser. Mais elle ne disait rien. Il entendait seulement le plancher pourri qui grinçait sous ses pas et le chuchotement de sa robe. Il y avait aussi un autre bruit, une sorte de tintement grêle, qui l'intriguait au plus haut point. Avec mille précautions, il se tourna légèrement sur le côté et regarda par-dessus son épaule. Ce qu'il vit le frappa de stupeur. Dans l'ombre des volets mi-clos, M^{lle} Pastif avançait droite, le menton pointé, avec une lente démarche de somnambule. Elle tenait à deux mains un petit plateau chargé d'une tasse, d'une cafetière, d'un pot à lait et d'une assiette tapissée de tartines. Et cette vaisselle brimbalait à chaque mouvement. M^{lle} Pastif remarqua que Philippe l'épiait. Elle eut un sourire majestueux et torturé. Elle dit :

– M^{me} Chasseclin trouve que tu n'es pas suffisamment rétabli pour pouvoir reprendre ton travail. Pendant quelques jours encore, elle veut que tu te lèves plus tard et que je t'apporte ton petit déjeuner au lit.

Qu'avait-elle dit ? Il pensa défaillir de joie ! Il allait rester ! Il allait poursuivre cette existence incomparable dans l'oubli du passé et l'insouciance de l'avenir ! Et c'était M^{me} Chasseclin qui insistait pour qu'il demeurât auprès d'elle ! Et combien vivement ! Et par quel charmant détour ! Il se sentait revêtu à nouveau de cette confiance précieuse comme d'une armure. Invulnérable, il reprenait courage. Il grogna :

– Oui, je suis encore très faible, aujourd'hui...

Fauve aux ongles limés, M^{lle} Pastif le foudroyait du regard. Elle avait posé le plateau et versait le café, le lait, à grands gestes rageurs.

– Deux morceaux, s'il vous plaît, dit-il avec une cruauté raffinée.

Elle jeta le sucre dans la tasse, mais si violemment que le liquide gicla. Philippe relâcha son visage dans une expression angélique et

susurra :

– Vous ne vous êtes pas brûlée, au moins ?

Sans répondre, elle ouvrit la fenêtre, poussa les volets qui tapèrent contre le mur. Philippe plongea sous la courtépointe :

– Fermez vite : je suis transi !

– Mais il a raison, ce petit, vous êtes folle d'établir des courants d'air chez un malade !

La voix de M^{me} Chasseclin ! Il émergea des couvertures, ébouriffé, stupide. Elle se tenait sur le seuil de la porte, le buste rejeté en arrière, les mains croisées sur le pommeau de sa canne et toute soufflée d'avoir gravi l'escalier.

M^{lle} Pastif tourna l'espagnolette bien à fond, avant de répondre :

– J'avais voulu aérer seulement...

Mais M^{me} Chasseclin ne l'écoutait plus. Elle s'était approchée du lit et, tenant le poignet de Philippe entre le pouce et l'index, comme une chose infiniment précieuse, elle marmonnait des chiffres.

– C'est bien ce que je pensais, conclut-elle. Il lui faut du repos, à cet enfant...

Philippe se laissa retomber sur les coussins avec une expression exténuée et bienheureuse. Il dit :

– Je vous remercie beaucoup d'être venue, Madame, mais vraiment il ne fallait pas...

Elle contempla ce doux visage de fille, aux yeux brillants, à la bouche grasse. Elle ne put résister au désir de lui tapoter la joue.

– Regardez-moi comme c'est maigre tout ça ! Les os et la peau ! Quelle pitié ! Il a besoin de soins attentifs, de bonne nourriture ! Et vous vouliez le renvoyer à Paris ! Mais il y aurait définitivement compromis sa santé, le pauvre ! Et je pense que d'avoir une bonne santé importe un peu plus que d'avoir un bel avenir ! Non ?...

M^{lle} Pastif approuvait de la tête, sans desserrer les dents. M^{me} Chasseclin attira une chaise et s'installa au chevet de Philippe :

– Allons ! Tassez-lui bien ses coussins pour qu'il puisse s'asseoir !... Bon !... Voilà !... Et maintenant apportez-lui son petit déjeuner !

Pathétique de douleur surmontée, de fierté refoulée, M^{lle} Pastif posa le plateau sur les genoux de Philippe. Il dit gentiment :

– Je suis navré que vous vous donniez tant de mal pour moi, ma tante.

Puis il but son café à petites gorgées, en maintenant la soucoupe à hauteur du menton pour éviter de tacher les draps M^{me} Chasseclin ne se rassasiait pas de contempler ses gestes légers et cohérents et sa

mimique artificiellement ingénue. Quand il mordait une tartine il retroussait les lèvres sur ses dents avec un petit air de férocité gamine et secouait un peu la tête pour déchirer le morceau. Puis il se léchait le bout des doigts à prestes coups de langue. L'admiration de la vieille dame crevait en sourires et en œillades :

– Mangez encore celle-ci !

La bouche pleine, il bafouilla :

– Merci, je n'ai plus faim.

– Il faut vous forcer ! Sinon, vous n'aurez jamais de belles joues rondes, mais elles seront toutes plates comme maintenant !

Et, avec une tendre brusquerie :

– Si vous croyez que c'est joli !

Il répéta :

– Je vous jure que je n'ai plus faim !

Mais M^{me} Chasseclin insistait avec une expression de sollicitude enjouée, de minauderie maternelle qui lui coinçait les yeux entre deux bourrelets de graisse :

– Pour me faire plaisir ! Vous n'allez pas refuser de me faire plaisir !

Il hésita. Il dit, les prunelles fuyantes :

– Oh !... Une moitié de tartine peut-être...

– Alors, nous allons demander à M^{lle} Pastif de vous la beurrer un peu mieux que ça ! Il faut que vous mangiez beaucoup de laitages. Là... Là...

Mais surtout ne vous pressez pas... Prenez votre temps... Mâchez bien chaque bouchée... C'est double profit pour vous...

Lorsqu'il eut achevé sa tartine, M^{lle} Pastif dut transporter le plateau sur la table et chasser les miettes qui s'étaient glissées dans les plis de la couverture. Et, pendant que la vieille fille époussetait, livide d'indignation, M^{me} Chasseclin pointait son index à droite, à gauche, et disait sévèrement :

– Et ici !... Et ici !...

Enfin, elle s'arrêta :

– Cela suffit.

Puis elle ferma les yeux d'un air de réflexion importante et murmura :

– Dites-moi, ma bonne, ne vous ai-je pas donné il y a deux mois, à l'époque de votre angine, un flacon de fortifiant *Bozol* que vous ne m'avez pas rendu ? Tâchez de le retrouver : le petit en aura besoin.

M^{lle} Pastif rougit violemment et balbutia :

– Mais c'est que... c'est qu'il m'est impossible de m'en séparer en ce moment parce que j'en prends encore et que ma cure est loin d'être achevée...

– Votre cure ? Qu'est-ce que vous me chantez là ?

– Je vous assure...

– Allons donc ! Vous êtes solide comme un roc et ce petit relève de maladie ! Il me semble qu'il est de votre devoir de céder le pas ! Je m'étonne même d'avoir besoin de vous le rappeler 1

M^{lle} Pastif reçut le choc sans broncher. Elle put même sourire avant de répondre :

– J'ignorais que Philippe fût à ce point malade. Sinon, il y a longtemps que je lui aurais proposé mon fortifiant.

Et elle ajouta, avec une savante perfidie :

– Pauvre Philippe ! C'est vrai qu'il a bien piètre mine ! Les yeux lui mangent les orbites. Voulez-vous mon opinion, ce n'est pas naturel, cette faiblesse... Il y a quelque mauvais microbe là-dessous... Et avec les microbes il faut être très prudent !... Moi, je suis d'avis d'appeler un médecin qui l'auscultera et qui indiquera le régime à suivre... Le vieux Guérin par exemple...

Philippe découvrait avec épouvante le nouveau chausse-trape que M^{lle} Pastif tendait à M^{me} Chasseclin. Le médecin demandé ne manquerait pas de constater sa parfaite santé et que rien ne s'opposait plus à son départ pour Paris. Il pensa intervenir. Mais M^{me} Chasseclin avait éventé le piège. Elle dit durement :

– On appelle un médecin pour guérir un malade et non pour soigner un convalescent. Philippe est un convalescent ; et je pense (elle eut un ricanement terrible)... je pense que je sais tout de même suffisamment de médecine pour pouvoir m'acquitter seule de cette tâche !

Encore une fois, M^{lle} Pastif accusa le coup sans mot dire, et Philippe ne put s'empêcher d'admirer la résistance de ce vétéran couturé de blessures. Pourtant, lorsque M^{me} Chasseclin lui jeta par-dessus l'épaule : « Je crois qu'il est l'heure d'aller faire vos commissions... Laissez-nous... Philippe prendra sa leçon de patiences au lit ! » Les prunelles de M^{lle} Pastif vacillèrent un instant sous le choc avant de se figer dans un regard de morte. Plus que tout, elle redoutait de les laisser seuls. Elle présente, c'était la franche guerre plus éclatante, mais moins efficace que l'autre. Car en son absence Philippe travaillait doublement, avançait des opérations souterraines, minait le terrain sous ses pas. Elle s'étonnait qu'un pareil acharnement pût s'emparer de ce garçon lymphatique. D'où lui venait cette invention perverse ? À quels motifs obéissait-il en la déployant ? La compagnie de cette vieille dame acariâtre était-elle si plaisante qu'il n'hésitât pas à

renoncer à sa place pour demeurer auprès d'elle ? Elle ne savait pas combien Philippe appréhendait la fréquentation de l'humanité anonyme, vigoureuse, féroce, de la ville, le travail abrutissant du bureau, l'assaut des événements, et que cette villa était pour lui le havre éternellement espéré. Et elle ne savait pas non plus de quels prodiges de fourberie et de ténacité est capable un indolent qui cherche à protéger son indolence. Elle le haïssait sans le comprendre. D'ailleurs, elle ne désespérait pas de le vaincre. Cette dernière escarmouche qu'un observateur superficiel n'eût pas manqué d'inscrire au profit de Philippe et qui l'avait effrayée elle-même d'abord, lui apparaissait maintenant favorable à ses propres desseins. M^{me} Chasseclin ne voulait pas avouer que la présence du jeune homme la distrayait et que pour cela seul elle tenait à le conserver auprès d'elle. Aussi, avait-elle inventé ce prétexte absurde de la convalescence qui, sans doute, n'aurait pas cours plus d'une semaine ou deux. Et pendant ce délai, M^{lle} Pastif comptait bien harceler M^{me} Chasseclin de questions naïves sur la lente guérison de Philippe, sur cet inexplicable refus d'appeler le docteur, sur les remèdes octroyés, jusqu'à ce qu'elle ne sût plus comment déguiser son attachement au jeune homme et se résignât à le renvoyer. À peine élaboré, elle appliqua strictement ce programme. Elle ne quittait plus Philippe du regard. Au moindre geste un peu vif, elle plissait les yeux et murmurait sournement :

– Te voilà bien alerte ! Je vois que tu n'en as plus pour longtemps à te soigner !

À quoi M^{me} Chasseclin répondait chaque fois :

– Vous ne comprenez pas que c'est nerveux !

Ou bien, elle lui caressait la joue en psalmodiant :

– Voilà nos belles couleurs revenues ! Voilà nos belles couleurs revenues !

Et M^{me} Chasseclin s'exclamait :

– Fameuses belles couleurs, vraiment ! Dites plutôt qu'il est congestionné, le pauvre ! Il faudra le purger !

Philippe sentait bien que le prétexte craquait de toutes parts et qu'il fallait en trouver un autre au plus tôt. Un jour qu'ils étaient tous réunis à table, il attendit que M^{lle} Pastif s'écriât comme d'habitude : « Eh bien ! Tu m'as l'air d'aller mieux ce matin ! » Et, aussitôt, il répondit avec un sourire délivré :

– Je pense que vous avez raison.

Une pareille erreur de tactique stupéfia l'ennemie autant que l'alliée. M^{me} Chasseclin montra un visage bouleversé et balbutia :

– Vous croyez ça parce que vous vous habituez à votre faiblesse. Mais vous êtes encore loin d'une vraie amélioration... Vous êtes... vous êtes en pleine période critique !...

Philippe balançait la tête avec une obstination narquoise :

– Mais non, madame, vous vous exagérez la gravité de ce malaise !

M^{lle} Pastif, radieuse, le soutenait à grands cris :

– Dame ! Ne l'ai-je pas toujours dit ? Ah ! Si vous m'écoutiez plus souvent !

M^{me} Chasseclin s'emporta intérieurement contre son protégé. N'avait-il pas compris qu'il ne pouvait demeurer auprès d'elle qu'en s'appuyant sur le motif qu'elle avait invoqué ? Ou bien sa compagnie lui pesait-elle déjà au point qu'il désirait la quitter ? Stupidité ? Ingratitude ? D'un regard impérial elle refusa le plat de champignons qu'il lui proposait. Elle ne voulait rien accepter de lui. D'ailleurs, cette histoire lui avait coupé l'appétit. Philippe voyait devant lui le masque terrible de l'idole courroucée et entendait le souffle véhément qui lui soulevait la poitrine. Il prononça pourtant avec un calme parfait :

– M^{me} Chasseclin, maintenant que je suis remis...

Elle lui décocha un regard de feu et ne put s'empêcher de hausser les épaules. Il poursuivit :

– Maintenant que je suis remis... que je peux travailler... je voudrais vous demander une immense faveur...

Il baissa les yeux, comme effrayé de son audace. Il parla d'une voix plus douce :

– Vous savez, ces billets où vous avez relaté la marche de certaines de vos patiences et que vous avez placardés au mur... Eh bien ! J'ai pensé qu'il serait intéressant de les transcrire dans un registre en les classant par espèces... Cela ferait un livre très curieux... très instructif... une sorte de comprimé d'expériences... vous comprenez ?... On trouverait même facilement à le faire éditer...

Il s'animait puérilement :

– Si vous vouliez me permettre... j'ose à peine vous le demander... de rédiger cet ouvrage... sous votre surveillance évidemment... Bien sûr je ne suis qu'un commençant et c'est une besogne très délicate... mais j'ai tellement pénétré vos enseignements !... et j'apporterai tant d'ardeur à la tâche !... D'ailleurs... je peux bien vous le dire, maintenant... j'avais déjà commencé en cachette... Je vous montrerai... seulement ne vous moquez pas de moi s'il y a quelques erreurs... Vous me le promettez ?...

Il releva les yeux. Il vit devant lui une M^{me} Chasseclin épanouie d'allégresse, les bajoues dilatées, les paupières larmoyantes, et, à

gauche, une M^{lle} Pastif saisie de haine et qui évitait de le regarder. Et il fut satisfait de lui.

M^{ME} CHASSEGLIN estimait qu'il était impossible de rédiger le traité de patiences sur un cahier qui n'eût pas deux doigts d'épaisseur, des pages quadrillées et une reliure de toile forte. M^{lle} Pastif à qui elle avait confié le soin de se procurer cet article dut retourner trois fois à la papeterie de Maillé-les-Bois, parce que les acquisitions qu'elle en rapportait n'étaient jamais entièrement satisfaisantes. Tout de même, après le troisième voyage, M^{me} Chasseglin consentit à agréer une espèce de grand carnet à fermoir de cuivre et vermillonné sur tranches. Ensuite, elle procéda au dépouillement des bulletins du salon. Elle avançait à petits pas le long des murs, arrachait à prestes coups de canif les quatre punaises qui retenaient chaque billet, tendait le billet à Philippe, en lui annonçant la date et le titre de la patience :

– « Princesse Hariett. » Vingt mai dernier... Philippe saisissait le papier d'un air affairé et le glissait dans une liasse de papiers identiques déposée sur la table. Quant à M^{lle} Pastif, elle était simplement chargée de ramasser les punaises qui étaient tombées par terre. L'insignifiance et le ridicule de cette tâche l'humiliaient d'ailleurs profondément. Elle s'efforça d'abord de paraître amusée par la situation. Comme une personne de rang élevé qu'on prie de remplir pour quelques instants une fonction au-dessous de ses mérites, elle affecta une ironie supérieure vis-à-vis de l'humble travail qu'elle accomplissait. Elle suivait M^{me} Chasseglin, des bribes de chanson aux lèvres, tournant la tête à droite, à gauche, avec de vifs mouvements d'oiseau, grattant une tache sur le mur, faisant distraitemment "sauter les punaises dans ses paumes. Mais, à un moment, M^{me} Chasseglin s'arrêta et lui dit sèchement :

– Ne jouez pas avec ces punaises : vous allez encore me les éparpiller !

C'était lui signifier que cette indigne besogne ne lui avait pas été octroyée par exception, mais qu'elle ne méritait pas d'en assumer une autre. C'était l'écarter définitivement de ce monde réservé, honorable et bienheureux des patiences pour la reléguer dans le monde méprisé des basses œuvres ménagères. Elle pressentit que d'autres mortifications allaient suivre et s'exhorta à les supporter courageusement, en attendant le retour imminent de la grâce. Mais elle s'aperçut bientôt qu'elle avait surestimé ses forces. Elle avait beau se prêcher la résignation, l'attitude de Philippe et de M^{me} Chasseglin soulevait en elle des flots de rage froide qu'elle souffrait de ne pouvoir délivrer. Dès le matin, ils s'installaient à la table de jeu et

commençaient de mystérieux conciliabules qu'ils interrompaient à son retour du marché. Elle s'asseyait à la fenêtre pour tricoter. Et ils se remettaient aussitôt à chuchoter comme des collégiens. Tout en parlant, Philippe feuilletait les pages du cahier, vissait et dévissait le capuchon de son stylo, le roulait dans ses doigts comme on fait d'un cigare. Parfois il se penchait, traçait une ligne avec application, puis retouchait longuement chaque lettre, accusait grassement chaque accent, chaque virgule, enfin tendait le cahier à M^{me} Chasseclin qui parcourait ce qu'il venait d'écrire, balançait la tête et murmurait :

– C'est ça et ce n'est pas ça ! Si nous faisons une distinction ?...

Leurs fronts se rapprochaient confidentiellement et elle n'entendait plus leurs paroles. Mais bientôt Philippe sortait un canif de sa poche, grattait la phrase critiquée, polissait le papier écorché avec son ongle, reprenait sa rédaction. Il était évident qu'ils cherchaient tous deux à retarder l'achèvement de ce travail. Et cette farce irritait tellement la vieille fille qu'elle essayait parfois d'éviter de les regarder, par crainte de ne pouvoir retenir sur ses lèvres une phrase de mépris, un cri d'injure. Et pourtant c'eût été bien doux de se soulager une bonne fois, pensait-elle, d'invectiver ce Philippe avec les sales mots qu'il méritait, de le calotter, de le griffer, de le pousser pleurnichant hors de la maison. Elle imaginait son effroi balbutiant, le coude levé pour parer les gifles et M^{me} Chasseclin effondrée qui suppliait : « Laissez-le... il partira... laissez-le... » Une bouffée d'orgueil lui enflammait la face. Elle triomphait en elle-même. Mais, aussitôt qu'elle se détachait de ses rêveries consolantes, elle apercevait au milieu de la pièce les deux complices ricanants, chuintants, et tremblait à nouveau d'une véritable souffrance. Alors, par diversion, elle se penchait sur l'ouvrage et plongeait férocement les aiguilles dans la laine, comme si c'était le corps de Philippe qu'elle lardait de coups. Mais ces feintes pitoyables ne parvenaient pas à la satisfaire. Aussi, pendant le dîner, s'accordait-elle parfois le plaisir de demander :

– Alors, ce traité, il avance ? Il m'a semblé que vous aviez bien travaillé aujourd'hui !

– Oh ! Oui, ma tante, disait Philippe. Nous avons terminé la page de préface que nous avons commencée hier.

– Tu appelles ça bien travaillé !

M^{lle} Pastif se figurait qu'elle retournait les deux coupables sur le gril et cherchait sur leurs visages damnés l'expression du désarroi qu'ils ne devaient pas manquer d'éprouver. Mais M^{me} Chasseclin répondait simplement :

– Vous croyez que d'écrire un livre est aussi facile que de sauter dans un omnibus pour aller acheter une botte de navets ! Vous êtes

impayable, ma bonne ! Comment ne comprenez-vous pas qu'il y a toujours un détail à revoir, une explication à étoffer...

M^{lle} Pastif se mordait les lèvres. Et le dîner se poursuivait dans une atmosphère de paix armée. Un soir, pourtant, M^{lle} Pastif ne put étouffer son ressentiment. Comme Philippe lui expliquait que dix lignes de texte par jour étaient une bonne moyenne, elle s'exclama en laissant retomber sa cuillère dans l'assiette à potage :

– Mais à ce train-là, quand donc pensez-vous en avoir fini ?

Il y eut un énorme silence. M^{lle} Pastif épouvantée de son audace baissa les paupières. M^{me} Chasseclin frémissait de toute la graisse de ses joues. Ses yeux déchargeaient des éclairs. Elle attaqua d'une lourde voix souterraine :

– Vous avez bien envie que le petit s'en aille ! N'est-ce pas ?

Il y eut encore un long silence, car les adversaires, devinant l'importance de cette minute, ne voulaient plus hasarder que des réponses mûrement préparées. Puis, une soudaine inspiration poussa M^{lle} Pastif. Elle dit précautionneusement :

– Vous ne me comprenez pas... je demande cela parce que je sais que votre fille vient chaque année à pareille époque passer quelques jours chez-vous... Comme Philippe occupe la chambre de Nicole, je ne crois pas que nous puissions encore retarder son départ... Et cela me tracasse beaucoup !...

M^{me} Chasseclin l'interrompt :

– Je ne saisis pas pourquoi. Nous avons encore une mansarde assez claire, très propre, à côté de celle de Maria...

M^{lle} Pastif eut peur soudain que Philippe ne consentît à vivre dans cette mansarde plutôt que de quitter la maison. Elle lança vivement :

– Mais il y fait très froid la nuit, et Philippe, bien que rétabli, doit être prudent !

Que n'avait-elle prévu la réponse !

– C'est bien mon avis ! Aussi est-ce vous, et non lui, que je voulais prier d'emménager dans la mansarde.

M^{lle} Pastif ouvrit la bouche sur un cri qu'elle réprima. La face pâissante, les prunelles hagardes, elle s'appliquait à retrouver sa respiration. Cette dernière injure dépassait en atrocité toutes celles dont on l'avait, jusqu'à ce jour, accablée. Une mansarde ! On la reléguait dans une mansarde ! Comme Maria, la souillon idiote, elle allait habiter dans la crasse et dans le froid ! Elle allait dormir sur ce dur paillason, dans cette odeur de bois pourri, de poussière, d'urine, dans ce bruit de vent sous les portes et de trottement de rats, pendant que l'autre, bien au chaud sous ses couvertures, se gaverait de

tartines et de café au lait ! Fallait-il qu'on la détestât, fallait-il qu'on la méprisât pour la traiter de la sorte ! Elle ne pouvait plus se taire maintenant. Elle n'en avait plus la force, elle n'en voyait plus le besoin ! Elle commença d'une voix acide, sifflante, sans presque desserrer les lèvres au passage des mots :

– J'irai habiter dans la mansarde !... D'ailleurs n'est-ce pas tout à fait naturel !... Philippe est jeune, vigoureux, c'est un nouveau venu, vous le connaissez à peine... alors... peut-on faire autrement que de le laisser dans sa bonne chambrette et de le dorloter ?... Tandis que moi... je suis vieille, exténuée... j'ai servi chez-vous pendant des années... je me suis dévouée à vous comme personne... alors qu'est-ce que ça peut bien faire de me renvoyer dans cette mansarde glacée, parmi les toiles d'araignées et les rats... comme une fille de ferme... comme un meuble inutile... C'est très bien comme ça !... C'est parfait !... C'est la seule chose qu'il vous restait à faire !... Je suis bien contente !... Oui, vraiment, je suis bien contente !... Merci de tout cœur !...

La vieille fille bégayait, grimaçait, et M^{me} Chasseglin se sentait gênée d'avoir provoqué un désespoir aussi expansif. Sans doute avait-elle été un peu dure dans ses propos, mais M^{lle} Pastif l'exaspérait depuis quelques jours, au point qu'elle ne savait plus doser les réprimandes. Elle voulut lui adresser quelques bonnes paroles. Elle dit :

– Je vous répète que cette mansarde est très habitable. Nous y mettrons le poêle de faïence qui est dans la chambre de Philippe...

M^{lle} Pastif agita les mains au-dessus de sa tête et ricana follement :

– Mais pour rien au monde !... Qu'est-ce que ça peut bien faire que je crève là-haut... pourvu que mon petit Philippe ait sa chambre bien chaude !... Je m'en voudrais de compromettre son confort, à ce cher enfant !...

M^{me} Chasseglin n'aimait pas l'ironie. D'abord, elle ne la comprenait pas toujours, et puis elle la jugeait plus irrévérencieuse qu'une bonne colère vertement exprimée. Mais, comme elle se sentait quelque peu fautive, elle renonça à lancer de nouvelles imprécations contre sa dame de compagnie. Elle se contenta d'un battement lassé des paupières et de cette phrase plus soupirée que prononcée :

– Taisez-vous, ma bonne, vous m'ennuyez...

– Soit ! Soit ! Piailla l'autre. Je me tais ! D'ailleurs que je me taise ou que je parle ça ne changera rien à l'affaire ! Mais je me tais ! Je me tais !

Le tilleul bu, M^{lle} Pastif déclara sombrement :

– Si vous n'avez pas besoin de moi, j'irai me coucher tout de suite :

je ne me sens pas bien.

Et M^{me} Chassegrin répondit avec une belle mansuétude :

– J'allais vous le conseiller... prenez du repos... ne pensez plus à cette histoire... D'ailleurs ma fille n'a encore rien décidé pour cette année... Bonsoir... Philippe et moi, nous allons faire une « Petite France » et puis nous irons nous coucher, nous aussi... Le temps est si lourd...

*

Comme Philippe atteignait le palier du premier étage, il s'avisa qu'une faible lumière filtrait à travers les joints de sa porte. Il pensa qu'il avait oublié d'éteindre la lampe avant de descendre pour le dîner. Il poussa le battant ; mais il s'arrêta sur le seuil, médusé. M^{lle} Pastif était devant lui, toute sèche dans sa longue robe noire, les bras noués sur la poitrine, le regard écrasant.

– Te voilà, dit-elle.

Elle-fit un pas. Il eut contre son visage le vieux visage bouleversé de haine.

– Te voilà... intrigant !

Il voulut reculer... Elle lui saisit le poignet dans ses doigts durs. Elle rit d'une voix stridente :

– Non ! Non ! Non ! Tu vas rester ! tu vas m'écouter une bonne fois ! Je sais... tu aimerais mieux te défiler ! Hein ?...

Elle le tirait vers le milieu de la chambre :

– Tu aimerais mieux te défiler, te réfugier dans les jupes de M^{me} Chassegrin ! Bien sûr, là tu serais en sûreté ! Là tu te sentiras brave, tu m'insulterais ! Hein ?

Philippe se dégagea. Il balbutia :

– Je ne comprends pas ce que vous voulez dire...

Elle eut un cri de triomphe :

– Ah ! Tu ne comprends pas ! Ah ! Tu ne comprends pas ! Eh bien, mais, tu vas comprendre ! Je suis ici pour te faire comprendre !...

Elle revint à la porte et la ferma d'un coup de pied. Elle s'adossa au chambranle, et la lampe qui l'éclairait d'en dessous lui nivelait les lèvres, lui charbonnait l'arête du nez, lui creusait des orbites et des joues de morte. Philippe se sentit inquiet devant cette face de démente qui se tendait vers lui. Il voulut l'apaiser. Il dit :

– Ma tante...

Elle leva les mains dans un geste d'exécration :

– Tais-toi, je te défends de m'appeler « ma tante » ! Il n'y a pas de

tante pour des monstres comme toi !

Et, d'une voix sourde, prise au plus profond de la gorge, elle poursuivit :

– Quand je pense... quand je pense que c'est moi qui t'ai recueilli malade, qui t'ai soigné, comme ta mère ne l'aurait pas fait, qui t'ai guéri, et que pour toute récompense tu as cherché à m'évincer auprès de M^{me} Chasseclin ! Ne proteste pas ! Dès les premiers jours j'avais deviné ton manège ! Monsieur faisait la chattemite ! Monsieur distribuait sourires et clins d'yeux et compliments ! Monsieur s'intéressait aux patiences ! Monsieur voulait écrire des ouvrages scientifiques sur les patiences ! Quelle comédie ! Et pourquoi, je vous le demande ? Pour me déloger de ma place ! Pour m'arracher le pain de la bouche ! Ah ! Ça t'était bien égal de penser qu'à cause de toi on pouvait me chasser de cette maison où j'ai travaillé tant d'années ! Ou plutôt non, ça ne t'était pas égal ! Ça t'était agréable ! Parce que tu me hais ! Petite crapule ! Petite vipère ! Escobar ! Lèche-pieds !...

Elle tressautait sur place à chaque injure qu'elle hurlait, et le menaçait de ses deux poings tendus, pouces dehors, au-devant d'elle. Puis, elle fondit sur lui et clama en manière de conclusion :

– Faux bonhomme !...

Philippe était ennuyé qu'elle se démasquât aussi brutalement. Il redoutait plus que tout cette criaillerie et cette gesticulation barbares. Il dit, le plus paisiblement qu'il sut :

– Je crois que vous prenez les choses trop au tragique...

Elle aboya :

– Aie au moins la pudeur de te taire !

Il reprit :

– Je vous ferai remarquer que pour ce qui est de votre... mettons disgrâce... Si toutefois on peut appeler disgrâce un petit froid, un relâchement de sympathie...

– Un petit froid ? Un relâchement de sympathie ? glapit M^{lle} Pastif. Est-ce qu'on envoie les gens coucher dans une mansarde pour un petit froid ou un relâchement de sympathie ?...

Il ne put s'empêcher de sourire :

– Je reconnais, dit-il, que M^{me} Chasseclin s'est montrée quelque peu dure envers vous. Mais ce que je voudrais que vous compreniez, c'est que je ne suis absolument pour rien dans ce qui vous arrive...

Elle pouffa d'un rire hystérique, le menton renversé, les poings sur les hanches :

– Quoi ? Quoi ? Tu n'y es pour rien ? Ose dire que tu n'essayes pas

de lui plaire par tous les moyens ? Ose dire que tu ne t'aplatis pas comme une galette devant elle ? Ose le dire ?...

Il haussa les épaules :

– Il est parfaitement vrai, que dès le jour où j'ai connu M^{me} Chasseglin, je n'ai cessé de me montrer excessivement aimable avec elle.

Elle exultait :

– Tu avoues ! Tu avoues !...

Il poursuivit, imperturbable :

–... Mais en cela je ne faisais qu'obéir à vos ordres... Vous ne vous souvenez pas des recommandations que vous m'avez faites avant ma première entrevue avec elle... et, plus tard, de vos reproches, lorsqu'à table je ne me montrais pas assez empressé... Je ne comprends pas pourquoi vous m'accusez d'une conduite que vous m'avez vous-même dictée...

Maintenant, elle le regardait, bras ballants, la mâchoire tendue, avec une expression de stupidité et de détresse.

– Quoi ?

– Vous devriez au contraire être contente de voir que j'ai su plaire à M^{me} Chasseglin et qu'elle ne vous en voudra pas de m'avoir amené chez elle !

– Oui-da ! Sainte nitouche ! J'aurais été contente si tu ne t'étais pas arrangé pour qu'elle te préférât à moi...

Elle avait hurlé cela du même accent que ses premières injures, mais sans la même conviction. Les ripostes raisonnables de Philippe la désarmaient. Elle répéta assez piteusement :

– Elle te préfère à moi !...

Il ouvrit les bras dans un geste d'impuissance :

– Que voulez-vous que j'y fasse ! Je pensais qu'elle vous était très attachée et que les quelques politesses que je lui faisais ne risquaient pas de nuire à votre situation. Si j'avais su !...

Maintenant, elle sentait bien qu'il gagnait le meilleur sur elle. Une soudaine lâcheté l'envahissait, la courbait, dans une abdication de tout orgueil et de toute ruse. Elle ne voulait plus feindre. Elle murmura, les yeux au ciel :

– Est-ce qu'on peut jamais savoir avec elle !...

Il la soutint :

– Ne vous alarmez pas... Cette lubie lui passera aussi vite qu'elle lui est venue... Elle vous aime bien trop pour vous forcer à déménager dans la mansarde... Elle trouvera autre chose...

Comme il parlait, elle descendait en elle-même. Ce qu'elle avait dit lui apparaissait monstrueux de ridicule et d'imprudence. Peut-être pouvait-elle encore se rattraper ? Mais elle était à bout d'arguments, à bout de force, et l'autre n'avait pas bronché ! Alors, à quoi bon ? Une immense lassitude lui venait de toute discussion, de toute action. Se laisser tomber, là, sur place, oublier, dormir, s'évanouir hors de ce monde de finasseries et de menaces... La tête lui tournait. Elle essuya à deux mains son visage mouillé de sueur et de larmes.

– Allons ! Allons !

Philippe la conduisit aveuglée, chancelante, jusqu'à la porte. Mais, sur le seuil, elle se retourna. Elle lui agrippa le bras. Elle jeta sur lui un regard éperdu. Elle souffla :

– Promets-moi de déménager dans la mansarde à ma place !

Il ne répondit pas. D'un mouvement brusque, il se libéra, la bouscula dehors. Il tourna la clef dans la serrure. Mais M^{lle} Pastif tapait des deux poings au vantail et vociférait :

– Promets-moi de déménager !... ou je tape toute la nuit !... et tu ne pourras pas dormir !... Promets-moi !... Qu'est-ce que ça peut te faire de déménager ? Tu es jeune !... Tu es fort !... Ou alors, si tu ne veux pas déménager, va-t'en !... Va-t'en d'ici !... Pourquoi es-tu venu ? Pourquoi m'as-tu pris ma place ? Tu as une place ! Je ne vais pas te la prendre, moi ! Chacun chez soi ! Philippe !... Philippe !... Va-t'en !... Je t'en supplie, va-t'en !... Tu m'écoutes ?... Réponds-moi... Tu ne veux pas ?... Alors, je tape... je tape !...

Il y eut une roulade de coups de pieds, de coups de poings. Puis, Philippe entendit des sanglots étouffés, des plaintes balbutiées, un dernier appel :

– Philippe !...

Enfin, elle s'éloigna.

– Onze heures et demie, dit M^{me} Chasseclin. Je me demande ce qu'elle peut bien faire ? Elle n'avait pourtant pas beaucoup de commissions sur sa liste.

Elle divisa le jeu de cartes en deux paquets, et, d'une double claque, les fit pénétrer l'un dans l'autre.

– Je ne sais plus quelle patience essayer... C'est ennuyeux ; jamais le déjeuner ne sera prêt à temps...

– Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, dit Philippe, avec un accent de pieuse inquiétude.

– Que voulez-vous qu'il lui arrive ? C'est plutôt notre déjeuner qui me tracasse. Allez donc dire à Maria qu'elle fasse une purée de pommes de terre en attendant. Ce sera toujours ça d'assuré !...

La cuisine était basse, obscure, surchauffée, avec au mur un bataillon de casseroles qui rougeoyaient vaguement. Maria se tenait près du fourneau. Elle se retourna. Il vit sa face moite, enflammée. Du poignet, elle releva une mèche de cheveux qui s'était collée à son front.

– M^{me} Chasseclin demande que vous fassiez une purée de pommes de terre, dit-il.

Longtemps, aucune expression ne traversa le visage de la fille. Puis, les yeux ronds, elle secoua la tête. Il demanda :

– Que voulez-vous dire ?

Elle lui prit la main. Elle le conduisit vers le garde-manger, ouvrit le portillon et désigna dans un panier deux carottes et trois pommes de terre. Il rit :

– C'est tout ce qu'il y a ?

Elle opina du menton. Elle était plaisante à voir avec ses joues abondantes et roses, ses yeux bleus finement pincés et sa grande bouche muette. Au moindre geste il venait d'elle une odeur de peau suante qui le troublait. Il s'étonna de n'avoir pas réfléchi plus tôt au plaisir qu'on pouvait tirer d'elle. Il lui posa la main sur l'épaule. Il dit :

– Qu'allez-vous faire ?

Elle émit un étrange gargouillement. Il sentait sous ses doigts la chaleur de cette épaule ronde, solide. Jamais il n'avait connu devant une femme cette impression de supériorité sereine qu'il éprouvait à

présent. Il se savait assuré de plaire et l'idée même d'une rebuffade ne l'effleurait pas. Il l'attira l'empoigna par le cou et la taille, lui renversa la tête et lui baisa les lèvres sans qu'elle se défendît. Mais sa langue rencontra une langue épaisse, lourde, inerte, comme une bête morte. Gêné, il s'écarta doucement, promena ses baisers sur le cou, sur les bras nus. Puis, il défit les premiers boutons du corsage, jusqu'à dégager les seins pleins et laiteux et bien centrés sur leurs roides pointes mauves. Il les caressa de la joue sans fièvre, mais avec une honnête satisfaction. Il murmura :

– Je monterai ce soir.

Les bras ballants, la fille souriait stupidement. Il répéta :

– Je monterai ce soir, tu m'entends ?

Derrière lui, la porte qui s'était entrouverte se referma sans qu'il s'en aperçût.

M^{lle} Pastif, le dos collé au mur du couloir, le sac à provisions entre les jambes, levait vers le plafond sa face chafouine et pouffait silencieusement. Une joie convulsive la faisait trembler des pieds à la tête comme une fièvre. Elle avait envie de pleurer, de hurler, et seul lui venait aux lèvres ce ricanement de chambre capitonnée. Elle avait envie de courir, de lutter et cette fatigue bienheureuse la clouait sur place au point qu'elle hésitait à marcher. Philippe et Maria ! Le protégé troussant la fille de cuisine ! Quel parti elle saurait tirer de ces amours ancillaires ! En vérité, il semblait qu'un Dieu intelligent et juste épousât sa cause dans la querelle et lui passât, à la dernière minute, la massue meurtrière dont elle avait besoin. Et dire qu'hier encore elle avait voulu abandonner la partie ! Dire qu'elle avait crié, supplié comme une mendiante ! Dire qu'elle avait pleuré devant sa porte sans qu'il lui répondît ! Ah ! Elle lui ferait payer cher cette humiliation ! Mais il importait qu'il ne soupçonnât rien. Elle attendit que se calmât un peu son allégresse. Plus tard, sur la pointe des pieds, elle revint à la porte vitrée qui donnait sur le vestibule et la fit brusquement claquer. Ensuite, à grands pas sonores, elle se dirigea vers la cuisine. Averti par le bruit, Philippe en sortait, rouge et sifflotant :

– Tiens, dit-il, je venais justement de prévenir Maria...

– Oui, M^{me} Chasseclin m'a dit qu'elle t'avait envoyé à la cuisine. J'ai été mise en retard par une panne de l'omnibus. J'ai dû attendre le suivant...

Tandis qu'elle parlait, elle regardait le visage heureux de Philippe, que dans quelques heures elle verrait bouleversé de haine et de désespoir, et que demain, sans doute, elle ne verrait plus. Mieux que jamais, elle le tenait à sa merci. Moins que jamais, il s'en doutait, le

pauvre. Et, dans sa vieille pèlerine grise, ruisselante, avec son chapeau de toile cirée enfoncé sur les oreilles, avec ses cheveux qui lui pendaient dans le cou, et cette figure décharnée et jaune où seule paraissait une expression de profonde fatigue, elle goûtait à plein cœur l'ivresse forcenée de la domination. Mais il fallait attendre le soir. Toute la journée elle éprouva un étrange sentiment d'inaction, de guet, d'arrêt de toute pensée et de toute vie. Elle s'appliquait à tricoter, à manger, avec les gestes habituels, autant pour tromper le temps que pour endormir la vigilance de Philippe. Mais parfois, un tremblement d'impatience la secouait. Elle soupirait, lorgnait sa montre : « Plus que trois heures. » Enfin, Philippe referma le cahier. M^{me} Chasseclin lui dit :

– Je suis contente. Ce chapitre sera certainement le plus réussi du livre.

Philippe répondit :

– Et pourtant il faudra le revoir encore de très près, le compléter...

Puis, il souhaita le bonsoir aux deux femmes et se retira.

Lorsqu'il fut sorti, M^{me} Chasseclin se leva de son fauteuil :

– Vous ne montez pas vous coucher ?

C'était le moment ! Son cœur battait à coups pressés dans sa poitrine. Elle se sentait glacée et béante devant l'importance des mots qu'elle allait prononcer. Elle dit :

– Madame, je voudrais vous parler au sujet de Philippe...

M^{me} Chasseclin avait sommeil. De plus, la nuit dernière, elle avait entendu de sa chambre les vagues échos de la dispute et craignait qu'on ne l'en fît juge. Elle marmonna avec lassitude :

– Encore cette histoire de mansarde ! Mais puisque je vous dis que vous ne déménagerez pas avant l'arrivée de ma fille...

M^{lle} Pastif sourit avec une expression énigmatique et concentrée :

– Il ne s'agit pas de mansarde ! Ou plutôt si... il s'agit de mansarde ! Mais pas de ma mansarde !... D'une autre mansarde !... Hé ! Hé ! Hé ! D'une autre mansarde !...

Elle fixa sur M^{me} Chasseclin un regard si pénétré d'obscurs sous-entendus que l'autre avoua naïvement son innocence :

– Je ne vous comprends pas, ma bonne...

– Ne craignez rien, je m'expliquerai...

Et, comme elle avait un sens inné du mystère, elle ajouta :

– Seulement, vous m'excuserez si je vérifie d'abord...

À pas de loup, elle s'approcha de la porte, tira le battant, plongea la tête dans la nuit du couloir. Puis, elle revint vers M^{me} Chasseclin qui

s'impatientait :

– Qu'est-ce que c'est que cette comédie ?

– Chut...

Et, baissant la voix au ton des conspirations et des messes noires :

– J'ai à vous révéler des faits d'une gravité extrême...

Elle s'interrompit. L'émotion lui râpait la gorge. Son cœur, après avoir battu à tout rompre, s'arrêtait soudain. Elle eut peur de cette faiblesse et lança très vite :

– Vous souvenez-vous, ce matin... comme j'étais en retard, vous avez envoyé Philippe à la cuisine, pour transmettre vos ordres à Maria... Vous n'avez pas été frappée par sa longue absence ? Non ?

M^{me} Chasseclin la contemplait avec noblesse et incompréhension :

– Non, vraiment, dit-elle.

– Eh bien, moi, je peux vous affirmer qu'il est resté longtemps dans la cuisine !... Plus longtemps qu'il ne l'aurait fallu pour s'acquitter de votre commission !... Et je peux même vous raconter ce qu'il y faisait... parce que je l'ai vu et bien vu !... Oui, ce matin, en arrivant devant la porte de l'office, j'ai été surprise d'entendre un remue-ménage, un piétinement... J'ai entrebâillé le battant...

Elle se libérait avec une frénésie rageuse. Elle parlait comme elle aurait frappé, griffé, mordu ! Et la peur d'être interrompue la faisait bégayer parfois, telle une idiote. Mais M^{me} Chasseclin ne songeait pas à l'interrompre. Dès les premiers mots, elle avait éprouvé une vive indignation contre ce garçon qui profanait le toit sous lequel elle l'avait recueilli. La pensée qu'à deux pas du salon où elle étalait ses patiences, dans cette cuisine candide et abritée où rissolaient les honorables plats qui lui étaient destinés, Philippe et Maria se tordaient dans des enlacements ignobles, lui soulevait le cœur. Il lui semblait que dans la maison pure qu'elle habitait depuis vingt ans la concupiscence avait fait irruption, avec son affreux cortège de femmes dévêtues, de lits bouleversés, de louches embrassades et de beuveries. Et elle en recevait comme une injure personnelle. Mais, rapidement, elle se raisonna. Elle comprit qu'à l'âge de Philippe, ce genre d'accidents était fréquent, inévitable. Chacun sait que les jeunes gens sont parfois travaillés par le sang au point d'en perdre le contrôle de leurs actes. Philippe avait perdu le contrôle de ses actes. Rien de plus. D'ailleurs, le fait qu'il avait choisi cette fille – presque une bête – pour assouvir ses appétits sexuels, et qu'il ne projetait pas de l'amener dans sa chambre, mais se contentait d'une mansarde – pièce tellement éloignée du reste de la demeure qu'elle en faisait à peine partie – était une circonstance atténuante qui ramenait le crime aux dimensions d'une simple polissonnerie. Mais, tout en s'affirmant que l'aventure

valait à peine qu'on en parlât, elle sentait une tristesse mortelle, une infinie désolation, qui la submergeaient lentement. Était-ce parce qu'elle n'imaginait pas que Philippe fût semblable aux autres, sensuel et veule autant que les autres ? Était-ce parce qu'elle se jugeait, malgré tout, froissée par l'accomplissement de ces plaisirs défendus dans la villa ? Était-ce pour une autre cause qu'elle ne discernait pas encore ?

M^{lle} Pastif, surprise de n'entendre pas éclater les nappes de foudre qu'elle croyait avoir amassées, se prodiguait avec l'énergie du désespoir. Elle s'était collée au flanc de M^{me} Chasseglin comme une confidente de tragédie, et lui sifflait dans l'oreille avec des mines et des ricanements nerveux :

– J'ai oublié de vous dire... il lui avait défait son corsage... il lui caressait les seins avec la figure... une horreur !... Et cette fille lui souriait avec une expression terriblement obscène !...

Et, comme M^{me} Chasseglin gardait un visage de pierre, elle improvisa délibérément :

– Puis, il a continué de la déshabiller avec des mains tremblantes... Là je dois m'arrêter par respect pour vous, madame... Puis il s'est roulé à ses pieds en poussant des gémissements de volupté, pendant que l'autre l'encourageait par des cajoleries lubriques...

Chaque phrase était comme une aiguille qui perçait M^{me} Chasseglin jusqu'à la moelle. Elle s'effrayait de sa souffrance sans essayer de la combattre. Elle se sentait appauvrie, trahie, abandonnée. Elle désirait que M^{lle} Pastif se tût ou parlât d'autre chose. Mais M^{lle} Pastif insistait lourdement, multipliait les détails scabreux, les exclamations indignées :

– Et en ce moment, ils sont en train de se lutiner dans la mansarde !... Une fille qui vous était si dévouée !... À qui vous aviez donné tous vos vieux effets !... Ah ! Ils doivent être dans un joli état, les effets !... La chemise à droite... le pantalon à gauche !... Et dire que c'est mon sacripant de neveu qui l'a détournée !... Il ne méritait pas notre affection !... Et même, j'ai honte de vous l'avoir présenté !... Mais qui l'aurait supposé !...

M^{me} Chasseglin regardait cette petite vieille desséchée, au visage secoué de tics, aux yeux allumés de haine, aux mains crochues et frémissantes et qui lui bredouillait en pleine face, fiévreusement :

– Allons-y !... Allons-y !... C'est le moment !... Nous surprendrons les tourtereaux au nid !... Allons-y !...

Quel besoin éprouvait-elle de lui rapporter ces ragots absurdes ? Ne voyait-elle pas qu'elle la torturait ? Ou lui était-ce un plaisir de la torturer de la sorte ? Une brusque fureur la souleva contre cette harpie

déchaînée. Elle eut envie de l'injurier, de la battre. Elle trembla de la tête aux pieds. Elle hurla d'une voix blanche :

– Taisez-vous !

M^{lle} Pastif ne s'attendait pas à ce que les batteries qu'elle avait dressées se retournassent contre elle. Elle demeura abasourdie sous le choc. Et M^{me} Chasseclin put tonitruer à son aise :

– Vous m'ennuyez avec vos histoires ! Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse que Philippe couche avec Maria !... Je ne suis pas sa mère !... Il n'a plus dix ans !...

M^{lle} Pastif, frappée de stupeur, souffla :

– Sous votre toit...

– Sous mon toit ou sous un autre toit, ça n'a pas d'importance !... Ça n'a pas d'importance pour un garçon de vingt ans !... Mais vous, vous trouveriez du venin dans de l'eau de roche !... Il vous faut votre petite méchanceté quotidienne à débiter !... Alors, vous rôdez toute la journée par les chambres en vous demandant : « Qu'est-ce que je pourrais bien dire qui nuise à celui-ci, à celle-là... » Et vous trouvez toujours !... Ah ! Pour ça on peut dire que vous êtes douée !... Un peu plus que pour les patiences !... Vous trouvez toujours et vous vous empressiez de venir me débarrasser vos trouvailles !...

Et c'est du joli, vos trouvailles !... C'est surnois !... C'est mesquin !... C'est sordide !...

La face enflammée, les yeux dardés, elle trépidait sur place, ouvrait les bras au ciel, tel un énorme oiseau poussif qui cherche à prendre son essor, tournait sur elle-même, dans un envol circulaire de la jupe, que suivaient, comme un train de satellites dociles, le crayon, la gomme, la montre, et le face-à-main qu'elle portait attachés à la ceinture.

– Vous ne trouvez de satisfaction que dans l'accomplissement du mal !... Vous êtes odieuse !... Vous êtes dangereuse !... Ce garçon ne vous a rien fait...

C'en était trop ! Les nerfs de M^{lle} Pastif étaient tendus à se rompre. Un spasme furieux la secoua. Dans un éclair, elle sentit que la raison l'abandonnait. Elle, qui n'avait jamais élevé la voix devant sa maîtresse, glapit soudain :

– Il ne m'a rien fait ? Il ne m'a rien fait ? Et toutes ces minauderies qu'il vous adressait pour me voler ma place !...

Assommée par l'audace de cette réponse, M^{me} Chasseclin riposta :

– Il n'a jamais cherché à vous prendre votre place !

– Ah non ? Et qu'est-ce qu'il cherchait alors ? Vous croyez que ça lui était agréable de faire des patiences avec vous, peut-être ?... Et de

vous entendre débiter vos souvenirs ?... Et de vous voir tous les jours ?... Mais il supportait ça dans l'espoir de me déloger, uniquement !... Pour avoir son manger, son coucher assurés sans rien fiche !... Et vous vous imaginiez que c'était par affection pour vous ?... Ah ! Il se moque bien de vous, allez !...

M^{me} Chasseclin l'avait saisie au bras. Elle eut contre elle le visage terreux, élargi, raviné par la haine. La mâchoire pendait, et sous les yeux globuleux luisait le mince et rouge revers des paupières :

– Taisez-vous, je vous dis !...

Mais un torrent de colère traversait M^{lle} Pastif. Aveugle, sourde, elle se délivrait de sa rage comme d'un étouffement. Elle se grisait de cris et de gestes. Elle se dégagea d'une secousse. Elle jeta à cette affreuse face décomposée :

– Non, je ne me tairai pas !... Non, je ne me tairai pas !... Je dirai qu'il se moque de vous !... Il vous appelle « la vieille » !... « Elle m'ennuie, cette vieille ! » voilà comment il parle de vous, votre petit !... Mais vous lui pardonnez tout !... Et moi... moi qui vous suis dévouée corps et âme... vous me traitez comme une bête !...

Une main de marbre tomba sur son épaule. Elle trébucha. Elle s'écroula aux pieds de sa maîtresse qui, énorme, échevelée, la dominait à contre-jour de la lampe de toute son ombre gesticulante. Mais, la vieille fille, tordue sur le plancher, dressait la tête vers l'ennemie et la bravait à grands-cris de folle :

– Frappez !... frappez !... Je le dirai quand même... je le dirai que personne... personne ne vous supportera jamais !... Regardez-vous !... Vous êtes égoïste !... Vous êtes monstrueuse !... Il faut être moi pour pouvoir vous supporter !... Pas lui, moi !... Moi !...

Elle ne savait plus où elle était, ni qui elle était ; elle savait seulement qu'il fallait hurler des injures contre cette femme qu'elle voyait dans un brouillard, au-dessus d'elle, brandir des poings vibrants.

– Vous êtes une sale chipie !... Vous êtes...

Une clameur inhumaine l'étourdît :

– Hors d'ici !... Hors d'ici !...

Elle se sentit empoignée par les cheveux, tirée. Elle s'accrocha au pied de la table, râlant :

– Je ne partirai pas !... Je ne partirai pas !...

Mais M^{me} Chasseclin lui bourrait les reins de coups de pieds :

– Levez-vous, misérable !...

À quatre pattes, empêtrée dans sa robe noire, secouée de

convulsions, elle défiait le grand corps haletant de sa maîtresse, penché sur elle comme une tour croulante :

– Je ne partirai pas !...

Une lourde gifle incendia sa joue. Et cette douleur la dégrisa soudain. Ce fut un effondrement de toutes forces, de toutes pensées. Une débâcle. Elle fut épouvantée de ce qu'elle avait dit, de ce qu'elle avait fait. Elle voulut s'humilier. Elle voulut l'implorer. Mais elle ne pouvait plus parler. Elle reniflait d'ignobles sanglots à pleine gorge. Elle hoquetait sourdement. Enfin, elle bredouilla :

– Madame... Madame... Pardon...

Elle cacha son visage ruisselant de larmes dans la robe de sa maîtresse.

– Je vous chasse !

Elle leva les yeux. À la limite de l'ombre et de la lumière, M^{me} Chasseclin se dressait, grandie, statufiée dans le courroux, avec son bras raide, tendu vers la porte et qui ne tremblait pas :

– Je vous chasse !

M^{lle} Pastif se redressa péniblement. Le sol se déroba sous elle. L'air manquait à ses poumons. Elle dut longer le mur pour gagner la porte. Et, chaque fois qu'elle se retournait, elle recevait le terrible regard en pleine poitrine, profondément, comme une lance.

*

Elle s'était écroulée d'une masse en travers du lit. Elle ne pleurait plus, mais, secouée de frissons, inondée de sueur, elle suffoquait doucement. Le souvenir de son crime l'emplissait d'une angoisse vertigineuse. Ce tourbillon de cris, de gestes ! Cette bravade injurieuse ! Ce bras tendu vers la porte pour la chasser ! Comment avait-elle osé, folle ! Et qu'allait-elle devenir maintenant ? Renvoyée de cette maison où elle avait si longtemps servi, quel autre emploi, quel autre gîte pourrait-elle trouver ? Par la fenêtre ouverte, elle vit un bout de route brillant sous la lune qui tournait vers l'horizon. Là commençait un autre monde. Un monde bienheureux, peut-être. Mais ce bonheur, loin de la vieille maison, lui serait plus insupportable que ses tortures actuelles, elle le savait. En quelques années de bienveillante intimité, M^{me} Chasseclin lui avait fermé le reste de la terre. C'était auprès d'elle, bienfaitrice à présent changée en bourreau, qu'était sa place.

Le vent de la nuit lui glaçait les épaules. Elle se leva, ferma la fenêtre. Elle alluma une bougie à son chevet. Les meubles étalèrent sur le parquet des tabliers d'ombre mal coupés. Le plafond rayonna d'une dansante aurore jaune. Le papier des murs surgit avec sa floraison de

marguerites entrelacées. La chambre fut plus petite soudain, habitée. Et de voir ce lit de bois noir, ces humbles chaises cannées, ce portrait, elle se remit à pleurer. Non, il ne se pouvait pas qu'elle dût quitter tout cela. Il lui fallait mendier son pardon avec tant de ferveur, tant de repentir, qu'on ne sût pas le lui refuser. Ce soir même elle allait descendre et rédiger ses excuses sur le carnet. Et demain matin, peut-être... Un brusque espoir la réchauffa. Déjà, en esprit, elle composait un billet où il était question de crise nerveuse, de longue fidélité, de renoncement aux anciennes prérogatives et de claires journées à venir... Lorsqu'elle eut apporté les dernières corrections à son message, elle prit la bougie et, protégeant la flamme avec sa main recourbée, elle sortit. Elle descendit l'escalier lentement, se tenant à la rampe, qui était un cordon passé dans des anneaux de cuivre. Son ombre s'allongeait, trébuchait sur le mur. À un moment, la bougie s'éteignit. Elle s'arrêta, haletante, écrasée de nuit et de silence, et frottant des allumettes contre son talon. Les allumettes se brisaient entre ses doigts. Enfin elle réussit à en allumer une. Le soufre grésilla lentement, poussa une faible flamme bleue qui, en léchant le bois, devint blanche et haute soudain. Elle ralluma la bougie. Elle poursuivit son chemin. Elle s'engagea dans le couloir. De brusques souffles d'air faisaient vaciller la lumière. Là-bas, l'œil-de-bœuf épandait sa clarté bleue sur le sol. Elle s'approcha. Mais elle faillit crier de saisissement. Collée au mur, le cou tendu, les yeux béants d'horreur, elle considérait le bouton de la porte, auquel ne pendaient plus ni le carnet, ni le crayon espérés. Sans doute, M^{me} Chasseclin les avait-elle détachés après la dispute pour lui signifier qu'il était inutile de compter sur sa grâce. Elle demeura longtemps prostrée en face du battant inexorablement vide. Des larmes de cire lui coulaient sur les doigts et les emprisonnaient dans une fragile et laiteuse carapace. Mais elle ne sentait pas ce tiède égouttement, comme elle ne sentait pas la brûlure de la flamme qui se rapprochait de sa peau. Seulement, lorsqu'elle n'eut plus qu'un lumignon rabougri dans le poing, elle sortit de sa torpeur. Elle s'éloigna, les jambes molles, la tête tournoyante. Quand elle arriva devant sa chambre, elle entendit le plancher de la mansarde qui grinçait sous le pas de Philippe. Elle se dépêcha de rentrer.

*

Le lendemain matin M^{lle} Pastif retrouva au salon une M^{me} Chasseclin pacifiée et glaciale. La vieille fille expliqua qu'elle souhaitait prendre des vacances d'une durée indéterminée pour rendre visite à un de ses cousins qui était cultivateur dans le Nord et qu'elle n'avait pas vu depuis dix ans. Comme ces généraux qui menacent le gouvernement de leur démission immédiate pour mieux faire accepter leurs plans, de même elle croyait secrètement que devant l'annonce de son départ,

M^{me} Chasseclin, rendue à la raison, la retiendrait auprès d'elle. Mais il n'en fut rien. M^{me} Chasseclin lui accorda aussitôt les vacances demandées, et l'autorisa même à prendre une vieille valise dont elle ne voulait plus.

À six heures, M^{lle} Pastif quitta la maison, escortée de Philippe qui lui portait ses bagages. Le visage de l'exilée n'exprimait rien qu'une immense lassitude : ses yeux étaient secs, arrêtés. À chaque pas on croyait qu'elle allait trébucher et tomber la tête la première. M^{me} Chasseclin, le nez collé à la vitre, les regarda s'éloigner par le petit sentier caillouteux qui, plus loin, rejoignait la luisante route goudronnée. Ils allaient l'un derrière l'autre sans se retourner, perdus dans la mouvante grisaille de l'herbe. Elle remarqua que Philippe n'avait pas enfilé son manteau, mais le portait roulé sur son épaule. Elle ouvrit la fenêtre. Elle hurla dans le vent :

– Philippe, votre manteau !

Ils s'immobilisèrent. Philippe répondit quelque chose qu'elle n'entendit pas. Ils reprirent leur marche. Elle appela Maria et lui recommanda de préparer un grog bien chaud « pour quand Monsieur serait de retour ». Lorsqu'elle revint à la croisée, elle ne les vit plus. Seulement, dans l'air tranquille, elle entendit le roulement déjà lointain de l'omnibus. Elle eut froid. Elle ferma la fenêtre.

– Allumez les lampes, Maria.

DEUXIEME PARTIE

CE départ soulagea M^{me} Chasseclin au point qu'elle se repentit de l'avoir tellement retardé. Car, malgré le mépris qu'elle affichait volontiers pour l'opinion des subalternes, l'espionnage mielleux de sa dame de compagnie l'avait amenée à surveiller de trop près sa conduite. Oui, cette M^{lle} Pastif avait su créer autour d'elle une ambiance de réserve, de froide contrainte, de repliement sur soi-même, où les timides paroles amicales qu'elle adressait à Philippe paraissaient autant d'incongruités. Et la bonne dame avait souffert de ce refoulement imposé à sa tendresse.

Mais, à présent, une ère de libre plaisir s'ouvrait à elle. Dans cette villa isolée, ignorée, elle tenait jalousement l'objet de son affection. Elle pouvait le regarder vivre auprès d'elle, gracieux, rieur, et réchauffant toutes choses et elle-même à sa rayonnante jeunesse. Elle pouvait le complimenter à loisir et le combler de prévenances pour épier son enfantine confusion. Elle pouvait l'admirer sans témoins. Les premiers temps, Philippe répondit à l'adulation dont elle l'entourait par une adulation plus étonnante encore. La journée se passait en escarmouches de flatteries sensibles, en assauts de complaisances ingénieuses, ou chacun essayait de confondre l'autre par la générosité de son attachement. La bonne dame en arrivait même à susciter des prétextes à ces concours de dévouement. Ainsi, comme elle avait remarqué que Philippe partageait son goût pour les œufs à la coque, elle en faisait préparer trois pour le dîner. Lorsque chacun des convives en avait mangé un, elle avançait le dernier vers Philippe :

– Celui-ci est pour vous...

Et elle se délectait de l'afflux de sang rose qui montait à la douce figure.

– Pourquoi ? Vous les aimez autant que moi...

– Je les aime beaucoup, mais certainement moins que vous...

– Non, c'est moi qui les aime moins que vous...

L'amicale dispute s'achevait sur l'ordre donné à Maria de faire cuire un quatrième œuf à la coque.

Mais, assez rapidement M^{me} Chasseclin remarqua qu'une assurance paisible et quelque peu insolente combattait chez Philippe l'empressement des premiers jours. Et, désormais, son plaisir tut mêlé d'une tendre angoisse. La joliesse de Philippe l'exalta et l'effraya à la fois. Elle eut l'impression qu'elle ne méritait pas ce compagnon

merveilleux, mais qu'elle en jouissait en fraude, en contrebande, tandis qu'une justice immanente se détournait d'elle pour un instant. Elle craignit qu'il ne s'ennuyât dans cette solitude pluvieuse et qu'il ne la quittât. Dans un frisson glacé, elle entrevoyait la maison vide et elle-même rôdant de chambre en chambre, désœuvrée, délaissée, sans personne pour l'écouter que cette souillon à demi folle et dépravée. Elle se souvenait de certaines paroles de M^{lle} Pastif : « Il faut être moi pour pouvoir vous supporter... pas lui, moi, moi... » Bien sûr, M^{lle} Pastif avait crié cela dans un moment de folie. Philippe était un honnête jeune homme et non ce monstre de duplicité que la vieille fille lui avait dépeint. Tout de même, elle le connaissait bien qu'elle était à la merci d'une querelle, d'une lassitude du favori. Et, inquiète, affairée, elle s'employait à lui rendre attrayants le* tête-à-tête continuels où elle-même se complaisait. Elle n'égalait ses patiences qu'avec la crainte d'apercevoir sur le visage de Philippe cette petite moue renfrognée qu'elle redoutait. Alors, elle brouillait les cartes :

– J'en ai par-dessus la tête de cette « Madame d'Arches »...

Et elle mentait moins qu'elle ne le croyait. Les patiences ne l'intéressaient à présent qu'autant qu'elles intéressaient Philippe. Elle ne voyait plus en elles un problème de stratégie à résoudre, mais un moyen d'amener sur le cher visage qui se penchait près d'elle une expression de joie ou simplement d'intérêt. Même, elle consentit à jouer avec lui des patiences pour deux personnes, bien qu'elle les considérât encore comme des hérésies dangereuses et absurdes, mais parce qu'il paraissait y prendre plaisir. Les menus sacrifices qu'elle s'imposait ainsi l'emplissaient d'ailleurs d'une satisfaction singulière. Elle trouvait doux de se priver, de s'humilier pour lui qui la récompensait de sa présence instable. Pourtant, si elle acceptait aisément de renoncer à certaines de ses prérogatives, elle se révoltait à l'idée que Philippe continuât ses visites nocturnes à Maria. Elle en était malheureuse, dégoûtée. Elle en était jalouse. Elle avait songé à le prier de rompre cette liaison, à renvoyer la souillon idiote. Mais elle craignait qu'il ne lui en voulût de le contrarier pour cette vétille. Et, comme elle préférait souffrir mais le conserver auprès d'elle, elle se taisait.

Vers cette époque, M^{lle} Pastif lui écrivit à plusieurs reprises pour la prier de la reprendre à son service. Mais M^{me} Chasseclin ne jugea pas utile de répondre à une femme qui avait été et demeurait sans doute, malgré les apparences, aussi bassement hostile au petit.

Philippe devinait bien l'avantage qu'il avait acquis sur sa protectrice. Et il en retirait une confiance paisible qui fortifiait son bonheur. Car il n'était pas de ceux pour qui la crainte de perdre ce qu'ils possèdent exaspère l'agrément qu'ils ont à le posséder. Chez lui,

il n'y avait pas de véritable contentement sans une sécurité solidement établie, pas de véritable plaisir sans promesse de lendemain. Le départ de M^{lle} Pastif avait stabilisé les satisfactions jadis provisoires que lui offrait cette honnête et chaude maison. Il les appréciait maintenant sans combat, sans risque, à satiété : le réveil tardif sous les couvertures étouffantes qui sentaient la levure acide et les jeunes fruits ; la lente et rude caresse du rasoir sur la joue écumante de savon figé ; les repas prolongés jusqu'à l'oppression et suivis de cette petite heure de somnolence qu'il s'accordait à présent, affalé sur sa chaise et la tête renversée, pendant que M^{me} Chasseclin étalait ses patiences, ou lui contait des souvenirs qu'il n'écoutait pas ; la lecture de quelques journaux que Maria lui rapportait de la ville, un échange de vérités météorologiques ou culinaires, une mutuelle et souriante contemplation qui était la joie de la vieille dame, et, comme l'heure avançait, l'attente recueillie du repas suivant ; enfin, après le dîner, la dose de plaisir dans la mansarde obscure, contre cette forte fille suante et bredouillante, le retour alangui vers sa chambre, et, au moment de rouler dans le sommeil, la conscience que le lendemain ramènerait la même existence douillette, et le surlendemain aussi, et tous les autres jours ; que tout cela était placide, accompli, permanent ! Que tout cela était mesuré à sa taille !

Il fut aussi désespéré que M^{me} Chasseclin lorsqu'un télégramme leur annonça l'arrivée de Nicole. Assise à la table de jeu, la vieille dame retournait le papier dans ses doigts en répétant d'une voix dolente :

– Elle ne restera pas plus de quinze jours, vous savez... Et puis elle ne nous dérangera pas beaucoup... Elle quitte la maison dès le matin pour se promener en auto... Et souvent elle ne rentre que pour dormir... Non, elle ne nous dérangera pas beaucoup...

Mais elle sentait bien qu'une présence étrangère, si discrète fût-elle, allait rompre le charme où ils étaient enfermés. Philippe lança brusquement ;

– Vous serez sûrement contente de voir votre fille..

Et son regard hargneux sous le front contracté et les coins affaissés de ses lèvres révélait un dépit qui enchantait M^{me} Chasseclin. Il aimait leur solitude puisqu'il regrettait qu'elle dût leur être ravie. La tristesse de la bonne dame céda : Philippe partageait cette tristesse. Il en résulta un sentiment d'allégresse inquiète, de victoire peureuse, d'espoir pitoyable qui lui tirailla le visage. Elle sourit faiblement. Philippe remarqua le sourire et en fut irrité. Cette nouvelle venue n'allait-elle pas contrecarrer ses projets ? Ne lui faudrait-il pas défendre contre elle sa quiétude si chèrement acquise ? Sans doute. Et sans doute aussi céderait-il, car il ne se sentait plus le courage d'aucune action. Il demanda :

- Quand arrive-t-elle ?
- Demain, dans la matinée.

Il fourra les mains dans ses poches. Il grinça :

- Charmant !

Sans savoir que ce mot soulevait une houle de joie dans le cœur de sa vieille amie. Et, comme sa rage avait besoin d'une victime, il ajouta :

- Je vais me coucher.
- Il n'est que neuf heures !
- Eh bien ?

Mais il réfléchit aussitôt que Maria n'aurait pas encore fini de laver la vaisselle. Il s'approcha de la fenêtre pour surprendre la nuit. Les volets étaient clos. Il se détourna avec humeur :

- Une « Marée basse », peut-être ? offrait M^{me} Chasseclin.

Il s'assit. Elle soupira :

- Ces patiences à deux sont quelquefois bien amusantes, vous ne trouvez pas ?

II

– VOICI le garçon dont je te parlais : le neveu de cette écervelée de M^{lle} Pastif qui nous a quittés pour aller voir je ne sais plus qui, je ne sais plus où, à cause de je ne sais plus quoi !... Mais c'était, paraît-il, très urgent !... Philippe, mon enfant, vous vous êtes levé si tard que je ne pense pas qu'il reste de ces rôties que vous aimez...

Une jeune femme était assise à côté de M^{me} Chasseclin.

– Ma fille, Nicole.

Elle avait un mince visage dont la peau bistre collait de près à l'os. Les cheveux noirs rejetés en arrière découvraient un front haut, barré d'une veine verticale, et dont l'ombre enfonçait les yeux gris de nickel dans les orbites. Le nez fin se courbait sur une grasse bouche fardée à vit et le menton était relevé et pointu. Elle posa la tasse pour rendre à Philippe sa main un peu grande et sèche. Il voulut baiser le bout des doigts, se pencha, mais se ravisa et se redressa, pourpre, comme la jeune femme, devinant son intention, haussait légèrement le poignet. Elle sourit imperceptiblement. Et cette fausse manœuvre exaspéra encore la gêne qu'il éprouvait depuis son entrée. Oui, devant cette inconnue, il comprenait mieux que jamais l'absurdité de sa situation. Qu'avait-elle pensé en apprenant que sa mère, retirée depuis vingt ans dans une villa isolée, avait recueilli un jeune homme et renvoyé sa dame de compagnie ? Comment M^{me} Chasseclin s'était-elle justifiée ? Comment l'avait-elle justifié ? Bien mal, s'il en fallait juger par le regard de belle eau glacée que Nicole fixait sur lui. Il attira la tasse que M^{me} Chasseclin venait de remplir et remua le sucre avec une laborieuse désinvolture. M^{me} Chasseclin, aussi troublée que lui, songea qu'il importait de dégeler l'atmosphère. Elle se tourna vers Nicole. Elle dit : – Tu n'as jamais voulu que je t'apprenne à faire des patiences, et tu as eu tort !... Demande à Philippe ce qu'il en pense !... Il est arrivé ici ne sachant rien, mais rien !... Il a travaillé avec moi... et maintenant il est de première force !... Si, si, Philippe ! Je dis bien de première force !... Vous ne possédez peut-être pas très bien « Madame d'Arches », mais dans toutes les autres, et surtout dans la « Grande et la Petite France », vous êtes... vous êtes inimitable !...

– Ah oui ? dit Nicole avec une petite voix nulle dont l'insolence bouleversa Philippe.

Mais M^{me} Chasseclin n'imaginait pas qu'elle pût ennuyer personne en parlant de ses patiences et de son protégé. Bien au contraire, à

traiter ces sujets de choix, elle retrouvait une assurance heureuse. Elle poursuivit :

– Sais-tu que Philippe est arrivé à me faire aimer les patiences pour deux personnes !... Tu te rappelles combien je les détestais ; mais à présent je les aime !... Non, c'est trop dire « je les aime »... je les admets !... Regarde comme Philippe roule de gros yeux parce que je dis que je les « admets » seulement !...

Philippe sentait croître sa confusion jusqu'au malaise. Il désirait qu'on oubliât sa présence et M^{me} Chasseclin s'ingéniait à centrer sur lui la conversation. Et ce qu'elle disait le révélait sous un jour tellement ridicule que son panégyrique était plus cruel qu'une franche moquerie. Il lui décocha des regards d'une éloquence désespérée qu'elle ne comprit pas. Elle s'était jetée dans le récit de sa dernière patience et rien d'humain ne pouvait plus l'arrêter. Alors, Philippe essaya d'une autre tactique. Il voulut signifier à Nicole qu'il n'appréciait pas ces distractions puériles mais les supportait pour complaire à la vieille dame. Il hasarda des haussements d'épaules méprisants, des sourires pitoyables, des clins d'yeux fatigués. Mais la jeune femme ne voyait pas cette mimique par quoi il espérait gagner son approbation. Elle avait allumé une cigarette et aspirait goulûment la fumée, les yeux mi-clos, les narines béates. Rien de ce qui se passait autour d'elle ne pouvait, semblait-il, la ravir à son indifférence.

Echauffée par son propre récit, M^{me} Chasseclin s'était rapprochée d'elle et lui avait pris la main. Philippe adressa une pensée de haine à ce visage mafflu, couperosé, luisant, dont les gros yeux lui filaient des oeilades.

– Mais tu ne connais pas encore toutes les nouveautés 1

Elle était décidée à faire jouer les grandes eaux :

– Tu n'as rien remarqué dans le salon ?

Elle dut répéter :

– Tu n'as rien remarqué dans le salon ?

Du haut de son ennui, Nicole laissa tomber :

– Non.

M^{me} Chasseclin agita en l'air ses dix doigts boudinés :

– Tu n'as pas vu qu'il n'y avait plus de billets de patiences au mur ?... Où as-tu la tête ?... Figure-toi que Philippe m'a demandé, il y a quelques semaines l'autorisation de les rassembler en volume !... Philippe, allez donc chercher le cahier : il est sur la table de jeu.

Philippe rageait sourdement. Il dit :

– C'est bien inutile !

– J'en étais Sûre ! clama M^{me} Chasseclin. Mais vous êtes d'une timidité insupportable, mon enfant ! Il ne faut pas être timide comme ça !... Allez chercher le cahier !... Dis-lui d'aller chercher le cahier, Nicole !...

Nicole eut un sourire las :

– Mais oui, certainement...

Il se leva, rouge et suant d'exaspération. Il apporta le cahier. M^{me} Chasseclin l'ouvrit sous le nez de Nicole. Puis, elle souleva la page de garde entre le pouce et l'index et la tourna sensationnellement :

– Tu vois, c'est la préface !... « Que le lecteur ne cherche pas dans le présent ouvrage une étude théorique des règles fondamentales des patiences, mais bien plutôt... »

– Oui... oui, disait Nicole, la cigarette collée au coin des lèvres et le regard absent.

Ensuite, M^{me} Chasseclin feuilleta le livre avec d'amples gestes de prêtresse, en citant au passage :

– Etude sur « le Zodiaque »... Etude sur « la Frégate »... C'est Philippe qui a tout écrit de sa main !... Etude sur « la Galerie des tableaux »...

Et Nicole marmonnait toujours, avec la voix faussement intéressée d'une grande personne à qui un bambin présente ses gribouillages :

– Oui... Oui... Très bien...

C'était grotesque ! Philippe bouillait de honte et de colère. Il se retenait de quitter la pièce en jurant. Enfin, Nicole soupira :

– J'ai mal à la tête. Je voudrais prendre l'air. Je vais aller en auto jusqu'à Maillé-les-Bois. As-tu quelque chose à acheter ?...

De la fenêtre du salon, ils virent la minuscule voiture, crottée jusqu'au pare-brise, qui s'éloignait à grands cahots par le sentier détrempé.

– Vous voyez, disait M^{me} Chasseclin, ça n'a rien de terrible... Elle ne reviendra sans doute que pour le dîner... Peut-être même tard dans la nuit...

Elle revint tard dans la nuit. Comme Philippe quittait Maria, il entendit claquer la porte d'entrée et le martèlement des hauts talons sur les dalles du vestibule. Les combles communiquaient avec le premier étage par une échelle, dont les montants passaient dans une lucarne ouverte à même le plancher de la mansarde. Philippe espéra regagner sa chambre avant que Nicole ne découvrit les bougies et les allumettes qui se trouvaient dans un vase à côté du coffre de bois. Il passa le corps dans la trappe, empoigna les montants de l'échelle et se laissa glisser, jambes écartées, sans même effleurer du pied les

échelons. Il atterrit mollement et se dirigeait déjà vers sa porte, lorsqu'une lumière vacillante éclaira l'escalier.

– Tiens, c'est vous ?

Il reconnut la voix de Nicole. Il ne pouvait plus fuir. Il s'avança :

– J'étais sorti à votre rencontre parce que je craignais que vous ne trouviez pas les bougies...

– Ce n'était pas la peine, dit-elle, j'avais mon briquet.

Elle arrivait aux dernières marches, maintenant. Son visage doucement éclairé par la flamme paraissait de grès rouge, avec les profondes taches obscures de la bouche et des yeux. Il entendait le souffle un peu haletant. Elle fut sur le palier devant lui. Elle dégrafa son long manteau de voyage, dénoua l'écharpe qui lui chauffait le cou, retira son feutre raidi de pluie. Elle s'adossa au mur, la tête un peu renversée. Il respira un violent parfum d'œillet blanc que la course en plein air avait glacé. Elle murmura :

– Je suis éreintée... Vous êtes resté toute la journée ici ?...

– Oui...

Un petit rire sec comme une toux :

– Je vous plains !...

Et, aussitôt :

– Il est vrai que les réussites vous passionnent !...

Le visage de lumière souriait, les lèvres à peine desserrées. Il dit, dans un grand élan :

– Moi ? Comment pouvez-vous imaginer !...

Elle l'interrompt brutalement :

– Alors, pourquoi restez-vous ici si vous ne vous y plaisez pas ?...

Elle lui fut odieuse soudain pour ces paroles. Il chercha une réponse cinglante. Et, selon son habitude, il ne découvrit aucune injure, mais une espèce de faux-fuyant. Il fixa sur elle de douces prunelles d'épagneul :

– Si vous croyez qu'on peut toujours n'en faire qu'à sa tête !...

Elle riposta :

– Du moins faut-il toujours le tenter !...

La lueur du briquet baissait rapidement. Philippe sortit une bougie de sa poche et l'alluma à la petite flamme mourante. Avec un grand calme, elle prononça :

– En somme, que faites-vous ici ?

Il fut encore surpris par cette franchise arrogante.

– M^{me} Chasseclin ne vous a pas mise au courant ?... Il y a deux mois, je suis tombé malade à Paris, où j'habitais seul, dans une petite chambre d'hôtel. Votre mère, sur les instances de M^{lle} Pastif, a consenti à me recueillir ici, à me soigner..

Elle le doucha d'un regard princier :

– Et maintenant ?

– Maintenant, je suis remis...

– Alors ?

Il employa le temps d'un long soupir à préparer les mensonges qui le justifiaient :

– Je comptais regagner Paris avant-hier, lors que j'ai appris qu'on ne m'avait pas conservé ma place aux « Biscuits Houdon ». Comme c'était là mon seul gagne-pain... Oh ! Rassurez-vous, j'ai aussitôt écrit à diverses entreprises alimentaires pour demander du travail dans cette spécialité... J'attends les réponses... Mais je suis sûr que je ne trouverai rien... Ce n'est pas le moment... Et puis, je n'ai jamais eu de chance...

Il parlait d'une tranquille voix chagrine et les yeux bas. Il répéta :

– Non, je ne trouverai rien...

Il attendit une réponse amicale. Mais Nicole se détacha de la muraille et lui tendit la main :

– Vous m'excuserez, je tombe de sommeil...

Il fut stupéfait de cette insolence, comme s'il eût été vraiment le garçon travailleur qu'une grave maladie avait privé de sa place, qui se rongait dans l'inaction et qui méritait que l'on s'apitoyât sur lui. Il se sentit incompris, repoussé. Il se plaignit. Tout de même, il voulut répliquer à l'insulte par une courtoisie. Il dit :

– Prenez cette bougie, mademoiselle, j'en ai une autre chez moi.

III

LE lendemain, comme il sortait de sa chambre, il l'aperçut, du haut de l'escalier qui enfilait son manteau. Il dit :

– Vous sortez déjà ?

Elle leva la tête :

– Oui.

Il descendit les marches, pendant qu'elle coiffait son feutre, bouclait la ceinture au dernier cran sur ses reins maigres. Lorsqu'il fut près d'elle, elle demanda d'une voix neutre :

– Voulez-vous venir ?

Il tressaillit d'orgueil. Il voulut accepter d'emblée. Mais le souvenir de M^{me} Chasseclin le retint. Il murmura :

– Je vous remercie, mais...

– Mais vous préférez les patiences...

Il regarda ce long visage aux lèvres avancées de mépris :

– Certainement pas... J'ai peur que votre mère n'ait besoin de moi simplement...

Elle eut ce même petit rire de la veille, saccadé comme une toux :

– Ce n'est que ça ?... Restez ici, je reviens tout de suite...

Elle le quitta, longea le couloir, s'arrêta devant la porte de sa mère, frappa durement. La basse enchifrenée de M^{me} Chasseclin gémit derrière le battant :

– Qui est-ce ? Nicole ? Ecoute, mon enfant, la prochaine fois que tu auras quelque chose à me demander, tu seras gentille de l'écrire sur le carnet qui est pendu au bouton : j'ai horreur qu'on me dérange quand je m'habille !... De quoi s'agit-il ?

– Je voulais te prévenir que je pars me promener en auto avec Philippe. Il ne faut pas compter sur nous pour le déjeuner.

Il y eut un cri étranglé :

– Comment ?

Mais Nicole s'éloignait déjà à longues enjambées. Philippe attendait dans le vestibule.

– Partons, dit-elle, c'est arrangé.

L'auto filait entre les champ » plats, noyés de brume, piqués

d'arbres tordus tels des tresses de fer et de vieilles bicoques en planches. Des vols d'oiseaux noirs tombaient sur la terre nue à grands cris et s'envolaient soudain, comme des lambeaux de paperasses calcinées. Le vent glacé de la course sentait la fumée et le brouillard d'eau. Nicole entrouvrait la bouche pour avaler avidement cette coulée d'air gelé et âcre. En même temps, elle plissait les yeux. Et son profil se tendait ainsi dans une expression rapace, cruelle, qui gênait Philippe. D'ailleurs, cette promenade, qu'il avait acceptée d'enthousiasme, le décevait maintenant. Il avait suivi Nicole dans l'espoir qu'elle reprendrait sa conversation de la veille et qu'il saurait enfin la convaincre de sa détresse et de sa dignité. Mais elle paraissait ignorer sa présence. Rien n'existait pour elle que cette ruée dans l'espace, cet émouvant vacarme de vent, cette fuite bousculée de maisons et de plaines. Muette, raidie, elle inclinait toujours son visage de bois, crispait sur le volant ses longues mains ficelées de veines, aux ongles carrés et rouges. La courbe de la chaussée fondit sur eux à l'emporte-pièce, avec son grillage soudain d'arbustes décharnés. Un coup de frein coucha Philippe sur l'épaule de sa voisine. Les pneus bloqués patinèrent. Et déjà la route repartait, toute droite, pour embrocher au loin la masse lépreuse d'un village. Philippe avait eu très peur :

– Je crois bien que deux roues ont tourné dans le vide, dit-il, avec une négligence affectée.

Elle ne répondit rien. Il fut vexé. Il regretta d'avoir délaissé la prévenante M^{me} Chasseclin pour cette fille orgueilleuse et brutale. Était-elle jolie seulement ? Ce profil d'empereur romain desséché par les jeûnes, ces doigts de moribonde, cet accoutrement masculin, tout cela ne pouvait que l'éloigner d'elle ! N'était l'obligation où il se trouvait de défendre sa place dans la villa, il l'aurait ouvertement méprisée. Mais il se devait d'amadouer cette ennemie possible, de lui soutirer une promesse, sinon d'alliance, du moins de neutralité. La nécessité et non le plaisir le poussait à rechercher sa compagnie. Et, d'avoir découvert une explication plausible à cet empressement qu'il ressentait de la voir et de lui parler, il la considéra avec moins de malveillance.

Ils descendirent dans un cabaret, mesure affaissée, enfumée, prise entre deux potagers déserts et cernés de fils barbelés. Il y avait deux tables de fer disposées au bord de la route. À l'une d'elles, des charretiers buvaient, en surveillant leurs bêtes attelées trois par trois à des charrettes vides. Ils s'assirent à l'autre. Nicole arracha son feutre, secoua ses cheveux en arrière. Le patron s'empressait. Elle commanda un porto. Philippe, qui n'avait pas déjeuné, demanda un café crème et du pain beurré. Elle fumait, maintenant, à grosses bouffées, longtemps

retenues dans les bronches. Allait-elle se taire jusqu'au retour ? Philippe se défendit de lui adresser la parole. Il se détourna et observa la route avec une insolente curiosité.

– Vous ne regrettez pas vos patiences ?

Elle avait parlé ! Il rougit d'un bonheur démesuré. Il chercha une réponse. Il dit :

– Non.

Les coudes à la table, le menton appuyé sur les poings, elle le regardait avec un tressaillement narquois au coin des lèvres. Il y eut une pause interminable qu'il ne sut combler d'aucun mot, d'aucun geste. Puis, elle prononça sourdement, comme se parlant à elle-même :

– Pour moi, c'est ça, le repos !... Filer n'importe où mais loin, vite, le plus loin, le plus vite possible... Oublier les sales gueules de la ville, les sales combines...

Elle s'interrompt fâchée d'en avoir tant dit, grimaça un petit sourire mécontent et fatigué. Il affirma vivement qu'elle ne pouvait pas s'imaginer comme il la comprenait. Et, après quelques instants de réflexion, il ajouta, le visage péniblement crispé dans une expression barbare :

– C'est merveilleux, le vent sur la figure... ce sifflement dans les oreilles... D'ailleurs... (il eut un accent détaché de connaisseur) d'ailleurs elle tient fort bien la route, votre mécanique...

Et, avec une audace définitive :

– Merveilleusement bien...

Elle buvait son porto à lentes gorgées. Philippe voyait de tout près le visage maigre que la course avait démaquillé aux lèvres et aux joues. Comme si elle obéissait à ce regard, elle ouvrit son sac, en retira un bâton de rouge dont elle se farda la bouche lourdement, une houppette dont elle se poudra la face. Puis, elle cueillit avec son mouchoir le vermillon qui débordait aux commissures. Il huma un parfum sucré de pommade qui le troubla un instant. Elle demanda :

– Et votre cafard ?

L'intonation était encore moqueuse, mais cette question, posée à brûle-pourpoint, l'enchantait. Il éprouvait une agréable stupeur à la pensée qu'elle pouvait s'intéresser à lui, une tendre reconnaissance à la pensée qu'elle pouvait le lui dire. Il balbutia :

– Mon cafard ? Mon cafard demeure et demeurera longtemps ; aussi longtemps qu'il me faudra vivre au crochet des autres...

Elle haussa doucement les épaules.

– Oh ! je ne me berce pas d'illusions, allez... Je sais très bien que je

ne ferai jamais rien de bien fameux dans la vie... Si j'avais continué mes études, peut-être, mais j'ai l'étoffe d'un raté...

Chaque fois qu'il lui parlait il se sentait débile, ineffablement pur et promis à toutes les malchances. Une fringale de compassion le soulevait :

– Un raté !... Un raté !... gémissait-il, grisé de sa propre faiblesse et de l'espoir qu'elle le consolât.

Nicole regardait cette figure de gamin pleurard, écoutait cette voix chevrotante, et ne retrouvait plus en elle la rigueur brusque de la veille. Elle était partagée entre l'agacement d'entendre ces plaintes ressassées et l'agrément de savoir qu'elle pouvait le reconforter. Oui, il lui plaisait de le sentir abandonné, offert et déjà réfugié auprès d'elle. Cette détresse dévoilée flattait son goût de la domination, prenait la signification précieuse d'un hommage, appelait la récompense d'un sourire, d'un mot. Elle sourit, elle dit :

– Quelle bêtise !...

Un instant, il s'interrompit, l'interrogea d'un regard humecté de désenchantement et reprit :

– Non, non... ce n'est pas une bêtise... Allez ! je me connais ! J'ai beau désirer réussir n'importe où... n'importe comment... je n'ai pas la force... Je sais, je n'en suis qu'à mes premiers pas... Mais il y a des gens qui sont des ratés dès leurs premiers pas...

Déjà il ne savait plus qu'inventer et répétait les mêmes phrases. Pourtant elle ne l'arrêtait pas. Même, elle désirait secrètement qu'il lui demandât une aide, ou tout au moins un conseil. Mais il n'osait mendier son intervention. Il n'était pas encore assuré de lui plaire. Il n'éprouvait pas au cœur ce battement solennel, annonciateur des grands succès. Et elle dut lui dire :

– Philippe (il sursauta de l'entendre prononcer son nom), vous parlez comme un enfant... Vous ignorez encore vos forces, et déjà vous doutez de vous...

Elle fut mécontente de ces paroles, à cause de leur bêtise évidente et parce qu'il lui déplaisait d'avoir montré trop de sollicitude envers ce garçon qu'elle connaissait à peine. Elle voulut battre en retraite :

– D'ailleurs, vous savez aussi bien que moi que vous vous montez le coup...

Mais Philippe goûtait encore la tendresse de l'autre phrase, de la phrase sincère, échappée, et murmurait, fondu de gratitude :

– Vous êtes bonne de me dire ça...

Elle avala le reste du porto d'un sec bascul de tête :

– Partons !

Pour la dixième fois, M^{me} Chasseglin dénombra les cartes qu'elle venait d'étaler sur la table. Elle commençait le compte de la rangée avec la ferme décision de ne réfléchir qu'à sa patience, mais s'embrouillait rapidement, l'esprit saisi d'une autre pensée et s'arrêtait. Ce jeu qui l'avait consolée de tous ses déboires passés s'avérait impuissant à la distraire de son chagrin actuel. Elle avait beau s'affirmer que cette escapade était bien excusable de la part d'un garçon qui avait vécu des semaines cloîtré dans sa villa, et dont l'organisme vigoureux réclamait le grand air et le mouvement ; elle avait beau se prêcher l'indifférence ; elle avait l'impression qu'une grande injustice avait été commise envers elle... Elle se sentait trompée, frustrée. Elle avait triomphé de la maladie de Philippe. Elle avait triomphé des fourberies de M^{lle} Pastif. Elle avait doublement mérité la présence de ce jeune homme. Et voilà qu'au moment où elle se promettait d'en jouir en paix, une autre survenait qui récoltait insolemment le bénéfice de ses victoires ! De quel droit Nicole accaparait-elle le petit dès le lendemain de son arrivée ? En récompense de quels services prétendait-elle qu'il l'accompagnât dans ses promenades ? N'était-il pas odieux que cette gamine profitât de la compagnie de Philippe, sans avoir rien fait pour la gagner, alors qu'elle-même, qui l'avait payée de tant de sacrifices, se voyait réduite à l'isolement et à l'oubli ? Si, cela était odieux ! Cela était mesquin ! Elle reconnaissait bien là la main de sa fille ! Lui, le pauvre enfant, il était bien loin de soupçonner les tourments qu'il déchaînait dans l'âme de sa bienfaitrice ! S'il avait, pu prévoir les conséquences de son acte il aurait de tout cœur renoncé à cette sortie en auto ! Mais, par contre, Nicole savait très bien ce qu'elle faisait ! Elle avait combiné cette fugue avec son égoïsme habituel. Elle connaissait Philippe de la veille. Elle n'avait donc pas eu le temps de l'apprécier à sa juste valeur. Si elle l'avait emmené avec elle, c'était pour sentir un être vivant à côté d'elle dans la voiture, pour échanger quelques banalités au cours de la route, ou pour qu'il l'aidât en cas de panne, simplement. Et, afin de satisfaire un aussi futile caprice, elle n'avait pas hésité à priver sa mère de son unique distraction ! Et le lendemain elle n'hésiterait pas à l'en priver encore ! Il finirait par la voir tous les jours. Et, à force de la voir, il se plierait à sa détestable influence. Il adopterait les idées d'indépendance et de fierté de Nicole. Il se reprocherait son inaction. Il se chercherait du travail. Il la quitterait...

Sa gorge se nouait. Une buée de larmes noyait les dessins des cartes étalées. Les mains abandonnées sur son ventre, elle se laissait envahir par l'idée terrible d'une séparation :

– Tout plutôt que cela !

Un lointain coup de klaxon l'arracha à ses rêveries. Elle se précipita vers la fenêtre. Elle vit l'auto qui s'engageait sur le sentier glacé de flaques. L'eau jaillissait en brèves gerbes sous les roues. Nicole était sans chapeau. Philippe avait relevé son col. Il n'était que quatre heures. Sans doute était-ce sur les instances du jeune homme qu'elle avait écourté sa promenade. Elle se rassit, disposa une patience. Il ne fallait pas qu'on pût soupçonner ses transes. Elle attendit.

Philippe poussa la porte. Il se sentait quelque peu fautif et désirait se faire pardonner cette équipée, dont il se doutait bien que la vieille dame avait souffert. Mais, au lieu de la face torturée qu'il appréhendait de trouver, il vit un visage impassible, hermétique, aux bajoues soufflées, aux mentons bourrelés, aux gros yeux ronds et troubles sous des paupières fanées. Le visage de tous les jours. Elle paraissait étrangement préoccupée par la dernière carte de la première ligne. Elle la tapotait d'un doigt nerveux, rectifiait sa position dans la file, la soulevait par un angle et la faisait ployer sur elle-même comme un arc. Puis, elle la déplaça d'un air fâché. Elle marmonna :

– Faute de grives...

Enfin, elle le regarda :

– Bonne promenade ?

Il jugea plus habile de feindre le mécontentement :

– Oh ! dit-il, il faisait un peu frais et la campagne n'est guère riante en cette saison !

– Et Nicole ?

– Elle est montée se changer.

Et, aussitôt, il s'efforça de détourner la conversation :

– C'est le « Divorce de saint Hubert » que vous faites ? Je n'ai jamais su le réussir ! Ce n'est pas qu'il soit techniquement plus difficile que les autres, mais il laisse plus de place au hasard. Je peux voir ? Je ne vous gênerai pas si je m'assieds à côté de vous ?...

Il attira une chaise. M^{me} Chasseclin se détendait dans le ravissement. Il lui était revenu ! Il lui tenait les discours familiers ! Enfin il se montrait plus aimable qu'à l'ordinaire ! Triomphale, attendrie, elle surveillait du coin de l'œil le cher visage dont sa fille l'avait dépossédée pour quelques heures. Le nez était rose de froid et les yeux larmoyaient un peu. Mais loin de déparer l'harmonie de la figure, ce léger désordre ajoutait à sa grâce. « Un gosse, un vrai gosse ! » se répétait-elle avec enivrement.

– Le dix sur le neuf, je pense...

Elle sursauta. Elle était si loin de cette patience.

– Mais oui, vous avez raison !...

Il se balançait sur sa chaise :

– Vous savez que j’ai fait un vœu...

– C’est stupide de faire des vœux sur le « Divorce de saint Hubert » : il ne réussit jamais...

– Oui, mais justement je me suis dit que mon vœu se réalisera si vous ne le réussissez pas...

Elle rit. Que cette minute était merveilleuse de confiance, d’intimité, de quiétude retrouvées ! Elle la savourait béatement. Elle aurait voulu qu’elle fût éternelle, que Nicole qui était montée dans sa chambre n’en redescendît jamais ! Mais déjà se rapprochait le pas abhorré de sa fille. Elle entra :

– Vous faites une patience avec Philippe ?

Philippe dit rapidement :

– Non, non, c’est M^{me} Chasseclin qui fait la patience... Moi, je regarde, simplement...

Nicole s’installa devant la fenêtre, ouvrit un livre sur ses genoux. Philippe se promena de long en large. Puis, il sortit un journal de sa poche et se mit à le lire, adossé au mur, en sifflotant. M^{me} Chasseclin voulut rétablir l’atmosphère cordiale que l’arrivée de Nicole avait dissipée. Elle essaya de piquer la curiosité de Philippe pour le tirer de sa lecture et bénéficier de toute son attention. Elle dit de cette lente voix amortie qu’empruntent les mauvais acteurs, lorsqu’ils sont seuls sur scène et doivent « réfléchir tout haut » :

– Pa-ta-tras...

Et, après un long temps destiné à exaspérer la curiosité du jeune homme, elle compléta son exclamation par des phrases vagues, dont elle espérait bien qu’il ne se contenterait pas :

– Voilà qui est sans précédent !... On en apprend tous les jours !... C’est ce qui s’appelle crever de faim sur un tas de blé !...

Puis, elle le lorgna à la dérobée. Mais il n’avait pas détaché les yeux de son journal. Une ride soucieuse barrait son front. Elle songea qu’il avait mal entendu, peut-être. Elle décida de l’apostropher directement :

– Vous prétendiez qu’à condition de se ménager une *rue* on pouvait très bien terminer « le Divorce de saint Hubert » sans passer par la carte auxiliaire libre... Eh bien ! j’ai devant moi la preuve du contraire ! Une *rue* ne suffit pas !...

Il bougonna sans lever le nez :

– Oh ! Moi... vous savez... pour ce que j’y connais dans la « saint Hubert » !...

Elle crut à un accès de modestie :

– Philippe, vous savez combien j'estime votre talent...

Il secoua les épaules :

– Oui, oui...

Elle insistait, maladroite :

– Je ne l'aurais pas dit à Nicole si ce n'était pas vrai !...

– C'est bon...

Ce ton bourru la chagrina un peu. Mais elle se ressaisit vite et dit avec une gaieté forcée :

– En tout cas, soyez assuré : votre vœu se réalisera...

Il rougit d'un coup. Il bredouilla :

– Hein ?... Quel vœu ?...

– Vous m'avez dit que vous aviez fait un vœu sur « le divorce »...

Nicole avait refermé son livre et les écoutait en souriant.

– Là... alors je n'y suis plus... Un vœu ? Ah ! Oui... peut-être... oui, oui... Ôh ! c'était tellement peu important que je l'ai déjà oublié !...

Elle ressentit profondément l'injure. Elle continua de lui parler, pourtant. Mais il répondait à contrecœur, du bout des lèvres, les yeux détournés. Elle ne pouvait plus douter, maintenant. Au Philippe joyeux et affable qu'elle avait toujours connu s'était substitué, dès l'entrée de sa fille, un Philippe grognon, distant, étranger. Un Philippe qui affectait de se moquer des patiences ! Un Philippe qui singeait les attitudes hautaines de l'intruse ! Ah ! Ses craintes ne s'affirmaient que trop justifiées ! En quelques heures Nicole avait avancé son œuvre de corruption. Elle avait semé le mécontentement, la méfiance, la crainte du ridicule dans l'âme candide du pauvre garçon. Elle avait tenté de le dresser contre sa vieille amie. Il fallait intervenir au plus tôt. De tout le dîner M^{me} Chasseclin ne prononça pas une parole, trop occupée à classer les idées de vengeance qui lui venaient à l'esprit. Au dessert. Nicole se leva de table :

– Je suis un peu fatiguée. Je monte me coucher.

Elle sortit. Philippe grignota quelques biscuits, bâilla, parla de migraine, souhaita le bonsoir à M^{me} Chasseclin, prit une lampe sur le buffet et, à son tour, se dirigea vers la porte. Comme il posait la main sur le bouton, la vieille dame se hissa hors de son fauteuil :

– Je crois que je vais suivre votre exemple, dit-elle. Je suis toute rompue. Eclairez-moi jusqu'à ma chambre, voulez-vous.

Ils sortirent ensemble. Il l'accompagna à travers l'interminable couloir. Elle marchait lourdement, les épaules rondes, la tête penchée, comme une femme malade. Elle ne parlait pas. Arrivée devant l'œil-

de-bœuf, elle dit :

– Merci, vous pouvez me laisser...

Il revint sur ses pas. Elle le regarda qui s'éloignait, rapide, silencieux, traînant autour de lui un rond de flottante clarté jaune. Le tournant du corridor happa cette silhouette de jeune diable noir et la lumière qu'il emportait. M^{me} Chasseclin demeura longtemps immobile dans l'ombre. Puis, à pas feutrés, elle se dirigea vers le vestibule. Une faible lueur, passant le judas de la porte d'entrée, effleurait le poli des premières marches, un anneau de la rampe, la vitre bombée du cartel. Elle s'appuya au mur, entre les manteaux pendus qui sentaient la vieille pluie. Elle écouta. Elle n'entendit d'abord qu'un bruit de vaisselle heurtée dans la cuisine et le battement régulier de l'horloge au-dessus d'elle. Ensuite, un chuchotement lointain se détacha du silence. Elle reconnut la voix traînante de Philippe. Mais il lui semblait que le martèlement du sang dans ses tempes, le froissement de sa robe et cette rumeur ménagère suffisaient à couvrir le murmure défaillant. Elle s'irritait de ne rien comprendre. Elle tendait le cou, les yeux pleins, comme une bête tirant sur un licol, suspendait son haleine, collait ses mains en cornet sur son oreille. Soudain, Nicole prononça distinctement :

– Eh bien, demain, sept heures et demie...

Et de nouveau, il n'y eut plus que le susurrement monotone de Philippe. Elle ne se trompait pas ! Ils projetaient encore une promenade ! Cette fille était un démon ! Elle ne connaissait pas de répit ! D'heure en heure il devenait plus difficile d'arracher Philippe à son emprise ! Mais on pouvait encore le tenter. Seulement, il fallait lui interdire cette randonnée, le retenir, coûte que coûte, à la maison. Un travail urgent, par exemple. Lequel ? Les idées déferlaient dans sa tête impétueusement. Elle ne pouvait les arrêter. Elle ne pouvait réfléchir. Elle s'affolait de perdre un temps aussi mesuré. Les voix s'étaient tues. Les complices avaient regagné leurs chambres. Elle était seule. Un moment encore, elle épia le silence nocturne. Puis, elle poussa la porte du salon. Elle s'avança dans les ténèbres, les mains tendues, comme une aveugle. Mais elle connaissait trop bien la topographie de la pièce pour risquer d'en heurter un seul meuble. Elle contourna le fauteuil, parvint jusqu'à l'étagère. Elle alluma une petite lampe. La mèche était mal imbibée. Une pauvre lueur battit derrière l'abat-jour de papier huilé, et des ailes d'ombre s'ouvrirent au-dessus des longues malles alignées contre le mur comme des cercueils. Elle s'approcha de la table de jeu. Avec d'innombrables précautions, elle la renversa sur le flanc. Elle plaça l'un des pieds de bois grêle en travers de sa cuisse et pesa des deux paumes de part et d'autre de ce point d'appui. Mais elle était sans force, les doigts laineux. Ses oreilles bourdonnaient. Sa tête

tournait doucement. Elle ferma les paupières.

– Qu'est-ce que j'ai ?... Qu'est-ce que j'ai ?...

Le bruit de sa respiration lui paraissait s'enfler dans une rumeur de marée. La pluie tapait les carreaux par rafales. La flamme de la lampe baissait. Elle regarda le réservoir de verre où la mèche descendait flasque, affaissée en plis sur le fond, il n'y avait presque plus de pétrole. Il fallait se hâter. Elle porta tout son poids sur ses bras gourds, raidis.

Ses ongles craquaient le vernis. Une barre de feu lui écrasait la cuisse. Elle haletait :

– Une... Deux...

De longs gémissements montaient des fibres forcées. Elle inclina plus bas son gros corps lourd, épuisé. Elle serra les mâchoires. Et, soudain, le pied de la table cassa net dans un grand craquement. Emportée par l'élan M^{me} Chasseclin fit deux pas vers la porte. Elle s'arrêta, les yeux pleins de sang, ruisselante de sueur, son bout de bois à la main. Elle s'affala dans un fauteuil. Elle resta là près d'un quart d'heure à souffler rauquement. Puis, elle se releva, revint à la table, plaça le second pied sur sa cuisse, et, la tête rentrée dans les épaules, les prunelles hagardes, elle appuya furieusement.

À SEPT heures, M^{me} Chasseclin quitta sa chambre, vêtue d'un peignoir de soie mauve, les cheveux défaits, son pliant sous un bras, deux cannes sous l'autre, et s'avança jusqu'au tournant du couloir. Là, masquée par le coude de la muraille, elle s'assit sur le pliant. Elle attendit. Lorsque le pas de Philippe craqua dans l'escalier, elle se leva et, s'aidant des deux cannes, geignarde, haletante, se bécotta vers lui :

– Philippe, savez-vous ce qui m'est arrivé cette nuit ?... J'étais allée chercher mes lunettes que j'avais oubliées au salon. Il faisait sombre... j'ai buté contre la table de jeu... je suis tombée... j'ai cassé les pieds de la table... et je me suis fait tellement mal que je ne peux plus marcher !... Mais cela passera... Seulement, il faut absolument que vous me répariez la table aujourd'hui même ! Sans cela je ne pourrais pas faire de patiences de la journée... Vous savez que j'ai horreur de les faire sur celle de la salle à manger !... Maria vous donnera tous les instruments. Vous pouvez commencer tout de suite, si vous voulez...

Philippe s'était arrêté, un pied sur le sol, l'autre sur la dernière marche. Il balbutia :

– Mais c'est que... je devais... nous devons... aller nous promener...

– Eh bien, vous irez une autre fois ! Coûte que coûte, il vous faudra réparer cette table ! Aujourd'hui, demain... Autant vaut pour vous en être débarrassé le plus vite possible !... Sans compter que je ne peux guère attendre !...

Elle avait dit cela d'une grosse voix sévère. Elle regretta cette semonce imméritée. Elle ajouta, par pure gentillesse :

– C'est vrai...

Il ne répondit rien. Il mesurait avec désespoir l'étendue de sa nouvelle malchance. Réparer des pieds de table au lieu de raconter à Nicole son infortune et son découragement lui paraissait tellement dérisoire qu'il en souffrait comme d'une insulte. Nicole apparut sur le palier du premier étage. M^{me} Chasseclin se tourna vers elle :

– Tu n'as rien contre moi si je garde Philippe pour me réparer ma table de jeu ?...

Elle n'eut pas une seconde d'hésitation. Elle dit :

– Certainement non.

Le ton uni de ces paroles révolta Philippe. Peut-être, aurait-il suffi

que Nicole insistât auprès de M^{me} Chasseclin, pour obtenir qu'il fût dispensé de cette corvée ? Mais elle n'avait pas eu un mot de protestation ou de surprise. Elle se moquait bien qu'il l'accompagnât ou demeurât auprès de la vieille ! Elle était plus détestable encore que sa mère ! Elle ne méritait pas qu'il lui accordât la moindre attention. Il grogna une injure. M^{me} Chasseclin l'entendit et s'émerveilla d'une victoire aussi facile. Elle s'agitait souriante, bavarde et gauche à souhait :

– Attache bien ton foulard, Nicole !... Ne sois pas imprudente !... Quelle idée de toujours faire de la vitesse !... Ne te presse pas !... Tu peux rentrer à n'importe quelle heure, tu sais !... Je te ferai spécialement préparer de la viande froide... Même si nous sommes déjà couchés, tout sera disposé sur la table... Au revoir !... Au revoir !...

La porte refermée, une joie définitive l'envahit. Elle ne regrettait plus les bleus qui lui meurtrissaient la jambe et les écorchures de ses doigts. Elle se sentait soulevée, portée, par une formidable exaltation. Elle dit :

– Il vaut mieux commencer votre travail après le petit déjeuner, je pense.

Deux pieds étaient brisés, les plaquettes de métal qui bordaient le dessus de la table arrachées et tordues. Philippe, assis à croupetons, une pincée de clous dans la bouche, essayait d'assembler les bouts de bois épars. M^{me} Chasseclin se tenait penchée sur lui, le buste lâché dans le flottant du peignoir, les mains sur les hanches, l'arrière-train important. Elle regardait cette mince nuque où les cheveux un peu longs descendaient en pointe blonde. Elle respirait cette fraîche odeur de vêtements parfumés à l'eau de Cologne, de jeune peau lavée. Et elle évitait de bouger, de parler, par crainte de dissiper le trouble délicieux qui lui coulait dans le cœur. Tout de même, elle se redressa bientôt. Le temps pressait. Sa fille pouvait revenir sous quelque mauvais prétexte. Elle risquait de perdre à jamais cette occasion de dévoiler au jeune homme les innombrables défauts de Nicole qui la rendaient indigne de son amitié. Mais il fallait agir avec souplesse. Elle s'éloigna de quelques pas. Elle dit :

– Je suis contente que vous vous entendiez si bien avec Nicole. J'avais peur... je peux vous le dire maintenant... que vous ne supportiez pas son caractère de vieille fille aigrie, égoïste, orgueilleuse, dont j'ai tellement souffert les années précédentes-Mais devant les étrangers elle se surveille... Elle essaye de plaire... Et c'est tant mieux !...

Une grêle de coups de marteau lui coupa la parole. Elle attendit que la rafale fût passée et reprit :

– D’ailleurs, elle a embelli singulièrement depuis l’année dernière... Peut-être un peu maigre... Mais elle a une si jolie nuance de peau !... M^{lle} Pastif prétendait toujours que si on enlevait la crème, le fond de teint, la poudre, il ne resterait rien qu’un visage olivâtre de malade... Et moi je réponds que cela m’est bien égal... et qu’en tout cas elle a parfaitement su choisir le ton qui lui sied... et... et qu’il y a bien des femmes qui ne sauraient en faire autant !... La même chose pour ses cheveux !... Je trouve stupide qu’elle se les teigne en noir de jais, lorsqu’ils sont naturellement d’un châtain cendré sans éclat !... Mais, tout de même, je reconnais qu’elle s’en tire admirablement bien et que quelqu’un qui n’a pas l’œil exercé s’y tromperait !... Non, il faut lui rendre justice, elle sait très bien... comment disait M^{lle} Pastif ?... Ah, oui ! « Elle sait très bien se camoufler »... On ne croirait jamais qu’elle a trente-cinq ans !... Mais aussi, si vous aviez vu sa table de toilette !... Une trousse de chirurgien !... Des ciseaux, des pincettes... Ah ! À propos de pincettes !... J’oubliais ! Vous avez remarqué les sourcils ?

Elle s’approcha de lui et lui souffla dans un ricanement :

– Elle n’en a plus !... C’est dessiné au crayon à la place !... Si vous frottiez avec le doigt tout partirait !... Il resterait de la peau chauve !... D’ailleurs je la comprends : elle n’a jamais eu de jolis sourcils !... Elle tenait ça de son père qui avait de grosses touffes au-dessus des yeux, simplement...

Elle s’enivrait à dépouiller sa fille de toute la sotte poésie, de toute l’artificielle beauté dont elle brillait aux yeux de Philippe. En quelques traits habiles, elle avait déjà sérieusement endommagé l’intruse. Mais ce n’était rien encore. Sa grosse face cramoisie, aux yeux pommés, aux lourdes lèvres luisantes, s’abaissait jusqu’à toucher l’oreille du garçon. Elle poursuivait :

– Et ses dents !... ses dents !... Passées au vernis blanc !... La dernière trouvaille !...

Elle l’imaginait anéanti par ces renseignements privés dont elle le bombardait sans relâche. Même elle s’étonnait qu’il ne protestât pas. Peut-être tenait-il à sa fille moins qu’elle ne le craignait ?

– Tout... tout c’est de la frime !...

Elle ne soupçonnait pas que ses paroles fielleuses ravissaient celui qu’elles eussent dû accabler. La pensée qu’une femme aussi mystérieusement soignée de sa personne causait et sortait avec lui, lui était douce comme le plus subtil compliment. Les menus travaux dont, aux dires de M^{me} Chasseclin, le visage de Nicole tirait sa seule grâce, lui conféraient un attrait d’œuvre d’art fragile et précieuse. Il se figurait toute une délicate chirurgie féminine, de souples massages,

des bains de parfums ou de lait, des préparatifs intimes, pervers, voluptueux, dont la vision lui chauffait la tête. Plus que jadis, il se désolait qu'elle ne l'aimât point. Car elle ne l'aimait point, puisqu'elle l'avait quitté ce matin sans un regard, sans une parole de pitié. Mais peut-être affichait-elle cette froideur dans l'espoir d'endormir les soupçons vétilleux de sa mère. Peut-être allait-elle rentrer plus tôt que de coutume, très tôt, tout de suite... Il se dépêcha de reclouer le dernier pied de la table. Puis, il la remit debout. Et, pendant que M^{me} Chasseglin s'extasiait sur la finesse et la solidité du travail, il s'approcha de la fenêtre. La route était déserte, noire, luisante, comme un lacet de réglisse. Une pluie oblique griffait le paysage gris derrière la vitre. Il se détourna. Elle aperçut la moue dolente de sa bouche et crut qu'il déplorait ses illusions perdues. Elle se reprocha de l'avoir aussi brutalement détrompé. Une désintoxication sérieuse ne s'obtient pas en privant le malade du poison qu'il a coutume d'absorber, mais en le déshabituant progressivement d'en prendre. Aussi décida-t-elle de borner à ces quelques vérités foudroyantes sa première journée de révélations. D'ailleurs, il était l'heure de déjeuner et, pendant les repas, elle n'aimait parler que de cuisine et de patiences. Après le déjeuner, elle s'assit à la table réparée et proposa une partie à deux. Il déclara qu'il voulait achever la lecture d'un roman policier. Et, le journal déployé, il retrouva la pente de sa rêverie. Il se sentait las, indécis. Cette journée interminable l'excédait et il n'osait rien souhaiter des journées futures. Le bonheur dont il avait jadis poursuivi la coquette était bien peu de chose auprès de celui qu'il désirait à présent. Il ne s'agissait plus d'une vieille femme crédule à berner, mais de cette Nicole hautaine dont il désespérait de jamais gagner le cœur. Car il ne méritait pas une fille aussi élégante, fardée et parfumée. À d'autres étaient promis ce corps, ce visage mystérieux. Il ne pouvait rechercher que des félicités à sa taille, des filles de cuisine : Maria.

– Philippe, mon enfant, vous vous morfondiez dans votre coin...

– Mais non...

– En tout cas, s'il vous prend l'envie de faire un « Télégraphe », ne vous gênez pas, vous savez : je suis à votre disposition-

– Merci, pas pour l'instant...

Il regarda sa montre : quatre heures. Elle ne rentrerait pas avant la nuit. Il se leva. Il fit quelques pas, sans but, sans envie, retomba sur sa chaise, ouvrit un autre journal, le froissa, le jeta par terre. Un ennui tenace le dominait. Il ne trouvait plus de goût à cette inaction torpide qu'il avait chérie autrefois. Il fallait faire quelque chose : écrire au bureau, à sa mère... Il tira un stylo de sa poche. Mais le bloc de papier était sur l'étagère. Au moment d'aller le chercher une paresse écoeurée le retint. Il ne voulait plus bouger. Il ne voulait plus s'occuper de rien.

Renversé sur sa chaise, il regarda bêtement l'ombre pluvieuse descendre des coins les plus reculés du plafond pour envahir la chambre. Toute la clarté se concentrait sur M^{me} Chasseglin qui trônait dans ce faux jour comme un motif central : visage aux pesantes peaux grises, avec, au beau milieu, le miroitement glacé des lunettes. Il l'entendait respirer avec un petit sifflement nasal, comme les personnes endormies. Ses pieds remués doucement sous la table faisaient craquer les joncs de la corbeille où ils étaient glissés. Il y avait aussi le gargouillement de l'eau dans une gouttière crevée, voisine de la fenêtre, le pas de Maria qui dressait la table.

– Une, deux, trois, quatre...

M^{me} Chasseglin comptait ses cartes à mi-voix. Elle s'arrêta. Et de nouveau le silence s'établit traversé de rumeurs secondaires. Dans une heure, M^{me} Chasseglin commanderait à Maria d'allumer les lampes. Dans deux heures ce serait le dîner. Que tout cela était vide, connu ! Comme il étouffait soudain dans ce réseau d'habitudes !

À table, son irritation l'inquiéta lui-même. La nappe, où il reconnaissait la pâle tache de vin qu'il avait faite la veille, les couverts avec leurs dessins, leurs défauts familiers, la soupière obèse, les menus cristaux, tous ces objets de chaque jour lui étaient odieux, parce qu'ils lui rappelaient son existence insipide, nivelée, enterrée, qu'il ne pouvait plus supporter et d'où nul ne l'aiderait à fuir.

– C'est du potage aux lentilles... Je crois que vous l'aimez...

Le son posé de cette voix comme la nullité de ce propos paraissaient une insulte à la détresse qui le bouleversait. Il ne répondit rien dans l'espoir qu'elle serait froissée et se tairait enfin. Et elle se tut. Elle se mit à manger. Mais à présent, ses moindres gestes lui soulevaient le cœur. Elle aspirait la soupe dans ses lèvres graissées, la passait d'une bajoue à l'autre, l'avalait dans un haussement de tête. Il évitait de la regarder. Alors, il entendait le machouillement humide de ses mandibules. Et il frémissait, agacé jusqu'au malaise. Elle remarqua son expression crispée :

– Je suis sûre que vous avez la fièvre...

– Non... laissez-moi...

Mais elle le sentait trop malheureux pour renoncer à lui venir en aide. Elle murmura :

– C'est à cause de Nicole ? Allez ! Elle ne vaut pas la peine qu'on se fasse du mauvais sang pour elle !...

Il pensa lui crier à la face n'importe quoi d'injurieux. Mais il se retint dans un frisson de rage blanche. Il avala un grand verre de vin. Elle lui posa sa main chaude et moite sur le poignet :

– Encore une assiette de potage ?... Moi, j'en reprends... Et après, il y aura du veau froid avec de la gelée... Et après... après une surprise...

Il voyait près de lui cette figure bouffie, abêtie. Il sentait cette aigre haleine de vieille femme. Il tremblait d'une haine convulsive. Il était à bout de nerfs. Il abattit son poing sur la table. Il gronda :

– Assez !

Et, aussitôt, de brusques larmes lui jaillirent des yeux. M^{me} Chasseclin se dressa pesamment. Elle était blême, elle anhélaît comme une bête. Philippe balbutia, effrayé :

– Excusez-moi...

Mais déjà elle était sur lui, lui enveloppant les épaules de son bras, lui attirant la tête sur sa poitrine. Elle bredouillait :

– Mon petit, mon petit... Mais oui, je vous excuse !... C'est moi qui suis fautive !... Je n'aurais pas dû vous dire ça d'un coup !... Vieille folle !... Allons, allons, prenez un peu d'eau, ça passera tout de suite !...

Elle lui remplit un verre. Puis, elle s'assit auprès de lui et le regarda boire en lui caressant les cheveux. Il se laissait faire, grelottant, écrasé de tristesse. Une obscure soif de consolation le rapprochait de cette femme égarée. Il revenait à elle parce qu'il n'y avait pas d'autre refuge pour lui. Et M^{me} Chasseclin divaguait de bonheur à le sentir terré contre elle, si malheureux, si faible par sa faute. Toutes les ombres étaient balayées soudain. Elle ne craignait plus rien, ni personne. Elle était forte, confiante, à en crier de plaisir. Elle marmonna d'une voix berçante :

– Là... là... c'est fini...

Elle lui essuya les yeux avec son fin mouchoir. Et, en même temps, elle le couvait d'un regard éperdu, elle le flairait avidement. Elle s'enhardit :

– Allez-vous coucher... je vous borderai...

Il sourit :

– Il est un peu tôt...

Ils passèrent au salon. Il accepta de faire une patience. Mais il était si distrait que M^{me} Chasseclin dut lui indiquer la plupart des coups et finit même par tenir les deux jeux. Pourtant, cette patience achevée, il consentit à en faire une seconde, puis une troisième. Au point où il en était, il lui paraissait égal d'étaler des cartes ou de dormir. Tout de même, comme dix heures sonnaient, il prit congé de la vieille dame. Il gravit l'escalier en hâte. Arrivé au palier, il remarqua que la trappe de la mansarde était éclairée. Un instant, il espéra trouver l'oubli, ou du

moins une diversion, dans les bras de la fille. Il s'engagea sur l'échelle.

Maria se tenait assise sur le lit et délaçait ses chaussures. Dès qu'elle le vit, elle se dressa. Elle était vêtue d'une jupe de tricot à raies rouges et grises et sa chemise bâillait sur ses seins. Il avança jusqu'à discerner ses traits dans la lumière de la veilleuse. Les yeux en boules, les lèvres flasquement remuées, elle grognait de plaisir. Elle écarta les bras sur une odeur d'oignon qui lui venait des aisselles. Elle recula vers le lit. Philippe se rappela Nicole fine, fardée, inaccessible. Le sentiment d'une cruelle dérision, d'une sale déchéance, le saisit. Il se détourna. Il revint à la trappe. Il se laissa glisser le long des montants crissants. Comme il touchait le parquet, il leva la tête. Dans le carré de lumière, une ronde face ébouriffée se penchait à contre-jour, deux mains noires s'agitaient. Il eut pitié de la malheureuse. Il voulut lui parler doucement. Il commença :

– Maria...

Mais il s'arrêta tout à coup, transfiguré : un bruit de moteur se rapprochait dans la nuit murmurante de pluie.

Du salon où elle étalait ses patiences, M^{me} Chasseglin entendit une galopade sonore dans l'escalier, le battement de la porte d'entrée, et la voix de Philippe, cassée par la joie, qui criait :

– Vous êtes trempée !... Pourquoi n'avoir pas relevé la capote ?... Vous n'avez pas faim ?...

– Merci, j'ai dîné...

Elle crut qu'ils allaient entrer. Mais les pas s'écartèrent, montèrent des marches gémissantes. Le rire de Philippe éclata soudain. Puis, tout se tut. Elle songea que cette allégresse du jeune homme ne répondait pas aux confidences qu'elle lui avait faites. Pourtant, elle n'en fut pas surprise. Une transformation comme celle qu'elle désirait opérer en lui ne s'obtenait pas en un jour. Il y avait des revirements d'humeur, des sursauts d'admiration, inévitables, imprévisibles. Elle soupira. Elle les imagina dressés face à face sur le carré du premier étage. Sûrement, ils combinaient une nouvelle randonnée pour le lendemain. Mais elle déjouerait leurs ruses. Elle empêcherait Philippe de partir. Elle poursuivrait cette guérison morale si heureusement commencée. Elle se leva. Elle entrebâilla la porte du salon. Le vestibule était vide, sombre, muet. Elle étendit le bras, décrocha le manteau de Philippe. Puis, serrant le paquet sur son ventre, furtive, hilare, elle s'éloigna vivement.

UNE porte s'ouvrit au premier étage. M^{me} Chasseglin posa les cartes. Un peu courbée en avant, les mains mollement appuyées aux cuisses, elle écouta les premières rumeurs de la maison. Bientôt, Philippe descendrait en trombe, s'arrêterait dans le vestibule, s'exclamerait, entrerait au salon pour lui demander si elle n'avait pas vu son manteau. Elle répondrait que dans l'ignorance où on l'avait tenue de ce projet d'excursion, elle n'avait pas cru mal faire en confiant à Maria le soin de changer la doublure de l'imperméable. Il parlerait de le reprendre. Elle expliquerait qu'il n'y fallait pas songer, parce que, depuis une heure que la fille détenait le vêtement, elle devait l'avoir entièrement décousu. Il serait contraint de rester. Et pour le lendemain elle inventerait un nouvel empêchement. Et pour le surlendemain aussi. Et ainsi jusqu'au jour où Philippe, définitivement éclairé, la prierait d'excuser ses erreurs passées et d'éloigner de la villa une Nicole semeuse de discordes. Un moment, elle se laissa porter au fil de ces images aimables. Une expression folâtre enfonça les coins de ses lèvres dans ses bajoues et lui rapetissa les yeux. Mais, déjà elle entendait le pas de Philippe dans l'escalier. Le sourire se contracta aussitôt en une grimace d'attention palpitante. Les prunelles assombries se fixèrent sur le bouton de cuivre de la porte. Elle perçut bientôt un bruit d'étoffes secouées derrière la cloison, des jurons, la voix de Nicole encore lointaine :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je ne trouve pas mon manteau !

Il écarta une chaise à coups de pied, ouvrit et referma à grand tapage le coffre de bois du vestibule, marcha d'un mur à l'autre en grognant. Et ce juvénile remue-ménage amusait tendrement la vieille dame.

– Il n'est pas dans votre chambre ?

– Mais non...

– Alors, demandez à ma mère : elle sait peut-être...

Le bouton de cuivre tourna lentement. Minute décisive ! M^{me} Chasseglin frémit d'une joie peureuse. Elle prit une carte entre le pouce et l'index. Elle se pencha sur la table, le front plissé, le regard intérieur. Mais le battant ne s'était pas décollé du chambranle, que Philippe lançait :

– Ce n'est pas la peine... D'ailleurs elle ne doit pas être levée,

encore...

– Comme vous voulez...

Le bouton revint à sa position première. Il y eut un bref conciliabule dont elle ne saisit pas le sens. Et soudain, la porte d'entrée, lancée à grand élan, claqua. Comme sous un coup de massue, M^{me} Chasseglin demeura un instant le souffle perdu, la tête vide, et s'accrochant des mains au rebord de la table pour ne pas tomber. Puis, elle se rua vers la fenêtre. À travers les vitres embuées, elle vit Philippe qui refermait sur lui la portière de l'auto. Elle voulut tourner l'espagnolette. Mais la tige faussée jouait mal. Elle pétrissait de ses vieux doigts frémissants le pommeau de bois. Elle le tirait à elle ; elle le secouait ; elle le frappait. Lorsqu'elle parvint à ouvrir la croisée, l'auto démarrait déjà. Elle hurla :

– Philippe !

Le bruit du moteur couvrit sa voix. Elle se précipita hors de la pièce, traversa l'antichambre, descendit lourdement les marches du perron, courut, soufflante, criante, par le sentier noyé. Mais la voiture s'éloignait à grandes embardées. M^{me} Chasseglin s'arrêta, échevelée, les jupes flottantes dans le vent. Une douleur aiguë lui coupait le flanc. Ses genoux tremblaient sous le poids de son énorme corps. Pourtant elle ne voulait pas rentrer. Elle regardait éperdument la courte tache noire qu'un bouquet d'arbres allait lui dérober bientôt. Et, comme si ce point filant l'avait protégée contre la souffrance, lorsqu'elle ne vit plus rien que la route déserte entre les champs déserts, elle sentit brusquement le froid qui lui saisissait les épaules, l'eau qui montait dans ses chaussures, et une fatigue stupide la poussa vers la maison à longs pas chancelants.

Elle s'écroula dans son fauteuil, le visage tordu par le chagrin et par la haine. Il était parti sans manteau ! Et parce qu'elle n'avait pas prévu cette alternative inouïe, le stratagème qu'elle avait monté s'était retourné contre elle impitoyablement. Par sa faute, cet enfant débile, frileux, affrontait le vent glacé de la course dans un petit veston d'étoffe mince et peut-être même sans foulard. Elle imagina dans un éclair la pauvre face bleue de froid, trempée de pluie, aux yeux chavirés, aux lèvres blanches. On le lui ramènerait claquant des dents, secoué de toux déchirante. Il aurait une rechute. Il souffrirait. Il mourrait, peut-être... Et elle qui vivait de sa présence elle serait responsable de sa mort. Au désespoir écrasant de l'avoir perdu, se mêlerait le remords plus écrasant encore d'avoir causé sa perte. Elle deviendrait folle ! Elle était folle déjà ! Elle s'accusait avec furie ! Elle se méprisait avec emportement ! Mais quelle épouvantable tranquillité figeait cette chambre ! Elle ne pouvait supporter qu'une pareille indifférence des choses répondît aux tourments qui la bouleversaient !

Elle avait envie de crier jusqu'à s'en écorcher le gosier, jusqu'à en perdre la tête ! Elle avait envie de se frapper ! Elle s'enfonçait les ongles dans ses paumes avec une joie secrète :

– Tiens, tiens... pour Philippe !...

Un coup de vent s'engouffrant par la fenêtre ouverte éparpilla les cartes sur le sol. Elle referma la fenêtre machinalement et se baissa pour ramasser les cartes. Mais, aussitôt, elle entrevit l'insultante futilité de ce geste. Elle se releva. Pourtant, elle ne pouvait demeurer inactive. Il y avait quelque chose à entreprendre peut-être, un moyen de le sauver... Faire préparer un grog, envoyer Maria acheter des médicaments... Non, elle avait tout ce qu'il lui fallait sous la main. Il ne restait plus qu'à attendre. Mais comment se résigner à cette oisiveté, lorsque loin d'elle, à cause d'elle, Philippe endurait les premières atteintes du mal ? Comment accepter une impuissance dont il serait la première victime ? Comment patienter jusqu'à son retour ? À chaque minute qu'elle perdait en réflexions stériles, le malheureux jeune homme sentait croître en lui une indisposition qu'il avait d'abord jugée bénigne, mais qui l'inquiétait déjà ! Il relevait le col de son veston, se rencognait grelottant, baissait la tête. Il la maudissait intérieurement. Il l'exécrait en silence. Elle n'avait pas mérité cela ! À Philippe seul il fallait imputer le désastre ! Il savait bien qu'il commettait une imprudence en sortant sans manteau ! Alors pourquoi l'avait-il fait ? Pour le plaisir de suivre Nicole ? À sa santé il avait préféré la compagnie de cette fille qui était à peine jolie ! Fallait-il qu'il l'aimât pour se sacrifier de la sorte ! (Sa figure brûlait, des gouttes de sueur tremblaient à la pointe de ses cils.) Oui, il l'aimait ! Il avait privé sa bienfaitrice d'une affection qu'elle seule méritait pour la reporter sur la nouvelle venue. Il avait oublié les soins qu'elle lui avait prodigués pour s'éprendre d'une personne à qui il ne devait rien. Mais Nicole se moquait bien de cette passionnette. Elle n'avait que faire d'un aussi jeune soupirant. Elle s'irritait de le deviner toujours à ses trousses. Un jour, elle lui dirait de la laisser en paix. Pourtant, si elle n'éprouvait pour lui qu'une indifférence hautaine, pourquoi le priait-elle toujours de l'accompagner ? Qu'il lui parlât en route, ou qu'il lui réparât ses pneus ne suffisait plus à justifier l'attitude de la jeune femme. Elle l'aimait ! Elle l'aimait ! Cela crevait les yeux !

M^{me} Chasseclin se rassit, accablée. Maintenant qu'elle était prête à contempler la vérité en face, elle comprenait leur gêne, leurs cachotteries, leurs escapades. Ils partaient en auto, s'arrêtaient en plein bois, en pleins champs. Ils s'embrassaient. Ils échangeaient des serments imbéciles. Ils se gaussaient d'elle peut-être... Elle voyait leurs rires rapprochés, confondus dans un baiser profond, leurs regards ivres lorsqu'ils se détachaient l'un de l'autre. Elle fermait les

paupières, comme pour chasser de son cerveau cette image soudaine. Mais l'image demeurait, précise, obsédante, intolérable... Elle ne pouvait plus fuir la certitude. Elle ne pouvait plus se chercher d'illusions. Elle était abandonnée, déchue. C'était fini !

La tête pendante, les yeux aveuglés de larmes, elle se soulait de sa douleur. Elle contemplait avec une espèce de sombre joie cette dernière injure du sort. Elle désirait même que quelque coup nouveau vînt parfaire l'infortune où elle se débattait ! Ah ! Qu'on emmenât n'importe où ce Philippe, qu'on le rendît à sa vie de petit employé, ou qu'on le casât malade dans un hôpital, cela vaudrait mieux pour elle que de le revoir ici ! Elle rappellerait M^{lle} Pastif. Elle retrouverait auprès de la vieille fille la vie plane, déprise de tout dont elle avait besoin. Elle s'enfoncerait toute vive dans la tombe. Elle l'oublierait... Mais déjà une vague de tendresse reflue en elle : non, elle ne l'oublierait pas ! Pouvait-on l'oublier, si jeune, si frais, si aimable, que cette ennuyeuse existence en avait paru pour quelques mois fleurie ! Voici qu'elle s'enchantait du passé à peine entrevu ! Voici qu'elle éprouvait l'ivresse amère du renoncement ! Qu'il lui revînt, c'était tout ce qu'elle demandait ! Elle accepterait de partager l'affection du bien-aimé avec une autre ! Elle se contenterait de le voir, de l'écouter, de lui parler de temps en temps ! Elle se ferait si humble, si discrète, qu'il s'apercevrait à peine de sa présence ! Mais s'il tombait malade, s'il mourait ?... Une anxiété funèbre la saisit de nouveau. Elle porta les mains à sa poitrine où le cœur battait follement. Elle aspira l'air chaud de la pièce entre ses lèvres salées de sueur. Elle murmura :

– Attendre... il n'y a qu'à attendre... on ne peut rien prévoir...

Le cartel qui sonnait dans le vestibule la fit sursauter : une heure ! Elle ne voulait rien manger. Elle sortit sur le perron pour sentir si le vent n'avait pas tiédi. Un souffle glacé l'enveloppa, dès le seuil. Elle rentra désespérée. Elle s'assit près de la fenêtre. Elle essuya la buée des vitres. Dans un cercle limpide apparut la route déserte, interminable. Mais bientôt la buée se reforma, diluant le paysage dans une pâleur laiteuse. Du plat de la main, elle essuya encore. Puis, elle appliqua les paumes mouillées et fraîches sur son front brûlant, sur sa bouche. Combien de temps lui faudrait-il guetter ce retour qu'elle désirait et redoutait à la fois ? N'allait-elle pas s'abêtir d'inquiétude, de jalousie, de colère, à regarder cette bande noire entre ces champs gris ? Et pourquoi, mon Dieu ? Est-ce que quelqu'un se tourmentait pour elle comme elle se tourmentait pour lui ? Personne. Elle n'intéressait personne ! Elle pouvait mourir que personne ne s'en soucierait !

Les larmes coulaient lentes, suivies... Elle gloussait à petits hoquets ridicules comme une poule. De ses deux poings elle se frottait la robe

au long des cuisses. Ses cheveux pendaient. Dans son gros visage ballonné, les yeux fixes paraissaient avoir fini de vivre-

La nuit la surprit à la même place, immobile, le nez collé aux carreaux obscurs. Elle interdit à Maria d'allumer les lampes, car elle éprouvait une douceur pathétique à souffrir ainsi dans les ténèbres.

Ils ne rentrèrent qu'à dix heures. Lorsqu'elle aperçut au loin les points brillants des phares, une joie fulgurante la traversa. Elle allait le revoir ! Malade, peut-être ; mais tout ne valait-il pas mieux que l'incertitude cruelle où elle se consumait ! Elle se dressa contre la fenêtre, frémissante, tendue vers la petite clarté qui filait au long du chemin. Il n'y avait plus que ce glissement lumineux dans toute sa tête. Le reste ne comptait pas, n'existait pas-Mais que cette auto était lente, et longue cette route !... Ils ralentissaient au virage... Ils suivaient le sentier, maintenant... Les taches jaunes s'avançaient, s'écartaient cahotées... Des flaques phosphorescentes clignaient parmi les herbes blanches et disparaissaient entre les blocs sombres des roues... Plus vite ! Plus vite !... Elle ne pouvait plus tenir !... Elle allait courir à leur rencontre !... Non !... Il ne fallait pas qu'ils sachent !...

L'auto stoppa. Philippe se leva dans la voiture. Emmailloté dans un plaid aux longues franges, il se débattait en riant pour le dérouler. Il était sain et sauf !...

M^{me} Chasseclin recula dans l'ombre. Les jambes fauchées, la tête sonnante, elle alla s'appuyer au mur. Ainsi ses craintes, ses remords, se révélaient illusoires ! Philippe n'avait couru aucun danger, elle ne méritait aucun des reproches dont elle s'était féroceement accablée ! De cette extravagante histoire il ne restait rien maintenant ! Une faiblesse infinie coulait en elle. Un poids infini l'écrasait. Elle bredouilla d'une voix ensommeillée :

– C'est bien comme ça... c'est très bien...

Mais elle ne savait quelle déception se mêlait à son allégresse.

ILS étaient partis de nouveau. Et elle n'avait rien tenté pour les retenir. Elle était seule, en face de cette même fenêtre où dormait ce même paysage dévasté qu'elle abhorrait à présent. Mais elle n'acceptait plus cette solitude. Il lui avait suffi de revoir Philippe pour comprendre aussitôt qu'elle ne pouvait le céder à une autre. Elle le voulait à elle, entièrement à elle. Mais elle ne songeait plus à le conserver par la force. Simplement, il fallait lui redonner le goût de cette vie casanière, lui proposer à domicile l'amour qu'il recherchait au loin. Maria ? Certes, elle avait moins souffert de la liaison du jeune homme avec la muette qu'elle ne souffrait de ces promenades en auto ! Car, si sa dignité lui interdisait de jalouser Philippe auprès d'une femme aussi grossière que Maria, sa fille, par contre, s'avérait une dangereuse rivale. Oui, Nicole lui arrachait l'affection de ce garçon dont l'autre ne l'avait jamais privée ! Elle lui dérobaient à longueur de journée cette chère présence dont l'autre se contentait de ne jouir que la nuit ! Ah ! s'il avait pu renoncer à Nicole pour revenir à Maria ! Avec quel soulagement n'eût-elle pas accueilli une situation qui jadis lui avait paru odieuse ! Avec quelle reconnaissance n'eût-elle pas protégé cette union que jadis elle n'avait aspiré qu'à rompre ! Mais à quoi bon se bercer d'illusions ? Si disgracieuse que fût Nicole, jamais Maria ne saurait lui ravir le petit. La souillon était trop bornée, trop peu soigneuse de sa personne et de ses vêtements pour risquer de reconquérir un garçon que l'élégance de Nicole avait rendu difficile. Une brusque haine l'enflamma contre cette idiote qui n'avait pas su lui garder son Philippe et qui ne tentait rien pour le retrouver. Elle sentit que, pour mille raisons obscures, Maria était seule responsable du détestable état de choses qui s'était établi !

À ce moment, la fille ouvrit la porte de la salle à manger où la nappe était mise. Elle arrondit les yeux et leva trois doigts.

– Non, un couvert, dit M^{me} Chasseclin.

Et, comme l'autre voulait se retirer, elle cria :

– Reste ici !

Elle la regardait, décoiffée, luisante, son grand corps plein ficelé dans un tablier graisseux. Certes, ainsi nippée la malheureuse n'inspirait que le dégoût. Mais une réelle beauté se cachait sous cet aspect gauche et sale. Il s'agissait simplement de la mettre en valeur. Et, bien vêtue, habilement fardée, rien ne prouvait qu'elle n'éclipserait pas sa rivale. La bonne dame ne put réprimer un sourire de

machiavélisme modeste. Elle resta silencieuse un long moment, comme si elle déduisait les suites probables de ses décisions et les acceptait par avance. Puis, elle dit d'une voix reposée :

– J'ai à te parler très sérieusement, Maria. Tu sais que ma fille fréquente la plus haute société de Paris... Les maisons où on l'invite sont d'un luxe et d'une propreté incomparables... Les domestiques notamment y ont une mise très soignée. Il me déplaît qu'en arrivant chez sa mère elle ne trouve pas cette netteté qu'elle est habituée à rencontrer partout ailleurs... Je ne parle pas de la villa que tu entretiens parfaitement, mais de toi-même. Tu ne te surveilles pas !... Ni poudre, ni rouge, échevelée, mal nippée !... Passe encore quand nous sommes seuls !... Mais une Parisienne ne peut qu'être choquée d'un pareil laisser-aller ! J'exige donc que tu t'arranges mieux que ça dorénavant ! Tu m'as comprise ?...

La fille approuvait de la tête. M^{me} Chasseclin poursuivit, faussement enjouée :

– Et puis, que diable !... à ton âge et belle comme tu es on a toujours envie de plaire !... Tu as bien un amoureux quelque part !... Ça ne te dirait rien d'aller le retrouver habillée en grande dame, maquillée, parfumée ?... Non ?... Voici ce que j'ai décidé : je vais te donner une de mes vieilles robes. Comme ça tu paraîtras à ton avantage, et ma fille ne dira pas que des étrangers la reçoivent mieux que sa propre mère !...

Un instant, la souillon demeura les yeux vides, la bouche ouverte. Puis, elle se mit à rioter doucement en secouant ses puissantes épaules. M^{me} Chasseclin lui flatta les hanches de la main :

– Ah ! Ça ne te déplaît pas cette idée-là, petite futée !... Ça ne te déplaît pas !... Eh bien, suis-moi, je vais t'attifer à mon goût...

Elle l'amena dans sa chambre, ouvrit une grande armoire à panneaux sculptés. Une rangée de robes sévères, pailletées de jais, frangées de dentelles pendaient à longs plis sur des cintres qui leur faisaient des épaules de fillette. M^{me} Chasseclin se planta devant cette redoutable panoplie. Les mentons ramassés dans la paume, les paupières artistement clignées, elle se prit à supputer les qualités aphrodisiaques de chaque vêtement. De temps en temps, elle étendait la main d'un geste rêveur, décrochait une toilette, la faisait danser à bout de bras dans la lumière, l'appliquait sur le giron de Maria, grimaçait une moue mécontente :

– Non, elle ne convient pas à ton teint... Cherchons autre chose...

Et elle se replongeait dans la réflexion. Elle finit par se décider pour une robe de satin puce à longues manches et au corsage garni de nœuds noirs et de boutons blancs alternés. Elle l'étala sur le lit, la jupe

en éventail. Maria se tenait à distance respectueuse de cette merveille et roulait des regards de convoitise en se mangeant les ongles nerveusement. M^{me} Chasseclin la tête penchée sur l'épaule, un sourire satisfait aux lèvres, caressait l'étoffe à petites claques qui la faisaient siffler :

– Ça c'est du satin !... On n'en fait plus de cette qualité !... On pourrait le porter des siècles qu'il ne s'userait pas !... Allons, déshabille-toi que je te l'essaie...

Maria se balançait d'une jambe sur l'autre, cramoisie, les prunelles trébuchantes.

– Tu n'as pas compris ? Si ? Eh bien, dépêche-toi, alors...

De ses mains noueuses la muette déboutonna son corsage. Puis elle dégrafa sa jupe derrière son dos et la fit glisser sur ses flancs épais. Elle se trouva en chemise, les jambes, les bras nus. Bafouillante, tremblante, les doigts croisés au bas du ventre, elle louchait tantôt sur sa maîtresse, tantôt sur les habits qu'on lui destinait. M^{me} Chasseclin contemplait cette forte fille d'un air de maquignon roublard. Elle grogna :

– Ça sera parfait... parfait...

Elle roula la robe en couronne et l'éleva au-dessus de Maria :

– Passe les bras d'abord... Maintenant la tête...

Le visage de Maria émergea suant, brouillé de cheveux, dans la bouée d'étoffes froissées. Aussitôt, la vieille dame tira sur le bas de la jupe qui s'était arrêtée aux aisselles, et le vêtement tomba, enveloppant le robuste corps d'un flottement informe. M^{me} Chasseclin recula de quelques pas pour embrasser son ouvrage dans l'ensemble :

– Il faudra quelques plis dans le dos pour que ça colle bien sur les seins, sur les hanches... Je t'aurais crue plus forte !... Elle t'est un peu courte aussi... Mais quand on est jeune comme toi, on peut se permettre un habillement plus osé !...

Maria, engourdie de plaisir, souriait bêtement, craignait de bouger.

– Promène-toi par la pièce, que je voie un peu ce que ça donne quand tu marches...

Docile, elle s'aventura d'un pas pesant jusqu'à la porte.

– Très bien... Maintenant, va me chercher la crème, la poudre, le rouge, tout ce que tu trouveras sur la toilette de M^{lle} Nicole...

Lorsque la fille revint, M^{me} Chasseclin l'assit face à la fenêtre et lui noua un linge autour du cou. Puis, elle plongea trois doigts dans le petit pot de crème et lui barbouilla le visage. Elle frottait des deux mains, à longs gestes de repasseuse, et la peau de Maria voyageait rudement sous ses paumes.

– Il faut que ça rentre bien dans les pores, expliquait la vieille dame haletante.

Lorsqu'elle écarta ses mains, une face de cire, impassible, sans bouche, aux cils englués, lui apparut. Elle ouvrit une minuscule boîte de laque, en sortit une houppette qu'elle secoua un peu en se détournant et poudra le front, les joues de la souillon à grands coups appuyés. Ensuite, elle dévissa un bâton de rouge et déclara, saisissant la mâchoire de l'autre entre le pouce et l'index :

– C'est le plus difficile, maintenant...

Penchée sur sa victime, le souffle rauque, les yeux dardés, elle s'efforçait de tracer un arc hardi sur la grasse lippe plâtrée à blanc qui se tendait vers elle. Mais ses doigts tremblaient. Le fard, maladroitement guidé, déborda la ligne de la bouche. Elle effaça le maquillage avec le linge et recommença. Cette fois, le vermillon accumulé aux coins des lèvres y dessina comme deux gros points de suture. Elle effaça encore. Lorsqu'elle parvint au résultat désiré, une tendre tache rose de pommade mal essuyée enflammait la peau des narines jusqu'au menton. Mais M^{me} Chasseglin affirma sèchement qu'aux lumières personne ne le remarquerait.

– Les sourcils maintenant !...

Comme M^{me} Chasseglin ne voulait pas remettre au lendemain le plaisir de savourer sa revanche, elle interdit à Maria de se coucher avant l'arrivée des coupables. La muette passa toute la journée dans la cuisine, n'osant s'asseoir, n'osant marcher, par crainte d'abîmer sa robe. De temps en temps, M^{me} Chasseglin entraînait en coup de vent, la saisissait par les poignets, l'inspectait des pieds à la tête avec un regard sévère, relevait une mèche de cheveux, corrigeait le dessin d'un pli et se retirait sans mot dire. Et, à mesure que l'heure avançait, les visites de la vieille dame devenaient plus fréquentes. Car elle se prenait à douter de l'excellence de son travail, et seuls les multiples examens qu'elle infligeait à la fille étaient à même de la rassurer. Elle finit par s'établir dans la cuisine sous prétexte de vérifier les comptes de Maria. Là, assise, le carnet d'achats sur le genou, le crayon à la main, elle ne quittait plus des yeux la souillon à demi morte de peur qui se tenait droite et les bras ballants au centre de la pièce. Elle s'efforçait d'évoquer l'image de Nicole pour comparer le maquillage, l'habillement des deux jeunes femmes. Et rapidement, Maria lui apparaissait plus belle, plus désirable que l'autre. Mais, aussitôt, elle s'inquiétait de n'avoir pas arbitré ce concours avec toute l'impartialité nécessaire. Elle bataillait avec elle-même pour calmer le ressentiment qui l'empêchait d'apprécier sa fille. Elle s'affirmait qu'elle n'en voulait pas à Nicole de ses promenades en auto et qu'elle se moquait bien de savoir laquelle des deux rivales l'emporterait sur l'autre. Puis, le cœur

battant, elle confrontait de nouveau les deux silhouettes. Et de nouveau, après avoir accordé la victoire à son élève, elle se reprochait son injustice et redoutait la décision de Philippe. Ces alternatives d'espoir et d'accablement réchauffaient comme une lutte. Ses nerfs tendus la faisaient souffrir. Tout son être voulait bondir au-delà des heures qui se traînaient interminablement. Elle dîna tard, l'oreille aux aguets, la gorge serrée par l'angoisse. Comme elle se levait de table, elle entendit le roulement familial. Tremblante mais résolue, inquiète mais soutenue par une joie convulsive, elle s'avança vers la porte d'entrée et l'ouvrit toute grande sur la nuit. Nicole entra suivie de Philippe qui soufflait dans ses mains :

– Tiens, vous n'êtes pas couchée ? dit Nicole.

– Non, je voulais terminer une patience un peu longue.

Philippe, les yeux brillants, la face incendiée, parlait fort et gesticulait hors besoin :

– Nous avons dépassé Maillé-les-Bois... Un pays sinistre, splendide... des étangs, des forêts... Par exemple, quel froid de canard !

Mais M^{me} Chasseclin ne l'écoutait pas. Elle devisageait Nicole avec une sorte d'avidité méchante, recherchant dans les traits de la jeune femme ces défauts, ce vieillissement dont elle l'avait chargée en mémoire. Non, non ! Elle n'était pas jolie ainsi démaquillée, échevelée par le vent ! Et Maria n'aurait qu'à paraître pour accuser encore cette médiocrité ! Un regain d'énergie lui venait à sentir le combat aussi proche et tant de chances massées de son côté. Un moment encore, elle laissa la conversation bourdonner autour d'elle. Puis, elle dit :

– Vous n'avez pas faim ?

– Si, dit Philippe. Nous avons dîné, mais je mangerais bien encore quelques tartines...

– Maria !

Elle s'étonna d'avoir pu crier ce mot d'une voix tellement assurée, alors qu'une brusque défaillance la contraignait à s'appuyer au mur. Elle entendit comme du fond d'un rêve la porte de la cuisine s'ouvrir et des pas résonner dans le corridor. Ses mains glacées se crispèrent l'une sur l'autre. De toutes ses forces elle désira soudain que Maria se fût démaquillée et changée. Mais déjà la fille était devant elle. Dans son visage enfariné, la bouche énorme, rouge, se tordait mollement.

Ses paupières mai fardées étaient comme meurtries de coups. La robe de satin puce, gauchement ajustée, modelait les seins et le derrière, mais pendait en plis flous sur le ventre. Elle se tenait, jambes écartées, poings aux hanches et regardait ses pieds que sciaient les brides trop courtes des chaussures à talons hauts. Et le voisinage de la

mince Nicole la faisait paraître plus hommasse, plus mal équarrie encore dans son accoutrement d'un autre âge et sous son barbouillage de pitre. M^{me} Chasseclin entrevit sa défaite et frissonna. Déjà Nicole et Philippe éclataient d'un rire imbécile, pendant que la pauvre fille larmoyante, grommelante, les regardait avec stupeur :

– Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ?...

Une détresse folle saisit la vieille dame et lui interdit de faire un geste. De tous ses membres le sang reflua, semblait-il, à son cœur. Comme elle était lasse soudain de disputer ce Philippe à celle qui voulait le ravir ! Comme elle désirait que tout cela prit fin, n'importe comment, mais au plus tôt, mais pour toujours. Elle prononça dans un immense effort :

– Rien... rien... Voulez-vous passer dans la salle à manger... Maria vous servira... Je vous rejoins tout de suite...

Elle avait besoin d'être seule. Elle s'éloigna. Quelque chose l'empêchait de respirer au fond de la poitrine, comme une envie de pleurer qui ne crèverait pas. Ses jambes la soutenaient à peine. Elle tira la porte de sa chambre et s'affala sur le lit. La face dans les coussins, elle attendit que se calmât cette oppression, que se tût ce grondement de sang dans ses oreilles. Lentement elle revenait à elle. Elle se raisonnait. Pourquoi ce désespoir subit ? Cette manœuvre manquée prouvait simplement qu'il était malaisé de détacher Philippe de Nicole. Mais, avait-elle tenté de détacher Nicole de Philippe ? Jamais. Et pourtant, les sentiments que le garçon nourrissait envers sa fille étaient plus vivaces, à coup sûr, que les sentiments de la jeune femme envers lui. Elle l'abandonnerait sans regrets ; et au plaisir de conserver le petit s'ajouterait pour sa bienfaitrice le plaisir de le consoler de cette rupture. Allons ! Un bel espoir lui demeurerait encore ! Elle n'avait pas le droit de se plaindre ! Elle n'avait pas le droit de rester aplatie sur ce lit, pleurnichante et sans forces, alors qu'elle pouvait encore lutter contre l'intruse et la vaincre !

Elle se haussa péniblement sur les coudes. Elle respirait mieux, maintenant. Un air plus léger coulait dans ses poumons. Une sorte d'apaisement l'inondait dans ce silence et dans cette ombre. Elle étendit la main vers un flacon d'eau bouillie qui était sur la table de nuit et s'en versa un verre à tâtons. Elle but à longs traits. Puis, elle alluma la lampe et se dressa sur ses jambes molles. Elle marcha vers la table de toilette, en calculant chaque pas. Son visage surgit dans la glace labouré de rides, graissé de sueur. Elle l'essuya doucement, se recoiffa, vaporisa du parfum sur ses paumes. Enfin, elle sortit. Elle arriva dans la salle à manger comme les jeunes gens achevaient de souper :

– Nicole, tu viendras chez moi quand tu auras fini : j'ai quelques

mots à te dire en particulier.

Elle admira le ton tranchant dont elle avait lancé cette phrase. Elle espéra lire une stupéfaction soudaine sur ces deux figures dont la lumière jaune révélait les moindres mouvements. Mais toutes deux restèrent impassibles. Seulement, Philippe se leva :

– Restez ici, je monte me coucher, dit-il.

Lorsqu'il eut refermé la porte, M^{me} Chasseclin colla son oreille au battant et le suivit jusqu'à sa chambre aux craquements des marches et du palier. Puis elle revint à la table et s'assit en face de sa fille qui n'avait pas bougé. Elle commença d'une voix suave :

– Nicole, mon enfant, je voudrais te prier de ne plus te moquer de Maria comme tu l'as fait tout à l'heure... C'est une pauvre paysanne qui mérite toutes les indulgences... Ce matin, elle est venue me demander une vieille robe et des fards, parce qu'elle tenait à paraître à son avantage devant Philippe... Je n'ai pas su les lui refuser... Il faut te dire qu'il y a une petite intrigue entre elle et Philippe... Tu dois d'ailleurs t'en être aperçue...

Nicole secoua la cendre de sa cigarette dans la tasse. Elle dit :

– Non...

Elle se remit à fumer. M^{me} Chasseclin rapprocha son visage de celui de la jeune femme. Mais, dans les longs yeux gris, aucune angoisse, aucune surprise, ne passait.

– Non, répéta Nicole. D'ailleurs, pour ce que ça m'intéresse !...

Fine mouche ! M^{me} Chasseclin lui couvrit les épaules d'un bras tendre, mais dont elle eût aimé pouvoir resserrer mortellement l'étreinte. Elle murmura :

– Je ne devrais pas te dire cela... Mais une mère peut tout confier à sa fille... Seulement, promets-moi de garder le secret ?

– À qui veux-tu...

Ces paroles marquaient bien que la jeune femme désirait entendre la confidence, tout en se défendant d'y attacher la moindre attention. Dans sa lutte contre elle, M^{me} Chasseclin s'accorda un point. Elle poursuivit :

– Eh bien ! Maria est depuis longtemps la maîtresse de Philippe... Ils sont fous l'un de l'autre !... Ainsi, le soir, après vos promenades, il va la retrouver dans sa mansarde... Tiens ! Quand il nous a quittées il y a un instant, où croyais-tu qu'il allait ?... D'ailleurs, je trouve ça assez touchant !... Surtout quand on voit le mal qu'ils se donnent pour plaire l'un à l'autre !... Philippe porte à la maison des chemises à col ouvert, parce que Maria le lui demande... Maria s'ingénie à transformer les hardes que je lui donne en toilettes pimpantes... Il ne

faut pas s'en moquer !... Tu me diras qu'aujourd'hui Philippe a ri comme toi de la malheureuse... Mais c'est parce qu'il est semblable à tous les jeunes gens de son âge : il craint qu'on ne le soupçonne d'être amoureux ; comme si l'amour était une faiblesse... une... maladie honteuse !... Et, au fond, tes railleries l'ont blessé plus cruellement peut-être qu'elles n'ont blessé Maria !... C'est curieux, n'est-ce pas ?...

Là, elle se reposa un moment, pour juger à son aise des ravages qu'elle avait produits. Mais la belle figure brune, étroite, calée dans le berceau des deux paumes unies, ne voulait rien exprimer. Un instant, M^{me} Chasseclin douta d'elle-même. « Si elle ne me demande pas de poursuivre, je ne lui dis plus rien ! » pensa-t-elle rageusement. Et elle s'écarta de la jeune femme, pour lui mieux signifier que cet entretien capital était sur le point de se rompre. Nicole éteignit sa cigarette dans la goutte de café noir qui maculait le fond de sa tasse. Lorsque le grésillement se fut apaisé, elle dit :

– Et alors ?

Le cœur de la bonne dame battu presque douloureusement au seuil de la victoire. Elle broya ses genoux dans ses mains, comme pour compenser par cette souffrance l'excès de joie qui la possédait et qu'elle redoutait de laisser paraître. Elle reprit, d'une voix légèrement tremblante :

– Il y a quelques jours, j'ai causé avec Maria... Tu sais qu'il est difficile de comprendre ce qu'elle veut dire par ses grimaces... Tout de même, j'ai cru deviner qu'elle espère bien que Philippe l'épousera... Cette idée m'a d'abord paru saugrenue... mais, maintenant, je commence à m'y habituer... Que veux-tu ? ils sont faits l'un pour l'autre, ces enfants !... Certes, Maria n'est pas très intelligente et n'a aucune éducation... En revanche, c'est une belle fille... Elle a un caractère d'or... Elle sera une excellente ménagère... Et, d'autre part, Philippe est loin d'être un aigle... J'ai beaucoup d'affection pour lui, mais je ne peux m'empêcher de remarquer ses défauts !... Une certaine fraîcheur enfantine lui tient lieu de beauté, mais qu'en restera-t-il dans quelques années ?... Il est insignifiant, assez bête, incorrigiblement paresseux, sans instruction, sans avenir... Crois-moi, Maria est l'épouse qu'il lui faut, la seule qu'il mérite !... Une femme de chambre, un petit employé, n'est-ce pas un couple parfaitement assorti, courant, normal ?...

Elle posa la main sur les cheveux de Nicole, qui tressaillit :

– Promets-moi de ne plus te moquer de cet amour qui est une chance pour les deux enfants qu'il rapproche... Tu as assez de finesse et de bonté pour me comprendre... Et surtout, pas un mot à Philippe !... Il m'en voudrait de t'avoir mise au courant de leurs petites affaires sentimentales !... Il est si renfermé !...

Philippe était revenu sur ses pas pour surprendre la conversation des deux femmes. Maintenant, adossé au chambranle de la porte, les yeux révoltés de haine, les poings écrasés sur la poitrine, il écoutait le bruit de voix qui traversait le battant. Vingt fois il avait failli se ruer dans la pièce pour se justifier ! Mais une certaine lâcheté le retenait encore. Il préférerait attendre d'être seul avec Nicole. Alors il s'expliquerait sans craindre d'être contredit. Mais saurait-il retrouver son estime ? Chaque mot de M^{me} Chasseclin était calculé pour désenchanter la jeune femme. Et ils portaient tous, sûrement ! Nicole surprise, dégoûtée, révoltée, ne voudrait plus le revoir ! Elle partirait ! Il resterait avec cette vieille odieuse qui lui aurait gâché sa vie pour le plaisir de le conserver ! La vision de cette solitude l'épouvanta. Il ne pourrait s'y résoudre ! Il se tuerait ! Il la tuerait ! Mais c'était tout de suite qu'il fallait la tuer ! Se précipiter sur elle, étrangler ses calomnies dans sa gorge, fuir avec sa fille !... Une fureur le prit de crier, de détruire, d'assouvir par des actes forcenés la colère affreuse qui l'étouffait. Il lui suffisait de tourner le bouton de cette porte, et pour le reste, il agirait comme en songe, résolu et stupéfait, sans chercher à comprendre, sans pouvoir s'arrêter... Il étendit la main. Un bruit de chaises repoussées lui parvint. Il se rejeta en arrière, regagna le vestibule à souples enjambées, gravit l'escalier. Il entendit la porte s'ouvrir, des paroles, les pas de M^{me} Chasseclin qui s'éloignaient, et ceux de Nicole qui se rapprochaient vivement. Il se pencha sur la balustrade qui bordait le palier. Dans l'antichambre s'avancait déjà le reflet de la lampe que Nicole portait à la main. Puis, la jeune femme parut. Elle montait les marches une à une, tête basse. Il ne put attendre qu'elle levât d'elle-même les yeux. Il appela :

– Nicole...

Elle s'arrêta, haussa la lampe jusqu'à découvrir ce visage bouleversé au-dessus d'elle, et murmura :

– Qu'avez-vous ?

Il gémit :

– J'ai tout entendu ! Ces horreurs qu'elle vous a racontées sur moi !... C'est faux !... C'est faux !... Je vous le jure !... Je n'ai jamais eu de liaison avec Maria !... Elle ment !... Et pour cette histoire de mariage, elle ment aussi !...

Elle était à deux pas de lui. Elle voyait ses yeux noyés de larmes, effrayés, suppliants, ses lèvres pâles qui crachaient les mots comme des injures. Le spectacle de ce désarroi la flattait secrètement. Aussi, bien qu'elle n'eût pas été dupe de l'ultime manœuvre de sa mère, préféra-t-elle ne rien laisser paraître de sa clairvoyance, feindre la froideur, l'ennui.

– Rien n'est vrai de ce qu'elle a dit !... Rien n'est vrai !... grommelait-il.

Elle l'interrompit :

– Et même si c'était vrai, quelle importance voulez-vous que j'y attache ?

– Comment ? Mais si c'était vrai, cela signifierait que... derrière votre dos... en cachette... je vais retrouver cette souillon !...

– Eh bien ?

– Vous ne comprenez pas ce que ça aurait de monstrueux ?...

– Ma foi, non... Vous avez bien le droit de coucher avec Maria si ça vous fait plaisir ! D'ailleurs, elle est belle fille...

– Ne dites pas ça !... Je ne veux pas que vous le disiez... que vous le pensiez... pas vous !... surtout pas vous !...

– Pourquoi, mon Dieu ?

Que cette impatience et cette colère de gamin lui étaient agréables ! Qu'il était doux de conserver son calme en face d'un être aussi profondément remué ! Qu'elle se trouvait belle, puissante, radieuse, devant ce malheureux qu'elle pouvait à sa guise combler de joie, ou désespérer d'un seul mot ! Elle répéta :

– Pourquoi ?

Il secoua la tête. On eût dit que sa figure venait de s'enflammer au dedans. Des gouttes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux. Des larmes ciraient ses paupières grandes ouvertes sur l'éclat fou des yeux. Il saisit les mains de la jeune femme :

– Pourquoi ? Mais vous ne sentez donc pas que depuis que vous êtes ici votre opinion est tout ce qui m'importe, votre estime tout ce que je recherche ?... Vous ne voyez donc pas que je suis près de vous à mendier, sans répit, une parole amicale, un regard approbateur, une attention... et que si vous vous montrez un peu aimable avec moi, j'en ai pour la journée à être heureux ?... Votre mère l'a remarqué, elle... et elle a eu peur !... Elle a vite inventé quelques saletés pour vous amener à me mépriser de nouveau !... Et vous les avez crues !... Et vous me méprisez !... Mais vous n'avez pas le droit de me mépriser après le bouleversement que vous avez opéré en moi !... Vous » n'avez pas le droit !... Je m'enlissais dans cette vie de paresse, d'ennui !... Le courage me manquait de fuir !... Maintenant... Nicole, dites-moi que vous n'avez rien retenu de ce qu'elle a dit !... Dites-moi que rien n'est changé !... que nous irons nous promener demain !... Comme hier !... Comme les autres jours !...

Il s'était rapproché d'elle à la toucher presque de ses vêtements. Elle sentait l'haleine du garçon sur son visage et ses doigts serrés dans les

paumes tièdes qui les tenaient. Et, par les mains nouées, une égale chaleur coulait, semblait-il, dans leurs corps. Elle voulut parler. Mais cette frénésie de troubles désirs, d'humiliation sensuelle qu'elle découvrait chez lui l'enveloppait, la retenait enchantée. Elle ne trouvait plus les mots raisonnables qu'elle avait préparés. Elle ne les cherchait plus. Seulement, comme la face ardente s'abaissait au point qu'elle distinguait l'étoilement merveilleux des prunelles entre les cils lustrés de larmes, elle se détourna. Il souffla encore :

– Demain ?...

– Oui, oui, dit-elle.

LA salle d'auberge était longue, aux murs nus, passés à la chaux, au plafond barré de grosses poutres brunes. Le comptoir énorme, encombré de vaisselle sale, de vieilles bouteilles, se prolongeait par un jeu de paravents en bois jusqu'à la porte de la cuisine. La plupart des tables étaient vides. Ils avaient choisi celle du fond, accotée à la fenêtre pleine de nuit. Nicole dévorait en silence une aile de poulet froid. Philippe buvait tristement le verre de vin blanc qu'il s'était versé. Depuis leur départ, la jeune femme s'était obstinément refusée à toute conversation suivie. Les allusions qu'il avait risquées aux événements de la veille n'avaient reçu d'autre réponse qu'une silencieuse manœuvre des vitesses, ou qu'un égrènement de propos futiles sur la température et les paysages traversés. Et ce muet recul devant les souvenirs qu'il évoquait pour elle prouvait assez, pensait-il, qu'elle ne les goûtait pas. Aussi regrettait-il les paroles franches qu'il lui avait adressées l'autre soir et désespérait-il de réparer leurs déplorables conséquences. L'idée qu'il avait pu par quelques phrases maladroites détourner de lui une affection qu'il s'était si longtemps appliqué à gagner, le dissuadait de lui rien dire d'autre. Il se taisait. Il la contemplait peureusement. Des remous de lumière bleue creusaient ses cheveux dépeignés par le vent ; des méplats de lumière dorée collaient à son front, à ses pommettes hautes ; ses paupières grises de fard et d'ombre étaient comme tirées sur les yeux par le poids des lourds cils allongés en pinceaux. Il lui paraissait qu'une distance infinie le séparait d'elle à nouveau, qu'il ne retrouverait plus jamais le rapprochement qu'hier encore il avait espéré durable, que c'était le dernier soir peut-être qu'il la voyait !

Soudain, elle reposa son couteau, sa fourchette, et dit simplement :

– J'avais faim. Maintenant, nous allons pouvoir parler sérieusement.

Et, comme il n'éprouvait aucune surprise à l'entendre lui adresser la parole, il comprit qu'il n'avait pas cru vraiment à la possibilité d'une aussi terrible rupture.

Les coudes posés de part et d'autre de l'assiette, ses longues mains ocrées appliquées aux tempes, Nicole poursuivit :

– J'ai réfléchi à ce que vous m'avez raconté de votre séjour chez ma mère... Si j'ai bien compris, seule la crainte de ne pas retrouver votre place aux « Biscuits Houdon » vous retient auprès d'elle ? Eh bien, je vous ai découvert un autre travail, qui vous conviendra mieux et vous rapportera davantage. J'ai l'intention, dès mon retour à Paris, d'ouvrir

un cabinet d'assurances. Les fonds que ma mère a refusé de m'avancer, je les ai trouvés autre part. Tout est réglé !... Alors, voici... Vous m'aidez... vous... enfin je vous trouverai un emploi dans l'entreprise... Vous aurez un fixe que je ne peux encore vous indiquer et un pourcentage sur les clients que vous me procurerez...

Elle s'efforçait à parler de la voix sèche qu'elle employait toujours dans les discussions d'affaires. Par cet accent sévère elle espérait corriger l'amabilité excessive, jugeait-elle, de sa proposition.

– Cela vous convient-il ?

Philippe, saisi de joie, marmonna :

– Mais oui... certainement...

Elle inclina la tête :

– Bon...

Et, après une brève hésitation :

– Je pars demain. Vous viendrez avec moi...

Cette fois, une expression tellement stupide disloqua le joli visage, qu'elle ne put s'empêcher de rire :

– Eh bien, quoi ? Vous ne voulez pas ?...

– Si, si...

– Alors ?

Rouge, le souffle pressé, il fixait sur elle un beau regard un peu ivre et se caressait le front de la main :

– Et M^{me} Chasseclin ?

– Ne craignez rien : je la préviendrai moi-même.

De nouveau, cette faiblesse simplement avouée la troubla. Jamais elle ne l'avait senti aussi extraordinairement passif, livré, extasié, accueillant dans une confusion suave tout ce qu'elle décidait pour lui. Elle dit plus doucement :

– Vous comprenez... Je veux vous aider à sortir de cette impasse... Ça sera peut-être dur dans les débuts... Mais vous travaillerez... Je vous forcerai à travailler... Vous reprendrez confiance... Laissez-moi faire, seulement...

– Je vous remercie...

Elle haussa une épaule et la laissa retomber :

– Attendez d'avoir connu l'existence que je vous propose avant de me remercier. Peut-être regretterez-vous.

– Regretter ?... Avec vous, regretter ?...

Son émotion était telle que les mots la trahissaient, lui semblait-il,

au lieu de l'exprimer. Nicole murmura un « qui sait » parfaitement inutile et se tut, gagnée elle-même par l'espèce de gêne voluptueuse qu'il éprouvait. Elle ne pouvait plus échapper à cette lente dérivation de toutes ses forces qui la poussait vers lui. Elle voulait ce garçon tendre, indolent et veule. Il lui fallait qu'il se libérât de sa vieille adoratrice, qu'il lui remît le souci de sa destinée, qu'il la laissât disposer de son esprit et de son corps en toute soumission. Elle dit :

– Il est trop tard pour rentrer, maintenant... Nous coucherons ici... Ils auront bien deux chambres libres... Non ?...

*

Leurs chambres communiquaient par une porte intérieure. Philippe, à peine entré, vérifia que le verrou était poussé du côté de Nicole. Puis il s'avança vers la fenêtre et s'accouda à la barre d'appui. Une allégresse délirante le possédait. Il n'était plus cet être dérisoire étouffé de douces habitudes, de prévenances vieillottes. Il mesurait avec dégoût la profondeur de sa déchéance passée. Il admirait sans réserves la splendeur de son redressement. Une merveilleuse force circulait en lui, le soulevait, le poussait hors de lui-même, il ne savait où. Il avait besoin de voir du monde, de parler, d'agir. Il avait besoin d'affronter des difficultés et de les vaincre. Même, il regrettait de n'en avoir pas à surmonter sur-le-champ, pour mieux prouver à Nicole de quelles prouesses son amour le rendait capable ! (Comment eût-il pu soupçonner que la jeune femme goûtait sa nonchalance plus que ses sursauts d'énergie ?) Le vent s'était levé, secouant des branches d'arbres craquantes au fond du jardin noyé de nuit. Dans le ciel sombre coulaient de lents nuages aux ventres pâles. Et cette fuite miraculeuse, ces rumeurs épuisées, le haussaient à un sentiment plus aigu, plus inquiétant que le bonheur. Son amour empruntait au décor une grandeur surnaturelle qui l'effrayait. Il recula. Dormir ? Il n'y fallait pas songer. Mais la revoir. Mais lui parler. Il appliqua l'oreille au mur qui le séparait d'elle. Il entendit son pas dans la chambre voisine, un tintement de flacons remués. Il l'imagina nue devant la glace de l'armoire, le dos arqué, les mains posées sur les seins, coudes en anses, ou étalée par terre, les jambes ouvertes, l'éclair d'un louche regard filtrant entre ses paupières bleues. Une frénésie stupide le retenait collé à la cloison, tremblant de désir, la tête doucement divagante. À un moment, il voulut appeler mais la crainte de l'irriter l'en détourna. Il se contenta de répéter son nom à voix basse, pour lui-même, inlassablement. Et ces seules syllabes déchaînaient en lui un flot d'effusions passionnées. Soudain, le bois d'un lit grinça modestement derrière le mur. Il en reçut un choc au cœur. Elle s'était couchée. Elle l'attendait, peut-être. Il posa la main sur la poignée. Et, dans un saisissement terrible, il sentit que la porte s'ouvrait.

UN petit jour sale baignait la chambre. Nicole, debout devant le lit achevait d'enfiler sa combinaison saccagée. Il la voyait de dos. L'étoffe transparente modelait des omoplates anguleuses et le bossellement régulier de la colonne vertébrale. Sur la nuque sèche, les cheveux pendaient en mèches écourtées. Elle se tourna vers lui. Aussitôt, il feignit de dormir. Mais, entre ses paupières mi-closes, il observait ce visage aux sourcils effacés par les baisers de la nuit, sans lèvres, et marbré de taches roses par un fond de teint que la poudre ne liait plus. Elle bâilla, étira un bras profondément vacciné, appela :

– Philippe, tu sais que nous partons dans une heure !

Et, comme il ne répondait pas, elle se pencha vers lui et l'embrassa commodément sur la bouche. Il grogna un « bonjour » empâté. Elle rit et ses dents parurent jaunes soudain dans la face blafarde. Puis elle se dirigea vers la table de toilette. Philippe se sentait gagné par une gêne étrange. À la satisfaction d'avoir triomphé de Nicole se mêlait le désenchantement de n'en avoir tiré qu'un plaisir aussi ordinaire. Dans son attente fiévreuse, il avait espéré d'elle une révélation que nulle autre ne lui avait jamais apportée. Mais elle s'était avérée tristement semblable à ses précédentes maîtresses. Et il lui en voulait à présent des sentiments exaltés et ridicules qu'il avait nourris à son égard. Il se jugeait vaguement trompé, frustré.

Déjà, elle retournait vers lui, le visage éclatant d'un fard glorieux, les cheveux huilés de lumière et devancée par un parfum poivré d'œillet blanc. Il ne s'attendait pas à une transfiguration aussi rapide. Une ardeur tendre lui revint. Il tendit les mains, saisit les épaules dures, l'attira, la ploya sous lui. Elle murmura :

– Non... Sois raisonnable... Je suis coiffée, arrangée... Ou alors du bout des lèvres seulement...

Leurs bouches ne s'étaient pas effleurées, qu'elle se détachait de lui :

– Je descends commander le café. Tu me rejoindras en bas.

Elle sortit.

Il fut surpris de n'éprouver aucun trouble insatisfait, aucune soif voluptueuse à la pensée de cette caresse qu'elle ne l'avait pas laissé achever. Il se leva, s'approcha du lavabo. La toile cirée qui recouvrait la table était généreusement éclaboussée. Des marques de pommade rouge souillaient les linges. Dans le seau de toilette nageaient des cheveux enroulés sur eux-mêmes et de gros crachats de savon. Il se

lava, s'habilla, descendit dans la grande salle de l'auberge où elle l'attendait. Ils avalèrent rapidement un café crème à l'acre goût de fumée et mangèrent deux tartines de pain rassis. Philippe n'aimait pas les repas bousculés et marmonnait que « ce qui les attendait à la maison était assez désagréable pour qu'on ne se hâtât pas de rentrer ». Nicole s'étonna qu'il ne fût pas plus pressé de renoncer à une hospitalité aussi méprisable. Il répliqua qu'il détestait les scandales et qu'il eût certes préféré ne pas fuir avec la jeune femme, mais la rejoindre à Paris, après avoir graduellement préparé M^{me} Chasseclin à son départ. Mais elle lui expliqua avec humeur qu'elle connaissait parfaitement le caractère de sa mère et qu'au surplus elle n'avait pas de conseils à recevoir de lui.

Il fut outré de cette insolence, et le baiser de réconciliation qu'elle vint aussitôt quêter sur ses lèvres ne le reconforta qu'à demi.

Durant tout le trajet, il afficha une lassitude, qu'il éprouvait d'ailleurs. La tête renversée sur les capitons de la voiture, il regardait filer en sens inverse de la course un lourd, un trouble ciel d'orage. Bientôt, l'immense étendue grise fut coincée d'un choc entre les cimes noires des arbres qui bordaient le chemin. Il abaissa les yeux. Des talus aux pentes cendreuse, semés de fougères rouillées, de champignons jaunâtres, de flaques grelottantes, et, au-dessus, les troncs luisants, aux bases gainées de mousse, qui montaient côte à côte vers la petite bande livide, prise entre les dernières branches, comme entre des serres crispées. Ils n'étaient plus loin, maintenant. La route allait s'élargir, tourner, ramener aux regards une plaine pelée dont le cube minuscule de la villa était le centre vivant. À mesure qu'ils se rapprochaient, une inquiétude obscure s'affirmait en lui. Il redoutait l'accueil de sa protectrice, après cette première nuit passée hors de la maison. Elle avait dû veiller de longues heures, rongée de craintes, de dépit. Elle allait à grandes phrases lui reprocher son inconséquence. Et que serait-ce quand elle apprendrait qu'il désirait partir !... Il préférerait ne pas imaginer la scène. Cyclone de hurlements et de gestes !... Que cette agitation, ce bruit lui répugnaient ! Qu'il lui fallait payer chèrement une vie future dont il ignorait tout encore ! N'eût-il pas mieux valu... Comme il se sentait faiblir, il regarda la jeune femme assise auprès de lui. Les cheveux au vent, la bouche serrée, le regard sec, elle paraissait tellement sûre d'elle-même qu'il en fut un instant soulagé. Il demanda :

– Alors, c'est entendu ?... Je ne m'occupe de rien... C'est toi... c'est toi qui lui parles...

– Mais oui...

Il avait besoin de se l'entendre répéter pour le croire :

– Tu lui parles... et pendant ce temps je fais tes valises... Puis, tu

pars pour Maillé-les-Bois... De là, tu télégraphies au bureau. Enfin, tu fais réparer la voiture... changer les pneus... et à six heures...

– ... Et à six heures je vais t'attendre au croisement... N'était-ce pas convenu ?...

– Si... si...

Déchargé du soin de rompre avec sa bienfaitrice et de guider sa vie ultérieure, il se laissait aller à une sécurité bienheureuse. Il piqua un baiser reconnaissant sur l'étroite main bronzée qui tenait le volant. Il dit encore :

– Six heures, au croisement...

L'auto ralentit, quitta la route pour s'engager sur le sentier cahoteux. La maison apparut, bien en face, trapue, écrasée sous un toit robuste, et les fenêtres pleines d'éclats de nuages. Il y avait une sorte de réprobation muette, de menace retenue dans ce carré de pierres décrépites, isolé, oublié, dans ces vitres chargées des fureurs d'un ciel tumultueux. Comme si la vieille demeure faisait cause commune avec celle qui l'habitait contre celui qui méditait de la fuir.

La voiture se rangea devant le perron. Ils descendirent. À ce moment, il parut à Philippe qu'une silhouette se détachait de la croisée. Repris par la crainte, il ouvrit furtivement la porte d'entrée et s'élança dans l'escalier. Nicole attendit qu'il se fût enfermé dans sa chambre, puis elle commença de déboutonner son manteau. Mais elle se ravisa. Était-ce la peine de l'ôter pour le remettre presque aussitôt et repartir sous les imprécations de sa mère. Elle s'approcha de la porte du salon et frappa. Ensuite, comme elle ne recevait pas de réponse, elle poussa le battant résolument.

Elle faillit reculer, saisie, devant cette femme terrible qui se dressait devant elle. Au sommet de l'énorme corps, s'inclinait une face couleur de terre, aux yeux blancs. Nicole embrassa sa mère sur l'a tempe sans qu'elle frissonnât. Elle murmura :

– Nous avons eu une panne... Nous avons dû coucher dans une auberge... Tu ne t'es pas trop inquiétée, j'espère...

M^{me} Chasseclin, sans mot dire, revint à son fauteuil et s'y laissa descendre avec une lenteur solennelle. Nicole vaguement rassurée poursuivit :

– Tu sais que je pars aujourd'hui...

Dans les prunelles de la vieille une joie criminelle alluma deux points scintillants.

– Tu pars ?

– Je pars, mais Philippe vient avec moi...

M^{me} Chasseclin ne bougea pas, massive, inébranlable. (Elle

l'attendait depuis si longtemps, cette phrase !) Seulement, elle porta toute sa haine, tout son chagrin, tout son mépris, dans un regard accablant. Nicole se sentait diminuée par cette douleur tragique, dépouillée de gestes et de cris, et qu'elle n'avait pas su prévoir. Oubliant la ferme résolution qu'elle avait prise d'agir au plus vite et sans rien expliquer, elle s'approcha de sa mère et dit avec une douceur à peine brusquée :

– Tu sais que Philippe se plaignait d'avoir perdu sa place... Eh bien, je lui en ai trouvé une... chez moi... Oui... il me sera très utile comme démarcheur... Il gagnera bien... C'est ce qui l'a décidé... Nous comptons partir ensemble... Je l'attendrai au croisement à six heures... Nous serons à Paris...

M^{me} Chasseclin l'interrompit d'une voix rauque :

– J'ai besoin de lui... Des réparations à faire... Je ne peux pas le laisser partir...

Devant cette résistance, la jeune femme sentit renaître une humeur batailleuse, que l'accueil résigné de sa mère avait d'abord endormie :

– Pour quelques réparations dont un menuisier se tirerait mieux que lui, tu ne vas pas lui faire manquer une place qu'il ne retrouvera plus jamais ?...

L'autre lança avec force :

– Il ne partira pas, je te dis !...

– Comment veux-tu le retenir ?...

La vieille abattit son poing sur la table. Elle balança de droite à gauche sa lourde tête. Elle gronda :

– J'ai trop fait pour lui !... Il ne partira pas !... Il ne me laissera pas !...

– Puisqu'il a décidé...

Un rire épouvantable secoua M^{me} Chasseclin :

– Il a décidé !... Philippe a décidé !... Comme s'il pouvait décider quelque chose !... C'est toi... toi seule... qui as décidé pour lui !...

– Eh bien, du moment que tu ne me crois pas, va donc lui demander s'il préfère rester ou me suivre...

Il y eut un silence. Nicole, en manière de défi, alluma une cigarette et en tira quelques bouffées avec un calme étudié. Elle avait hâte que cette scène prît fin et pensait en précipiter le dénouement par son attitude insolente. Mais, soudain, le masque menaçant de sa mère se dénoua dans une grimace amène et la basse râpeuse modula :

– Nicole... Tu avais besoin d'argent pour ton cabinet d'assurances... Je peux t'avancer la somme que tu me demandais... mais à une

condition... Philippe... Philippe ne me quittera pas... Philippe...

La jeune femme eut un sourire écœuré :

– Tu me proposes un marché ? Mais tu penses bien que j'ai déjà l'argent qu'il me faut ! Sinon je te l'aurais réclamé dès le lendemain de mon arrivée !...

Pourtant, la vieille avançait toujours son horrible moue de clown, mi-pleurarde, mi-doucereuse :

– Tu as l'argent !... Qu'est-ce que ça veut dire ça ?... Si je t'en donne aussi, tu en auras plus, voilà tout !... Une affaire comme celle que tu veux lancer en demande beaucoup !... Non ?... Tu es de mon avis !... Alors ?... Tu ne veux pas augmenter ton capital ?... Hein ?...

– Pas à cette condition !

M^{me} Chasseclin essuya la sueur qui lui coulait du visage et sourit pauvrement :

– Bon... Mais, tout de même... il n'a rien à voir là-bas, Philippe, en ce moment... Tu n'as qu'à partir... Il te rejoindra quand tu auras tout mis au point... Qu'est-ce que ça peut te faire qu'il reste encore un peu ?...

– Qu'est-ce que ça peut te faire qu'il parte tout de suite ?

– Je t'ai déjà dit que j'avais besoin de lui..

– Moi aussi, j'ai besoin de lui.

– Tu mens ! Tu n'as aucun travail à lui donner !...

– Et toi, tu ne mens pas ?

La mère se dressa. Ses yeux sanglants, enragés, brûlaient dans sa face grise. Elle tentait de crier. Mais sa voix n'était plus qu'un grondement au fond de sa gorge étranglée :

– Tu oses !... Tu oses !... Mais je me demande comment tu as le front de revenir dans cette maison ?... comment j'ai la faiblesse de t'écouter encore ?... Une hystérique !... Tu ne peux pas voir un homme sans le supplier de coucher avec toi !... Car c'est uniquement ça !... c'est ça qui t'intéresse, sale petite traînée !... rien d'autre !... Et avec Philippe, c'est pour ça !... c'est pour ça que tu le prends à Paris !... Tu crois que je n'ai pas compris ?... La place que tu lui proposes, mais c'est une place dans ton lit !...

Un flot de sang monta au visage de la jeune femme. Elle proféra durement :

– Et toi ?... Pourquoi tiens-tu à le garder ?... Tu crois que je n'ai pas compris, moi aussi ?... Et vieille et laide !... C'est répugnant !... C'est comique !... Mais à ta place...

Brusquement, elle se tut terrifiée par le visage inconnu que sa mère

tendait vers elle. Une contraction subite avait bouleversé les traits, vitrifié les prunelles. La mâchoire s'était décrochée sur la cavité noire de la bouche d'où filait un souffle torturé, rude, coupé de sifflements. Le corps, affaissé sur lui-même, se dandinait, grotesque, comme près de crouler. Nicole murmura machinalement :

– Ecoute... Ce n'est pas vrai... Je ne le pense pas...

Mais l'autre ne répondit rien. Seulement, comme la jeune femme lui prenait la main, elle se dégagea, horrifiée. Elle s'appuya des deux poings à la table.

Et, dans un effort déchirant, elle râla :

– Dehors !... Va-t'en !... Va-t'en !... Tout de suite...

Philippe guettait la jeune femme au sommet de l'escalier. Il était pâle. Il dit :

– J'ai... j'ai entendu... C'est terrible !...

– Il fallait s'y attendre...

Nicole éprouvait une fatigue, un dégoût profond que la présence du garçon ne parvenait pas à calmer. Il lui semblait qu'elle avait manqué d'habileté dans cette entrevue avec sa mère et se le reprochait, moins par pitié pour la vieille dame que par amour des discussions proprement menées.

Elle se passa la main sur les yeux comme une personne lasse de lire à la lampe :

– Et ma valise ?

– Elle est prête... Mais je n'ai pas encore commencé la mienne...

– Pas d'importance. Tu as bien le temps jusqu'à six heures... Autre chose : si M^{me} Chasseclin vient te voir...

– Je n'ouvre pas...

– Quelle idée ! Mais si, ouvre !... Parle-lui poliment... Dis-lui que tu as décidé... que tu ne changeras plus d'avis... Tu comprends ?... D'ailleurs je ne sais pas si elle montera jusqu'ici... Elle a l'air épuisée et je crois lui avoir ôté le goût du scandale !.. Au revoir-

Philippe eut peur soudain de rester seul aux prises avec une M^{me} Chasseclin déchaînée. Il dit :

– Et si je ne lui ouvrais pas tout de même ?... Ce serait plus prudent, peut-être !...

Nicole eut un petit sourire nerveux qu'il ne lui connaissait pas :

– Tu feras comme tu voudras.

Elle ignorait qu'il eût préféré un ordre à la liberté qu'elle lui laissait de choisir sa ligne de conduite. Il dit encore :

– Oh ! moi... je ne sais pas... ça m'est égal... décide toi-même...

Elle lui posa les mains sur les épaules :

– Tu me fais perdre mon temps, chéri... Va ranger tes affaires...
Va... au revoir...

*

Affalée, tassée dans le fauteuil, les mains sur la figure, M^{me} Chasseglin s'efforçait de réfléchir avec lucidité. Mais le sang bourdonnait trop sourdement dans ses oreilles, le cœur lui battait trop durement, pour qu'elle pût espérer se distraire de ce tumulte. Elle se rappelait les paroles odieuses de sa fille. Comment Nicole avait-elle pu imaginer que sa mère fût éprise d'un gamin de vingt ans ? Comment avait-elle pu confondre une affection aussi pure que la sienne avec les mouvements louches de la passion ? Mais peut-être ne croyait-elle pas à cet attachement monstrueux ? Peut-être ne l'en avait-elle accusée que pour mieux l'irriter ? Non ! Ce regard, cette voix ! Elle paraissait trop convaincue pour ne l'être pas vraiment. Elle avait pensé cela ! C'était donc que cela se pouvait admettre ?... C'était donc...

M^{me} Chasseglin s'arrêta, suffoquée. Elle ne voulait plus s'occuper de cette histoire absurde. Qu'importait après tout la nature des sentiments qu'elle éprouvait envers Philippe, puisqu'il allait partir, puisqu'elle allait le perdre – amante ou amie – pour toujours !... Mais elle ne pourrait plus vivre sans lui ! La maison déserte, silencieuse ! L'avenir à jamais privé de toute tendresse, de tout souci ! À quoi bon ? Ah ! C'était maintenant qu'elle touchait le fond de son désespoir ! C'était maintenant qu'elle ne craignait plus de mourir, qu'elle désirait mourir ! D'ailleurs, elle souffrait tellement qu'il lui suffirait, semblait-il, de rester ainsi les paumes sur le visage, la gorge serrée, pour sentir la force couler hors d'elle avec la conscience. Déjà, elle ne savait plus ce qu'elle voulait, ce qu'elle craignait... Une vie brouillée commençait pour elle, chevauchant sur le rêve et la veille. Tout sombrerait bientôt !...

Le cartel du vestibule sonna midi. Elle tressaillit. Où était-elle ? À quoi songeait-elle ? Six heures, au croisement !... Elle avait six heures devant elle, et elle ne tentait pas de dissuader Philippe de son projet ! Il fallait monter dans sa chambre, le voir, lui parler... Mais que lui dire qu'elle ne lui ait dit déjà ? Implorer sa pitié ? Elle ne le déciderait pas en invoquant une détresse qu'il avait certainement devinée et dont il se moquait. Lui représenter les avantages de la vie auprès d'elle et les inconvénients de la vie à Paris ? Mais comment paraître raisonnable, alors qu'elle ne pouvait plus assembler deux pensées, impassible, alors qu'elle ne se sentait plus de courage que pour tomber à ses pieds, embrasser ses genoux et le supplier à grandes clameurs de demeurer encore ? Et comment aussi surmonter ce harcèlement qui la

liait au fauteuil, trouver la force de gravir ces marches, d'ouvrir cette porte, de se tenir debout, droite, froide, devant lui ? Pourquoi fallait-il que ce fût à l'heure où elle en avait le plus impérieusement besoin que son énergie habituelle la trahît ? Par quelle injustice du sort se trouvait-il qu'elle dût livrer la dernière bataille après cette nuit d'insomnie qui lui avait vidé la tête de toute pensée et les membres de toute vigueur ? Qu'avait-elle fait pour que la Providence s'acharnât ainsi contre elle ? Dans quel dessein le Ciel lui avait-il octroyé ce garçon puisqu'il songeait à le lui retirer déjà ? Elle ne l'avait pas demandé ! Elle avait vécu tranquille, confiante, avant son arrivée ! Mais il était venu. Elle s'était attachée à cet être jeune, gracieux ; et maintenant qu'il allait repartir elle savait bien que, pour elle, il n'y aurait plus de joie, plus de repos, jamais.

– Philippe... Philippe...

Elle répétait son nom stupidement, avec de petits sanglots secs, tels des hoquets. Comme elle l'aimait, ce petit ! Comme il méritait d'être aimé ! Si faible, si candide, qu'on craignait pour lui le heurt des moindres tracasseries quotidiennes, qu'on cherchait constamment à le protéger contre l'ennemi, contre la maladie, qu'on regrettait même d'avoir si peu l'occasion de lutter et de se priver pour lui ! Elle revit le cher visage penché sur une patience, la bouche entrouverte, le regard voilé d'une gravité enfantine. Et cette image charmante lui rendit plus insoutenable encore l'idée de son prochain isolement.

– Il faut que je lui parle-

Elle s'arc-bouta sur les accoudoirs, la tête pendante, le dos rond. Puis, à grands élans qui la faisaient haleter, elle s'arracha hors du fauteuil. Debout, elle dut s'appuyer à la table. Le silence était plein de bruissements, l'air strié de rapides étincelles. Mais ce n'était rien : la fatigue... Elle s'avança, lente, prudente, ouvrit la porte, traversa l'antichambre, s'engagea dans l'escalier. Elle s'arrêtait à chaque marche pour souffler, les mains sur le cœur, la face levée. Et, à chaque marche, elle sentait qu'elle perdait un peu plus la respiration, que ses jambes vacillaient un peu plus, qu'elle allait trébucher, tomber. Mais une volonté hébétée la conduisait, qui l'eût soutenue sur une corde raide. Enfin, elle atteignit le palier. Derrière la porte de Philippe, elle entendit que se taisait d'un coup un bruit de tiroirs repoussés, de chaises déplacées. Elle frappa. Un silence inhabité lui répondit. Elle frappa encore. Le parquet craqua sous un pas circonspect. Elle appela :

– Philippe !

Après une courte pause, une voix timide demanda :

– Qu'est-ce que c'est ?

– Je venais vous dire au revoir.

La porte s'ouvrit. Elle le vit debout devant une valise. Il avait enlevé son veston et roulé les manches de sa chemise sur ses avant-bras poudrés d'un duvet blond. Une furieuse envie la prit de se jeter sur lui, de le serrer contre elle, de le bercer larmoyante, radieuse, irrésistible... Mais elle se raidit contre elle-même. Elle amena dans ses yeux que cherchait l'extase un regard de pure indifférence et sur ses lèvres, vers quoi montaient des paroles fiévreuses, ces simples mots sèchement détachés :

– Vous partez déjà ?

– Oui, dit-il.

Et ils se turent. M^{me} Chasseclin se sentait envahie par une espèce d'enchantement qui l'abrutissait. Les secondes s'écoulaient avec une lenteur écrasante. La vie semblait suspendue dans l'attente d'événements indicibles. Elle avait peur vaguement. Elle remarqua l'expression craintive de Philippe, et se reprocha de n'avoir pas réparé le dérangement de sa toilette avant de venir le voir. Elle devait être effrayante, ébouriffée, le visage livide. Elle releva les cheveux qui lui pendaient sur le front, essuya ses paupières d'une main rapide. Mais, plus que le désordre de sa figure et de ses vêtements, c'était le désordre de son esprit qu'il importait de corriger ! Il fallait rétablir en elle un calme réfléchi, une confiance avisée. Il fallait trouver des phrases glacées de bon sens à prononcer, des gestes déliés d'indifférence à faire. Ah ! Quel supplice n'était-ce pas d'être astreinte à feindre le détachement, alors que tout en elle se ruait vers le bien-aimé impassible ! Elle resserra ses mains l'une sur l'autre, comme pour se mieux prouver qu'elle ne rêvait pas, qu'il fallait agir. Et, d'une lente voix méconnaissable elle chuchota :

– Nicole m'a raconté... Vous partez tous les deux... Elle vous offre une place dans le cabinet d'assurances qu'elle compte ouvrir...

Il inclina la tête :

– Oui...

M^{me} Chasseclin ramassa toutes ses vieilles forces pour continuer :

– C'est très bien... Je suis contente... Vous voyez... une place de perdue, dix de retrouvées... Et vous qui vous inquiétiez de ne plus pouvoir travailler aux « Biscuits Houdon » !...

Il la regardait avec une surprise qui la réconforta parce qu'elle lui prouvait la perfection de son jeu.

– Sans compter que chez Nicole vous gagnerez mieux... bien mieux, sans doute...

Le garçon eut un mouvement vague de la main. Elle jeta rapidement :

– Quoi ? Ça vous est égal ? Bien sûr !... À quoi pensais-je ? Vous ne la suivez pas pour l'argent que vous gagnerez à son service !...

Elle s'arrêta éperdue. Pourquoi avait-elle dit cela ? Vieille bête ! Pourquoi s'était-elle aussi naïvement vendue ? Il fallait se rattraper au plus tôt. Avancer quelque chose d'aimable. Mais voilà que recommençait ce vertige, qui creusait dans sa tête comme un trou noir où culbutaient toutes ses idées. Elle s'adossa au mur, ferma les yeux. Elle articula péniblement :

– Vous ne la suivez pas pour l'argent... L'argent ne vous a jamais intéressé... Pourvu que le travail soit agréable, c'est tout ce qu'il vous faut. N'est-ce pas ?...

C'était bien pauvre. Pourtant, le visage du garçon un instant crispé d'appréhension, se relâcha tout de même dans un sourire. Elle guetta avec une avide satisfaction le frémissement de ce petit muscle court au coin de sa lèvre, l'éclat des dents aiguës de jeune animal. Mais elle n'avait pas le droit de s'attarder à ce spectacle. Elle s'arracha vaillamment au silence qui la sollicitait. Elle reprit :

– Seulement, je vous en prie, soyez prudent... Vous n'êtes pas très solide... Et vous savez que la vie qui vous attend est dure... très dure... Dame, c'est l'envers de la médaille...

De nouveau, la figure se contractait dans une moue méfiante :

– Courir toute la journée de client en client... quand ce n'est pas la nuit... se voir fermer les portes au nez... revenir... insister platement... s'incruster... déjeuner parfois d'un sandwich... parfois même se passer de déjeuner, pressé par l'heure... s'agiter... parlementer... lutter... s'énerver...

Elle le devinait effaré devant l'évocation de cette vie trépidante. Et, elle-même se sentait prise de pitié à la pensée du calvaire qu'il allait affronter.

– Mon pauvre enfant !... J'ai eu tort de vous habituer à une vie aussi calme, aussi choyée... Levé tard, couché tôt, libéré de tous les ennuis matériels qui tourmentent ceux de la ville... Mais pouvais-je prévoir !...

Il enroulait une cravate autour de son poignet, la déroulait, en fouettait nerveusement les barreaux de la chaise :

– Je crois que vous vous exagérez les choses...

Elle joignit les mains sur son ventre :

– Je le souhaite pour vous...

– J'ai déjà travaillé à Paris, vous savez !

– Pas dans le même métier. Et puis, en avez-vous gardé un si bon souvenir ?

Il ne répondit rien. Il se baissa d'un air faussement résolu vers la valise ouverte et y jeta la cravate qu'il tenait à la main. Elle comprit qu'il se refusait à poursuivre une conversation aussi édifiante. Mais il avait son compte de désenchantements, de regrets, de craintes. Elle avait brisé son élan. Elle pouvait triompher encore. Soudain, il se releva. Elle lui vit un visage aux mâchoires serrées, aux yeux durs, éclatants, sous les sourcils froncés. Il dit avec une fermeté outrée :

– D'ailleurs, tout ce que vous me dites, ne me dissuadera pas. J'ai décidé de partir, je partirai.

Elle sentit le sang se retirer de sa face, de ses bras levés comme pour parer des coups. Elle balbutia :

– Mais je ne tenais nullement à vous dissuader... Votre... votre bonheur avant tout... rien d'autre...

Il lui tendait la main :

– Alors, au revoir... Je vous remercie pour...

Ce geste d'adieu, impitoyable, inhumain, elle le reçut comme un couteau dans le cœur :

– Quoi ?... Ecoutez... pourquoi tout de suite ?... vous passerez bien me dire au revoir, en bas-avant de partir... pas tout de suite... à six heures... à six heures moins dix... enfin, quand vous voudrez...

Elle était perdue ! Elle ne pouvait plus tenir son rôle. Toute sa douleur, longtemps matée, se révoltait, lui coupait les jambes, lui noyait les yeux. Elle allait tomber. Elle tombait. Elle se retint au chambranle de la porte.

– Bien... je passerai...

La sueur, les larmes, ruisselaient sur son visage lourd. Sa poitrine éclatait sous les coups du cœur affolé. Sa gorge refusait les paroles. Elle ne voulait plus demeurer auprès de ce garçon, maintenant qu'elle le savait décidé à la fuir. Et pourtant, elle n'arrivait pas à détacher ses yeux de cette grêle silhouette, de cette figure qui se détournait à demi vers l'ombre, de ce cou souple où le mouvement de la tête soulevait un long muscle oblique, effilé en fuseau.

Il s'éloigna, rouvrit l'armoire aux rayons dégarnis. Il murmura :

– Je ne retrouve plus mes mouchoirs... Vous ne savez pas où ils sont ?...

Se pouvait-il qu'au sein du désastre où elle s'abîmait, il lui fallût encore s'inquiéter de mouchoirs ! Elle secoua le front d'un geste convulsif. Puis, elle posa la main sur le bec de cane. La plaque de métal lui glaçait, lui figeait les doigts. Elle la tourna avec lenteur, ouvrit la porte. Et, soudain, d'un effort terrible, fermant les yeux, serrant les dents, elle franchit le seuil et ramena sur elle le vantail de

Philippe tourna la clé dans la serrure et se laissa retomber sur sa chaise. Somme toute, les choses s'étaient honnêtement passées. À plusieurs reprises, il avait pu craindre que M^{me} Chasseclin n'éclatât en sanglots. Mais, grâce à sa présence d'esprit, il s'était épargné ce spectacle. Poli mais ferme, prévenant mais lucide, il avait fait preuve d'une rare énergie. Il regrettait même que Nicole ne l'eût pas entendu répondre à la vieille dame. Mais il lui raconterait. À présent, le dernier assaut était repoussé, la route libre ! Il pouvait fuir ! Rejoindre en conquérant ce Paris qu'il avait quitté en vaincu ! Se lancer bravement dans cette existence active, dense, étonnante que Nicole lui avait fait aimer ! Retrouver dans le travail et la passion une confiance en soi qui l'avait depuis si longtemps abandonné ! Revivre !

Il se frotta les mains avec vigueur. Pourtant, à ce geste de victoire ne correspondait en lui qu'une satisfaction modérée. Cette tiédeur soudaine le surprit. Il l'attribua d'abord à une certaine pitié pour la vieille dame qu'il allait quitter. Mais il réfléchit aussitôt qu'il n'avait pas à la plaindre puisqu'elle l'avait desservi honteusement auprès de Nicole. Il songea ensuite que seule la crainte que Nicole ne changeât d'avis bridait encore son allégresse. Mais Nicole aurait-elle risqué de se brouiller avec sa mère avant d'avoir irrévocablement décidé son départ ? Non ! Il y avait autre chose. Autre chose qu'il ignorait sans doute, ou qu'il craignait de s'avouer. Mais quoi ? Il fit quelques pas dans la chambre en toussotant d'agacement et de fatigue. Et soudain, l'évidence le frappa au cœur : il redoutait que son avenir ne fût pas aussi heureux qu'il l'avait espéré la veille. Les paroles de M^{me} Chasseclin avaient ébranlé sa foi sans qu'il s'en fût rendu compte. De l'illuminé qu'il était, elles avaient fait un sceptique ! De la tête brûlée, un craintif ! Il entrevit à nouveau cette vie rapide, saccadée, harcelée de menus tracas, coupée d'embarras énormes qu'elle avait évoquée pour lui en quelques mots. Aborder des hommes dont les intérêts contrecarraient les siens, leur tenir tête, les convaincre, les rouler, comment le saurait-il puisqu'en combat singulier M^{me} Chasseclin, vieille, égarée, venait encore de le vaincre ? Risquer des initiatives hardies, comment l'oserait-il puisqu'il ne pouvait rien arrêter sans balancer pendant des heures et regretter, une fois un parti pris, de n'avoir pas plutôt choisi l'autre ? Courir toute la journée de droite et de gauche, dans la pluie, dans le vent, l'estomac creux, la tête encombrée de chiffres et de noms, comment le supporterait-il, puisqu'il s'était habitué à la bonne nourriture et aux siestes libérées de soucis ? Certes, cette rentrée à Paris lui réservait une dure épreuve. Mais, ses ennuis seraient amplement compensés par la possession

d'une maîtresse telle que Nicole. Et il appela le souvenir de la jeune femme à la rescousse. Il s'efforça de l'enrichir en esprit d'une grâce assez rare pour excuser son entraînement. Il travailla à l'imaginer plus belle, plus désirable, meilleure qu'elle n'était. Ses yeux, ses lèvres, le ton de sa peau, ses gestes, ses paroles même, il s'appliqua à les retoucher pour les hausser jusqu'à la perfection. Mais, par un jeu bizarre de la pensée cette image d'une Nicole déifiée s'effondrait aussitôt construite pour dévoiler une image plus vivante, plus proche qu'elle : il revoyait la jeune femme dans sa combinaison défraîchie, les jambes enfournées dans des bas lâches, et qui penchait vers lui un visage bilieux, démaquillé par plaques. Et, malgré les soins qu'il apportait à l'effacer de sa mémoire, l'effigie désolante y demeurerait incrustée. Alors il se tournait vers la vision de la nuit qu'ils avaient passée à l'auberge. Mais, là aussi, une désillusion glaçante l'accueillait. Ce corps maigre et froid contre le sien, cette amère bouche de fumeuse fouillant la sienne, ce spasme qu'elle évitait d'un bref recul des hanches, était-ce là le vertige ardent dont il avait rêvé ? Était-ce pour cela qu'il allait abandonner le refuge paisible où il s'abritait depuis des mois et affronter une existence mouvementée dont l'idée seule le faisait frissonner ? < D'ailleurs, rien ne lui garantissait la constance de Nicole. Elle pouvait fort bien se lasser de lui dès son arrivée à Paris, le priver de l'unique plaisir encore susceptible de racheter ses soucis. Mieux, elle pouvait, après une dispute un peu vive, le renvoyer de la place qu'elle lui avait procurée. Il se trouverait sur le pavé, sans argent, sans emploi, sans gîte. Et il ne faudrait plus songer à retourner chez M^{me} Chasseclin où M^{lle} Pastif aurait déjà, sans doute, recouvré ses fonctions. Seul, misérable, oublié de tous, il rôderait par les rues, ouvrirait les portières des taxis, vendrait des cartes postales ou des lacets de chaussures dans les couloirs du métro, ferait la queue aux soupes populaires, dormirait dans quelque asile de nuit puant et pouilleux !... Non ! Ce n'était pas possible ! Il noircissait à l'envi le tableau de sa détresse future. Elle serait autre, moins laide, moins petite sûrement... Elle serait supportable... Mais il importait peu qu'elle le fût ou non ! Ce qui était terrible c'était de penser que par sa bêtise il allait quitter le calme pour l'inconfort, la certitude, pour le risque. Une existence paisible l'attendait jusqu'à la fin de ses jours, et il l'abandonnait pour courir l'aventure aux côtés d'une fille qu'il connaissait à peine ! Est-ce qu'il se trouvait mal dans cette villa isolée, auprès de cette vieille femme qui le choyait tendrement ? Est-ce qu'il aimait Nicole à ne pouvoir l'oublier ? Il s'arrêta tout à coup, saisi par une pensée étrange. Qu'avait-il à se désoler ? Rien n'était perdu puisqu'il n'avait pas quitté la maison. Il n'aurait qu'à ne pas se rendre au croisement à six heures. Nicole comprendrait, partirait sans lui. À moins que, surprise de son retard, il ne lui vînt l'envie de venir le

chercher à domicile ; mais alors il prierait M^{me} Chasseglin de lui signifier le revirement qui s'était opéré en lui. Cette dérobade à un destin qu'il jugeait redoutable l'effrayait elle-même, pourtant. Les choses avaient été poussées trop avant pour qu'il lui fût possible de reculer. Il savait assez comme il est délicat de prendre une décision pour ne pas la respecter une fois prise.

Il se leva, les tempes en feu. Cette situation ne pouvait se prolonger. Il allait devenir fou d'incertitude, d'impuissance, s'il demeurerait un instant de plus sans choisir. Mais comment choisir sans condamner aussitôt son choix ? Comment accepter une vie sans préférer aussitôt celle qu'il venait de laisser ? Qu'il haïssait cette liberté soudain retrouvée ! Qu'il eût aimé se voir asservi au hasard, à une personne, à un Dieu, dont l'intransigeance sût être telle qu'elle exclût chez lui l'idée même de la volonté !

Dans son angoisse, il fit plusieurs fois le tour de la chambre et s'arrêta devant la fenêtre fermée. Quelle heure pouvait-il être ? S'il se trouvait tout à coup qu'il fût six heures, plus de six heures ! Il n'aurait plus à décider. Le sort aurait décidé pour lui, l'aurait délivré doucement de son inquiétude. Mais il n'était que quatre heures à sa montre. Il avait le temps. Que faire ? Il ne s'engagerait à rien en achevant de boucler ses valises. Et, peut-être, ce travail le détournerait-il de son embarras. Il s'approcha de son lit et se mit à trier le linge qu'il y avait déposé. Mais ses yeux se fixaient tantôt sur cette porte, qui menait au domaine de la vieille, tantôt sur cette fenêtre, derrière quoi commençait le domaine de la fille. Et entre ces deux femmes qui se le disputaient, il se sentait débile, hésitant et malheureux de n'aimer que soi.

*

M^{me} Chasseglin replaça l'abat-jour sur le manchon de verre de la lampe et s'avança en suivant le mur jusqu'à la porte du salon. Le vestibule surgit, encombré de ténèbres dansantes et l'escalier, bordé à gauche d'une rampe en cordon, à droite d'une rampe d'ombre, diluée par le haut dans l'obscurité du palier. Pour la cinquième fois, elle songeait à gravir ces degrés qui menaient vers le bien-aimé. Il lui semblait qu'elle ne lui avait pas expliqué ce qu'il fallait, qu'elle pouvait encore se corriger, le convaincre. Mais, de nouveau, elle s'arrêta, le pied sur la première marche. Que dirait-elle d'autre une fois entrée dans sa chambre ? Saurait-elle même répéter ce qu'elle avait dit sans fondre en larmes et le serrer dans ses bras ? Et puis, où trouverait-elle l'énergie de recommencer cette montée épuisante, dont elle avait eu tant de mal à triompher quelques heures plus tôt ? Elle était tellement lasse que, lorsqu'elle fermait les paupières, elle croyait tomber dans un abîme sans fond. Et, même quand elle gardait les yeux

ouverts, sa vue se brouillait, chavirait par secousses. Elle retourna au salon, posa la lampe sur la table de jeu et s'écroula dans le fauteuil. Par la porte qu'elle avait laissée entrouverte elle découvrait un coin de l'antichambre. Il passerait par là, furtif, sa valise à la main, heureux de la quitter, pressé de retrouver l'autre. Seigneur ! Elle eût voulu qu'il fût six heures, six heures et demie, qu'il fût parti déjà, qu'elle fût certaine de son abandon ! Mais cinq heures venaient de sonner. Il fallait traverser ces soixante minutes qui la séparaient encore de son départ. Et chaque minute se traînait interminable, cérémonieuse, idiote... N'avait-on pas marché ? Mais non... Le vent balançait un volet qui criait comme le parquet sous un pas rapide. Un coup sec, vibrant : le quart. Elle brûlait. Ses habits collaient à sa peau suante. Il y avait un vacarme de roues dans sa tête qui la berçait. Elle tendit le cou, remua ses lèvres sur un air chaud. La lampe allongeait des plages de clarté blonde à droite, à gauche, et l'ombre les recouvrait à demi et les découvrait, telle une vague, au gré des sautilllements de la flamme. Ce mouvement ténébreux, ce rampement sombre, qui s'approchait d'elle comme pour l'engloutir et s'éloignait tout à coup, l'effrayait. Il fallait allumer d'autres lampes, chasser cette obscurité. Elle étendit la main vers l'étagère. Mais sa fatigue la détourna d'achever ce geste. Elle entendait battre son cœur à grands coups qui se répondaient, comme s'il y avait eu deux cœurs. Autour, c'était le silence bruissant de la nuit sur des lieues de solitude et d'immobilité. La demie ! Il partirait avant six heures, sans doute. Le croisement était à dix ou quinze minutes de la maison. Et il lui avait promis de venir prendre congé d'elle. Encore dix minutes. En tout vingt-cinq minutes. Trente, en chiffres ronds. S'il voulait être à six heures à son rendez-vous il fallait qu'il sortît tout de suite. Ce n'était plus qu'une question de secondes. Il enfilait son manteau... prenait la valise... jetait un dernier coup d'œil à la chambre... ouvrait la porte... Non !... Non !... Elle s'était trop pressée. Elle devait recommencer. C'était maintenant seulement qu'il enfilait son manteau... prenait sa valise... Mais peut-être, ne passerait-il pas la voir ?... Ainsi, il économiserait dix minutes. Il pourrait ne partir qu'à moins vingt... Oui. Il ne passerait pas la voir. D'ailleurs, elle préférerait cela ! Moins vingt ?... Mais il devait être moins vingt, déjà !... Son pas ?... Non, rien... Elle avait mal calculé. Mais comment calculer, comment réfléchir avec cette tête fiévreuse !... Le cartel ne sonnait que les quarts, les demies, les heures... Et elle n'avait pas de montre sur elle. Peut-être en se penchant un peu, parviendrait-elle à apercevoir le cadran dans l'antichambre ?... Un effort... Mais oui, cette tache ronde et pâle dans l'ombre... Seulement les aiguilles étaient fondues aux chiffres. Elle ne pouvait lire l'heure. Il fallait se lever, s'approcher de la porte... Mais elle n'en aurait jamais la force... Trois coups... Moins le quart...

L'aiguille des minutes devait être horizontalement tendue sur la gauche. La chercher sur la flaque blême dont les contours semblaient palpiter dans la nuit. Cette traînée plus sombre... Elle la voyait, maintenant. Elle saurait la suivre dans sa route... La barre obscure avait-elle bougé?... Ses yeux fatigués la trahissaient. Quelle lenteur !... Et si l'horloge s'était arrêtée !... Absurde !... Au reste, voici que l'aiguille se hissait d'une division. Moins dix... Il allait être en retard... Il allait manquer son rendez-vous... Pourquoi?... Il descendrait l'escalier en bolide, courrait dans la nuit avec ses longues jambes de gosse... Moins cinq... Moins trois... Rêvait-elle que les deux aiguilles étaient dans le prolongement l'une de l'autre, le cadran nettement coupé par le milieu?... Six heures... Eh bien, qu'avait-elle à s'affoler?... Il se pouvait fort bien que la montre de Philippe retardât... Elle croyait se souvenir qu'elle retardait... Et même, s'il partait à l'instant, Nicole l'aurait attendu.. Pourtant Nicole n'aimait pas attendre... L'aiguille s'inclinait timidement vers la droite... Elle avait mal aux yeux de fixer sans repos ce cercle blême, stupide comme un regard mort... Mais que se passait-il?... Voici qu'elle ne le voyait plus !... Voici qu'une tache lumineuse, sanglante, le masquait !... L'épuisement... Elle était aveuglée... Fermer les paupières, attendre... Et s'il profitait de ce qu'elle avait les yeux clos pour fuir !... Il importait de surmonter cette faiblesse... Il importait... Le rayonnement rouge avait disparu. Mais le cartel s'était renfoncé plus loin, et tremblait drôlement, brouillant les chiffres. Pourtant, cette raie noire qui se penchait... L'aiguille des minutes... À angle obtus avec l'aiguille des heures !... Il devait être six heures cinq-dix... Et il n'était pas encore parti !... Peut-être ne partirait-il pas?... Elle ne voulait pas le croire !... Elle ne voulait pas y penser !... Elle avait l'impression qu'en y réfléchissant elle rompait un charme, appelait le désastre qu'elle désirait éviter !... Le quart... C'était impossible !... Encore dix, quinze minutes et elle pourrait être heureuse !... Mais elle mourrait d'angoisse avant !... Ce cœur qui cognait, qui galopait sourdement... Cette tête brûlante, sonnante, qui roulait d'une épaule sur l'autre... Ces membres lourds, douloureux, broyés comme par un combat formidable... Et l'air qui s'arrêtait au bord de sa bouche, refusait de couler dans sa gorge, et qu'elle devait happer et conduire laborieusement, profondément, jusqu'à ses bronches... Un petit dé clic du cartel... Vingt-cinq... plus que cinq... plus que quatre... plus que trois minutes !... Et soudain, les deux aiguilles rapprochées, collées presque l'une contre l'autre !... La demie !... Dieu ! Elle ne pouvait plus douter !... Il l'avait préférée à l'autre !... Elle le retrouvait !... Elle le gardait !... La vie miraculeuse allait reprendre !... Comme d'une écluse ouverte, un flot d'allégresse bondit, roula, monta en elle, balayant tout, submergeant tout sur son passage !... Elle était trop

heureuse !... Elle avait mal à force d'être heureuse !... Son vieux cœur allait éclater !... Elle perdait le souffle, l'esprit !... Elle pleurait !...

La pluie s'égouttait légère, musicale derrière les vitres La lueur de la lampe baissait doucement dans le col de verre enfumé. De lourdes ombres se resserraient autour du fauteuil et de la table de jeu, verte, fraîche, éclatante, comme un carré de gazon. Et, dans cet îlot de clarté, M^{me} Chasseclin, écrasée de bonheur et de fatigue, tendait vers le plafond son gros visage aux chairs pendantes, trempé de larmes et que la joie ne pacifiait pas encore.

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

DEUXIEME PARTIE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII